



Université du Québec à Chicoutimi

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN LETTRES

Par Francis Girard

Typologie comparée du post-exotisme et du post-apocalyptique

Et

La ville de sable

Sous la direction de Monsieur Luc Vaillancourt

Chicoutimi, le 7 septembre 2023

Résumé

Ce mémoire en création littéraire est composé de deux volets. Le volet recherche se propose de mettre en résonance de manière complémentaire deux sous-genres aux frontières imprécises, le post-exotisme et le post-apocalyptique, qu'il s'agit de mieux départager dans le but de baliser l'écriture d'un roman. Cette section recherche prend la forme d'une typologie comparée des genres post-exotique et post-apocalyptique de manière à en préciser les frontières, à l'aide respectivement des romans *La Route* de Cormac McCarthy et *Terminus Radieux* d'Antoine Volodine. À l'aide d'une grille d'analyse élaborée à cet effet, les similitudes et les différences entre ces deux courants sont dressées, principalement au niveau de la catastrophe et de ses conséquences, de la temporalité et de la mémoire du monde d'avant, ainsi que du côté des éléments religieux et surnaturel.

Ce faisant, l'hypothèse défendue est que le post-exotisme, bien que souvent associé au post-apocalyptique, mérite d'être considéré comme un courant à part entière, et ce malgré le fait qu'il ne soit la création que d'un auteur écrivant sous plusieurs pseudonymes.

Pour sa part, le volet création de ce mémoire prend la forme de trois extraits, chacun tiré du roman *La ville de sable*. Narré en polyphonie, ce roman prend place dans une ville aux abords d'une étendue désertique, et met en scène des personnages qui s'avèrent les descendants d'hommes et de femmes ayant survécus plusieurs générations auparavant, à la destruction de leur civilisation par une catastrophe climatique de grande ampleur.

TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	I
TABLES DES MATIÈRES.....	II
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : LA ROUTE	12
1.1 ÉLÉMENT CATASTROPHE ET UNIVERS PHYSIQUE.....	13
1.2 TEMPORALITÉ ET MÉMOIRE.....	19
MÉMOIRE.....	22
1.3 SURNATUREL ET PRÉSENCE DU DIVIN.....	28
PRÉSENCE DU DIVIN.....	30
CONCLUSION.....	37
CHAPITRE 2 : TERMINUS RADIEUX.....	39
2.1 ÉLÉMENT CATASTROPHE ET UNIVERS PHYSIQUE.....	40
2.2 TEMPORALITÉ ET MÉMOIRE.....	41
MÉMOIRE.....	43
2.3 SURNATUREL ET PRÉSENCE DU DIVIN.....	47
SURNATUREL	52
PRÉSENCE DU DIVIN.....	61
CONCLUSION.....	73
SCHÉMAS.....	76
PARTIE CRÉATION : LA VILLE DE SABLE	79
EXTRAIT #1.....	79
EXTRAIT #2.....	100
EXTRAIT #3.....	129
ANALYSE DE LA VILLE DE SABLE	151
3.1. ÉLÉMENT CATASTROPHE ET UNIVERS PHYSIQUE	152

3.2. TEMPORALITÉ ET MÉMOIRE	153
3.3. SURNATUREL ET PRÉSENCE DU DIVIN	156
CONCLUSION.....	160
<u>CONCLUSION</u>	<u>161</u>
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	<u>167</u>

Introduction

« Ça va mal, et rien n'indique que les choses iront en s'améliorant. » Tel est le message qui semble se dessiner sitôt que nous prenons la peine de nous informer sur le monde qui nous entoure. Entre changements climatiques et catastrophes naturelles, terrorisme et conflits armés, crises économiques et montée de régimes autoritaires, bien des indices suggèrent que nous nous dirigerions vers une catastrophe sans précédent, potentiellement capable de rayer l'humanité de la carte. Or, un point trop souvent oublié est que de si funestes prévisions sont loin d'être une nouveauté. Depuis des temps immémoriaux, les hommes, et tout particulièrement les Occidentaux, ont produit des écrits à propos des différentes catastrophes susceptibles de les réduire à néant, eux et leur civilisation¹.

Ces écrits axés sur la catastrophe, classés dans ce que l'on appelle « imaginaire de la fin », ont toujours suscité mon intérêt et c'est ainsi que sont nées les ébauches de ce qui deviendra un jour, je l'espère, le roman « La ville de sable ». J'ai alors tenté de déterminer dans quel courant je pouvais situer mes écrits. L'imaginaire de la fin m'est vite apparu comme trop vaste pour représenter adéquatement mon sujet, tandis que le post-apocalyptique, décrit comme un : « Sous-genre de la science-fiction dont l'histoire repose sur la vie d'un ou plusieurs personnages après une apocalypse ou autres catastrophes ayant eu pour conséquence la destruction de la civilisation² » me semblait exclusivement axé sur les

¹ BERTRAND GERVAIS, « L'imaginaire de la fin », *Protée*, vol. 27, n° 3 (2000), p. 128.

² LINTERNAUTE, « Dictionnaire Définition Postapocalyptique », 2021, dans <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/postapocalyptique/>.

conséquences immédiates de la catastrophe, alors que je m'intéressais plutôt à la vie plusieurs générations après cette dernière. J'ai appris par la suite que nombre de chercheurs et d'auteurs partageaient cette vision, à savoir que : « ce qui intéresse [...] c'est moins la manière dont la destruction se produit que ce qu'il se passe une fois la catastrophe passée¹ ».

Pendant mes recherches, je suis tombé sur un ouvrage de Jean-Paul Engélibert² qui classifie les œuvres en fonction de ce qu'elles font de la catastrophe. J'ai alors appris que plusieurs fictions post-apocalyptiques présentent la catastrophe comme libératrice de la coercition sociale qui régnait jusqu'alors, annulant toute notion d'autorité et permettant à certains la liberté de donner libre cours à leurs pires penchants. D'autres décrivent, dans une critique sociale assez cynique, un retour aux anciennes formes d'ordre social jugées inévitables tandis qu'à l'opposé, certaines œuvres voient l'effondrement de la société comme l'opportunité de bâtir quelque chose de mieux.

La quatrième catégorie est celle de la catastrophe projetée dans un futur si éloigné qu'elle en devient la nouvelle norme, et prenait pour exemple l'univers d'Antoine Volodine et son genre autoproclamé, le post-exotisme. J'y ai repéré de nombreux parallèles et thèmes communs avec mon esquisse de roman, tout particulièrement la manière dont est représentée la catastrophe :

Comme si la fin du monde avait déjà eu lieu, comme si elle faisait depuis longtemps partie du décor, les personnages post-exotiques ne cèdent ni à la

¹LAURENT DI FILIPPO et PATRICK SCHMOLL, « La ville après l'apocalypse Entre formalisation projective et réalisation locale », *Revue des sciences sociales*, (12/01 2016), <https://doi.org/10.4000/revss.424>.

²JEAN PAUL ENGÉLIBERT, *Apocalypses sans royaume: politique des fictions de la fin du monde, XXe-XXIe siècles*, Classiques Garnier, 2013.

fascination ni à la panique. En fait, chez Volodine, la fin ne semble pas soulever les passions. Les personnages ont déjà tourné leur regard vers "ce qui adviendra après", attribuant du coup une suite, une continuité à une situation qui pourtant semble terminale³.

C'est cette divergence qui m'a amené à me pencher sur les nuances entre les deux genres, comme on le verra dans la section recherche du présent mémoire.

Ma problématique pourrait donc se résumer à la question suivante : « Existe-t-il une spécificité du post-exotisme, comme semble le prétendre son fondateur Antoine Volodine ou, au contraire, s'agit-il plutôt d'un avatar du sous-genre postapocalyptique? » Mon hypothèse de départ est que l'intuition de Volodine est juste et qu'il existe bien un genre distinct du postapocalyptique, voire une esthétique à part entière qu'il reste encore à théoriser, bien que la plupart des ouvrages de référence confondent les deux. Ma recherche prendra donc la forme d'une typologie comparée des genres post-exotique et post-apocalyptique où je confronterai les romans *La Route* et *Terminus Radieux*.

La Route est un roman de l'auteur américain Cormac McCarthy publié en 2006 et doté d'une adaptation cinématographique en 2009. Classique du genre post-apocalyptique, le roman se concentre autour de deux personnages, nommés simplement *le père* et *le fils*, et relate le voyage de ces derniers à travers une Amérique dévastée par un cataclysme ayant emporté la quasi-totalité de la vie sur terre. Gardant l'essentiel de leurs possessions dans un caddie d'épicerie, les deux protagonistes feront face à la faim, au froid et aux cannibales dans

³ SYLVAIN DAVID MIRELLA VADEAN, *La pensée écologique et l'espace littéraire*, Montréal, Québec, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2014 (Coll. « Collection Figura ; numéro 36 »).

une quête vers le Sud là où, ils l'espèrent, une vie meilleure les attend. Les deux voyageurs finiront par atteindre la côte, mais cette dernière s'avérera aussi désolée que le reste du continent. Peu après, le père, qui tousse et crache du sang de plus en plus régulièrement à mesure que la narration progresse, finira par s'éteindre sur la plage tandis que son fils endeuillé acceptera de rejoindre une autre famille de survivants.

Terminus Radieux est un roman d'Antoine Volodine paru en 2014. Situé dans une futuriste Russie post-apocalyptique ravagée par les radiations, l'œuvre suit les aventures d'Eli Kronauer, de Vassilissa Marachvili et d'Illiouchenko, soldats au service d'une fictive Seconde Union Soviétique, forcés de s'exiler dans des zones radioactives inhabitables après la chute de cette entité politique. Parti chercher de l'eau pour ses compagnons agonisants, Kronauer, le personnage principal (qui s'avère être aussi l'un des pseudonymes de Volodine), tombe sur une femme inconsciente qui, à son réveil, prétend être Samiya Schmidt, la fille d'un dénommé Solovieï, le président d'un kolkhoze nommé « Terminus Radieux ». Portant la femme sur son dos, il atterrira dans le kolkhoze en question et fera la connaissance entre autres de Solovieï, qui se révélera être un sorcier aux grands pouvoirs, de ses deux autres filles, ainsi que de la mémé Ougdoul, une vieille femme pluri centenaire rendue immortelle par l'exposition aux radiations. Dans ce kolkhoze irradié se trouve en effet un ancien réacteur nucléaire, dont la pile s'est enfoncée deux kilomètres sous terre, et la mémé Ougdoul entretient une relation avec cet objet, perçu comme un être conscient et traité comme sa confidente. À intervalle régulier, les habitants du kolkhoze dévissent le couvercle et jettent quantité d'objets irradiés dans le puits, à la fois pour « nourrir » la pile et pour, sur le long terme, nettoyer la surface des objets radioactifs qui s'y trouvent. Quant à Vassilissa

Marachvili, elle mourra peu après le départ de Kronauer, et le sorcier récupérera son cadavre, tentant en vain de le ramener à la vie. Finalement Illiouchenko, après s'être vainement objecté à ce que le sorcier emporte la dépouille, finira par embarquer dans un train arrivé non loin, sur les conseils du sorcier. On apprend plus tard que les passagers de ce train sont en réalité damnés par Solovieï et condamnés à avancer dans la taïga pour l'éternité. Plus tard, Samiya Schmidt surprendra Solovieï alors qu'il tente de ranimer Vassilissa Marachvili, entrera dans une terrible fureur et blessera le sorcier, avant qu'une autre de ses filles, Myriam Oumarik, n'implore Kronauer de le tuer. Acceptant la requête, le soldat tentera de s'en prendre au sorcier, mais finira piégé dans un *samsara* avant d'être jugé puis banni dans les limbes.

Le corpus à l'étude étant circonscrit, il me faut présenter ma grille d'analyse. Celle-ci se divise en trois sections : *élément catastrophe et univers physique, temporalité et mémoire*, et *éléments surnaturels et présence du divin*. Un point important à prendre en compte est que les éléments d'analyse de cette grille sont fortement inspirés du concept de topos, tel que décrit par Jean-Pierre Dubost : « Le topos est défini comme une situation narrative récurrente. N'est considérée comme topique qu'une configuration narrative qui se reproduit, au sein d'un même texte ou dans une suite de textes, qui se constituent ainsi en paradigme⁴ ». Nous entendons ici que les éléments à l'étude sont sélectionnés en fonction de leur récurrence dans les œuvres post-apocalyptiques, au point d'en devenir représentatifs du genre. L'élément catastrophe, ingrédient indispensable de toute fiction post-apocalyptique, sert en quelque sorte d'élément déclencheur. Ici, nous nous intéressons à la nature de cet

⁴JEAN-PIERRE DUBOST, « Les outils théoriques de la SATOR », dans <https://sator.hypotheses.org/983>. (Page consultée le 7 mars 2023).

élément déclencheur, qu'il s'agisse d'une maladie, d'une catastrophe naturelle, d'une punition divine, etc. Malgré le grand nombre de catastrophes capables d'engendrer une fiction post-apocalyptique, il est aussi possible que cette dernière demeure inexpliquée. C'est notamment le cas de *La Route*, où les protagonistes évoluent dans un monde hostile sans clairement connaître la cause des bouleversements qui les assaillent.

Du côté de l'univers physique, nous comprenons ici les conséquences de la catastrophe sur l'environnement où évoluent les personnages. Ces conséquences peuvent cependant être banales, voire inexistantes. Par exemple, une fiction post-apocalyptique pourrait parfaitement avoir comme élément catastrophe une invasion extra-terrestre ou une maladie qui décimerait l'humanité, sans que l'environnement immédiat n'en soit affecté. En résumé, cette section examine la catastrophe et ses conséquences sur le monde.

La section *temporalité et mémoire* concerne le rapport des personnages avec le passage du temps. Par temporalité, nous entendons plusieurs choses. Premièrement, la capacité de situer la narration et l'élément catastrophe sur une ligne du temps, que ce soit dans un futur éloigné à la manière de *Ravage*⁵, voire dans le passé, à la manière des écrits de la fin présent dans le premier et second testaments⁶. La question de la temporalité consiste également à situer l'élément catastrophe par rapport à la narration. Il est en effet possible que la narration démarre avant, après, voire au moment même où se produit cette dernière. Enfin, si la narration venait à présenter, comme dans le cas de *Terminus Radieux*, une temporalité qui soit altérée, pareil détail serait mentionné dans cette section.

⁵ RENÉ BARJAVEL, *Ravage*, 2005, Paris, Folio, 1943.

⁶ BERTRAND GERVAIS, « L'imaginaire de la fin », *Protée*, vol. 27, n° 3 (2000), p. 128.

Quant à la mémoire, cet élément vise à décrire la place qu'occupe le monde d'avant la catastrophe dans le présent post-apocalyptique. L'enjeu consiste à se demander si les protagonistes parviennent à garder une image du monde d'avant la catastrophe, et si tel est le cas, quelle est la connotation liée à ce monde disparu.

Finalement, la troisième et dernière portion de ma grille s'intitule *éléments surnaturels et présence du divin*. Une fiction post-apocalyptique, sous-genre de la science-fiction comme vu précédemment, devrait logiquement être à l'opposé du réalisme, en raison de la présence même de la catastrophe. Cette conclusion me semble cependant prématurée. Il importe selon de moi d'établir une classification supplémentaire reposant sur le principe de la cohérence réaliste. Pour illustrer ce concept, visualisons une ligne temporelle sur laquelle nous apposerions un X indiquant l'élément catastrophe. Cet élément catastrophe crée une seconde ligne parallèle à la première, car, contrairement à un simple événement historique qui n'influence que les humains, l'élément catastrophe vient modifier certaines des lois fondamentales de l'univers. Par exemple, *The Walking Dead*⁷, présuppose un élément inconnu qui ranime le cerveau humain peu après la mort, créant les zombies qui détruisent l'humanité, tandis que dans *Ravage*⁸, une arme futuriste rend impossible le transfert de l'électricité à travers les métaux, anéantissant les circuits électriques, puis la civilisation. Nous aurions alors d'un côté une ligne temporelle aux lois normales, de l'autre une réalité alternative où l'élément catastrophe se serait produit, réalité dotée de ses propres lois altérées par ce dernier.

⁷ ROBERT KIRKMAN, *The Walking Dead v1: Days Gone Bye*, vol. 1, 1071 N. Batavia St., Suite A, Orange, CA 92867, Image Comics, 2003 (Coll. « The Walking dead »).

⁸ RENÉ BARJAVEL, *Ravage*, 2005, Paris, Folio, 1943.

En acceptant ces lois altérées comme la nouvelle normalité, que reste-t-il des éléments perçus jusqu'alors comme surnaturels? Si chacun d'eux peut s'expliquer par l'élément catastrophe, nous parlerions d'une œuvre qui respecte la cohérence réaliste. Dans le cas contraire, il y aurait présence de surnaturel, en violation avec ce même principe. Notons cependant que les lois de la chimie et de la physique qui ne sont pas modifiées explicitement par la catastrophe doivent être considérées comme inchangées et que, de manière générale, les œuvres post-apocalyptiques ont tendance à rigoureusement respecter cette variante du réalisme. En d'autres mots, bien que la cohérence réaliste ne soit pas en elle-même un topos, elle est à mon humble avis nécessaire à ce que l'élément catastrophe conserve ce statut de topos. En effet, si l'élément déclencheur d'une fiction post-apocalyptique n'était qu'un élément surnaturel parmi tant d'autres, ce dernier serait en quelque sorte noyé dans la masse, faisant du coup perdre à l'œuvre en question son caractère post-apocalyptique. Il importe cependant de noter que le concept de cohérence réaliste, dans le sens où il est décrit ici, illustre mes réflexions personnelles et n'est pas nécessairement semblable aux descriptions que d'autres chercheurs auraient pu faire de cette même appellation.

Finalement, la question de la présence du divin concerne les croyances religieuses des protagonistes. La nature de la foi en question, la manière dont elle a survécu ou pas à l'apocalypse, ainsi que les syncrétismes éventuellement présentés dans la narration seront autant d'éléments à prendre en compte.

En ce qui a trait à la portion création, trois extraits de mon roman *La ville de sable* sont présentés dans ce mémoire. L'action se déroule dans un univers ravagé et désertique où

il ne pleut jamais. Adossé à une infranchissable chaîne de montagnes et acculé par le désert se trouve un havre de paix dont les occupants, faute de connaître un autre endroit où il y aurait des humains, nomment simplement « la ville ». Ces derniers, descendants des quelques rescapés d'une catastrophe ayant anéanti leur civilisation plusieurs centaines d'années avant le commencement du roman, tentent tant bien que mal de survivre dans cet environnement hostile. Cette ville dispose à son sommet d'un temple abritant un ordre de moines exclusivement masculins qui, grâce à leurs prières, « persuadent » le créateur de bien vouloir leur permettre de survivre. Ainsi, un torrent d'eau s'écoule en permanence des portes closes du temple. Canalisé et distribué via un système de tranchées à ciel ouvert, ce torrent chemine du sommet vers la base de la ville, entraînant sur son passage immondices et déchets de toute sorte, qui sont récupérés et répandus dans la périphérie immédiate. Ces boues humaines permettent aux habitants de verdir une partie des terres arides à proximité, et, combinées à un ingénieux système d'irrigation, rendent possible une agriculture et quelques élevages de fortune pour assurer la survie de cette société.

Cette théocratie au sommet de la ville, en plus de faire régner l'ordre, prélève un impôt en nature qui sert, entre autres, à mettre sur pied des expéditions dans le désert à l'Est. En effet, après plusieurs jours de marche dans le désert se trouve ce qu'on appelle le site de fouilles, un point du désert où d'immenses piliers rectangulaires composés de pierre et de métal émergent du sable et s'élèvent vers le ciel. Les habitants de la ville, grassement récompensés par le Temple, démontent ces structures pour en tirer des matériaux qu'ils n'ont pas la capacité de fabriquer par eux-mêmes. Cette imagerie des ruines d'anciennes villes à présent envahies par le sable sert à souligner le caractère définitif de la catastrophe, justement

parce que : « L'incapacité de la nature à reprendre ses droits signifie également sa destruction⁹ ».

Les habitants de la ville, coupés du reste du monde, ignorent cependant tout de ce qui se trouve en dehors de leurs frontières, et le premier extrait, narré par le jeune moine Paul Davis, raconte la filature du brasseur Jeremiah. Ce personnage quitte alors incognito la ville pour un rendez-vous nocturne avec ce qui pourrait bien être des habitants du monde extérieur.

Le second extrait, narré par maître du Temple, Edward Machran, est une discussion entre ce dernier et frère Simon, le moine responsable de guider ces expéditions, et décrit la dernière expédition dont ce dernier avait la charge, bien que les deux moines ignorent que Paul Davis espionne cet échange. Le troisième extrait est narré par Paul Davis, et raconte une expédition à laquelle le jeune homme participe. On y voit le site de fouilles, mais le point culminant de cet extrait demeure la tentative du jeune homme d'entrer en contact avec les créatures qu'il a entr'aperçues dans sa filature, plusieurs semaines plus tôt. Ces trois extraits ayant été sélectionnés parce qu'ils illustraient assez fidèlement les différents points exposés dans ma grille d'analyse, il va sans dire que ma conclusion sera liée à cette dernière. Je tenterai alors de prouver que les genres post-apocalyptiques et post-exotiques devraient en réalité être considérés comme deux genres distincts, tandis que mes écrits se situent quelque part à mi-chemin entre ces deux genres littéraires. Dans cette optique, *La ville de sable* possède des similitudes et des divergences relatives aux trois données analysées et comme

⁹NATHANAËL WADBLED, « L'imaginaire écologique du tourisme de ruine : faire l'expérience d'une présence de la nature plutôt que de l'histoire », *Téoros*, vol. 39, n° 2 (2020), <https://doi.org/https://doi.org/10.7202/1074281ar> (Page consultée le 28 nov. 2022 22:26).

illustré dans les schémas présentés aux pages 76 à 78, le roman ne semble correspondre à aucun de ces deux genres.

Chapitre 1 : La Route

Maintenant que nous avons présenté la grille avec laquelle nous analyserons les romans à l'étude, commençons par l'appliquer à un ouvrage rapidement devenu une référence du genre post-apocalyptique, à savoir *La Route* de Cormac McCarthy. Dans ce chapitre, nous tenterons premièrement de déterminer la nature de la catastrophe. Celle-ci n'étant pas spécifiée directement, nous devons interpréter la seule analepse donnée par l'auteur à ce sujet, en plus de dresser l'inventaire de ses conséquences sur l'environnement où évoluent nos protagonistes, chacune pouvant servir d'indice pour déterminer la nature de cette catastrophe.

Par la suite, nous tenterons de situer la narration dans le temps. Les décors où évoluent les personnages et les vestiges sur lesquels ils tombent seront autant d'indices nous aidant à déterminer le moment où le monde s'est effondré, mais pas seulement. En effet, bien que les carcasses d'une voiture ou d'un wagon de train puissent fournir des indices sur les technologies disponibles au moment de la chute, nous nous intéresserons aussi aux vestiges sur lesquels ils ne tombent pas. Entre autres, le fait qu'ils parcourent les États-Unis d'Amérique sans trouver d'artefacts technologiques récents comme des téléphones cellulaires ou des carcasses de voitures électriques nous aidera à déterminer à quel moment la technologie cessa d'évoluer, permettant du même coup de grossièrement situer l'élément catastrophe. Nous nous pencherons également sur l'appréciation que font nos personnages de ces ruines et, de manière générale, nous tenterons de décrire comment ils perçoivent ce qu'était le monde avant que la catastrophe ne l'anéantisse.

Finalement, nous examinerons la présence éventuelle d'éléments surnaturels dans la narration, leur rapport avec la cohérence réaliste le cas échéant, et dans le cas contraire, nous tenterons de donner un sens à cette absence. Du même souffle, nous nous pencherons sur le côté spirituel et religieux des personnages, la manière dont se transmettent et évoluent les croyances religieuses dans un environnement post-apocalyptique, et si tel est le cas, sur la signification à accorder à ces syncrétismes.

1.1 Élément catastrophe et univers physique

Aucune explication scientifique n'est donnée au sujet de l'élément catastrophe présenté dans *La Route*, que ce soit par un des protagonistes ou par un quelconque narrateur. Cependant, nous disposons de quelques indices, dont une analepse présentée à travers les yeux du père :

Les pendules s'étaient arrêtés à 1 :17. Une longue saignée de lumière puis une série de chocs sourds. Il se leva et alla à la fenêtre. « Qu'est-ce qui se passe? » dit-elle. Il ne répondit pas. Il alla à la salle de bain et pressa l'interrupteur mais le courant était déjà coupé. Une lueur rose mat dans la vitre des fenêtres. Il mit un genou à terre et tira sur le levier pour boucher la baignoire et tourna à fond les deux robinets. Elle était debout en chemise de nuit dans l'embrasure, s'agrippant au chambranle et se tenant le ventre d'une main. « Qu'est-ce que c'est? dit-elle. Qu'est-ce qui se passe? »

- J'en sais rien.
- Pourquoi tu prends un bain?
- Je ne prends pas de bain¹²

¹² CORMAC MCCARTHY, *La Route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 50-51.

C'est ce retour en arrière, antérieur à la naissance du fils, qui offre la seule description de comment la catastrophe a commencé. Cet extrait en dit peu, mais nous pouvons en déduire beaucoup. La lueur rose mat, la saignée de lumière et la série de chocs sourds peuvent s'apparenter à la chute d'une météorite ou d'un quelconque corps céleste. Cependant, les pendules arrêtés à 1:17 rappellent de manière assez sinistre les cadrans qui figèrent à 8:15, le matin du 6 juin 1945, date du tristement célèbre bombardement nucléaire d'Hiroshima¹³. Rien d'autre n'est indiqué de tout le roman quant à la nature de la catastrophe, ce qui laisse libre cours à la spéculation. Sur la liste des suspects de cette apocalypse, nous aurions la chute d'un corps céleste, comme semblent l'indiquer les phénomènes lumineux, ou bien une catastrophe nucléaire, tel que suggéré par les horloges figées à 1 :17.

Bref, le cas de *la route* est celui d'un roman post-apocalyptique dont l'élément déclencheur (la catastrophe) demeure inconnu tout au long de la narration. Cependant, les conséquences de cette catastrophe sur l'univers où évoluent les personnages sont nombreuses et permettent, en plus de faire l'objet de leur propre analyse, de combler cette ignorance dans une certaine mesure.

Univers physique

Bien que l'élément catastrophe ne soit pas précisé directement par l'auteur, force est de constater que ses conséquences sur l'environnement immédiat de nos protagonistes sont

¹³ JOE LAURIA, « When time stopped in Hiroshima— and when it was stolen », December 6, 2017 2015, dans *Huffington Post*, https://www.huffpost.com/entry/hiroshima_b_7950636 (Page consultée le 13 janvier 2023).

très marquées. L'univers physique de *La Route* est gris et hostile, caractérisé par le froid et les ténèbres. À la manière d'un hiver nucléaire, le soleil y est invisible¹⁴ ou dans le meilleur des cas, ses rayons peinent à percer l'épaisse couche noire qui couvre les cieux. La lune n'est pas visible elle non plus¹⁵, et nous avons affaire à des températures sensiblement plus froides qu'elles ne devraient l'être, poussant nos protagonistes toujours plus au sud. Nous reconnaissons là un phénomène semblable à la catastrophe ayant annihilé les dinosaures, il y a 66 millions d'années : « la collision [...] entre un astéroïde de 12 kilomètres de diamètre et l'océan bordant aujourd'hui la ville portuaire de Chicxulub, au Mexique [...] aurait brûlé une quantité de roches sédimentaires riches en pétrole suffisante pour libérer près de 1,7 milliard de tonnes de particules fines de carbone noir dans l'atmosphère¹⁶ ». Nous constatons aussi que ce monde est régulièrement confronté à des pluies de cendres. Alors que nos deux protagonistes font face à une tempête de neige assez forte pour faire s'effondrer les arbres, ils creusent un tunnel dans la neige pour s'abriter et dormir, pour constater à leur réveil que la tempête de la veille est déjà recouverte de cendres : « Il s'enfonçait dans les champs coupés de congère. La neige était profonde et grise. Déjà recouverte d'une couche de cendres fraîches¹⁷ ». Ce détail peut sembler banal, mais il présente un deuxième point commun avec l'extinction du Crétacé-Paléogène (extinction K-Pg), laquelle comportait

¹⁴ CORMAC MCCARTHY, *La Route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 18.

¹⁵ *Ibid.*, p. 34.

¹⁶ MICHELLE Z. DONAHUE, « L'astéroïde ayant causé l'extinction des dinosaures s'est écrasé au "pire endroit possible" », 2021, dans <https://www.nationalgeographic.fr/espace/2021/07/lasteroide-ayant-cause-extinction-des-dinosaures-sest-ecrase-au-pire-endroit-possible> (Page consultée le 15 novembre 2022).

¹⁷ CORMAC MCCARTHY, *La Route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 89.

également des précipitations mêlées de cendres : « Si la pluie a rapidement nettoyé le ciel de la majorité de la suie située à faible altitude, environ 385 millions de tonnes auraient continué de circuler dans la haute atmosphère, obstruant ainsi la lumière du soleil, pourtant vitale¹⁸ », ce qui contribue à écarter l'hypothèse d'un hiver nucléaire. S'il s'agissait d'une catastrophe nucléaire, comme les cadrans arrêtés à 1 :17 le suggèrent, la proximité du point d'impact (le père entend le choc et perçoit à l'œil nu la saignée lumineuse) ainsi que la présence même de ces cendres mêlées aux précipitations seraient synonymes de retombées radioactives considérables, rendant impossible la survie des humains sur le continent, alors que nos protagonistes y évoluent pendant des années.

Du côté de la biosphère, cet univers physique est caractérisé par la mort. Un des points forts de la narration est cependant que cette hécatombe n'est pas décrite en termes d'espèces disparues, mais plutôt en mettant l'accent sur les rares exceptions à cette règle, à savoir les espèces survivantes. Par exemple, si nous faisons abstraction des nombreux passages où nos héros progressent dans des forêts d'arbres morts, je n'ai repéré que trois types de créatures explicitement mentionnées comme étant disparues, à savoir les oiseaux, les bovins et les poissons. Le passage des oiseaux apparaît assez tôt dans la narration : « Il n'y a plus d'oiseaux. Il les a entendus un jour, alors qu'il dormait dans les bois. Puis, il leur a souhaité bon voyage et peu après, il ne les a plus jamais revus¹⁹ ». Plus tard, alors qu'ils explorent les décombres d'une grange, le père reconnaît l'odeur des bovins et : « resta un moment à penser aux vaches

¹⁸ MICHELLE Z. DONAHUE, « L'astéroïde ayant causé l'extinction des dinosaures s'est écrasé au "pire endroit possible" », 2021, dans <https://www.nationalgeographic.fr/espace/2021/07/lasteroide-ayant-cause-extinction-des-dinosaures-sest-ecrase-au-pire-endroit-possible> (Page consultée le 15 novembre 2022).

¹⁹ CORMAC MCCARTHY, *La Route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 50.

puis il se rendit compte que l'espèce était éteinte. Était-ce vrai? Il se pourrait qu'il y eût une vache quelque part qu'on nourrissait et dont on prenait soin. Serait-ce possible? Nourrie avec quoi? Épargnée pour faire quoi?²⁰ ». Finalement, c'est à leur arrivée sur la côte qu'ils constatent la disparition des créatures marines « ils regardaient la mer couleur d'encre [...] Froide, désolée, sans oiseaux [...]. Un peu plus bas au bord de la crique, des tas de menus ossements mêlés au varech. Plus loin les cages thoraciques de ce qui avait peut-être été du bétail²¹ ».

Cet environnement compte cependant quelques espèces épargnées, et paradoxalement, la vie occupe une bien plus grande part de la narration que la mort, chaque découverte constituant en soi un événement. Outre les humains, nous retrouvons dix espèces survivantes. Selon leur ordre d'apparition dans le roman, nous comptons des morilles²², à travers le compost et la cendre, un chien²³, que le fils prétend avoir entendu sans parvenir à le trouver. Il n'est pas mentionné ailleurs dans l'ouvrage, mais l'adaptation cinématographique de 2009 montre un chien avec la famille qui recueille le fils à la toute fin du roman. Il y a également la possibilité que les rats aient survécu à cette apocalypse, qui apparaît au moment où ils trouvent un sac de farine mêlé de crottes de souris²⁴. Près de la grange à l'odeur de vaches, le père met le pied sur une pomme, dure brune et ridée. Réalisant qu'il se trouve dans un ancien verger, il cherche et finit par en trouver plusieurs, ce qui représente une immense

²⁰ *Ibid.*, p. 106-107.

²¹ *Ibid.*, p. 186.

²² *Ibid.*, p. 40.

²³ *Ibid.*, p. 74.

²⁴ *Ibid.*, p. 76.

bouffée d'espoir quant à la possibilité d'une vie après la catastrophe, matérialisée par les pommes, elle-même, porteuses de graines pour l'avenir : « Il la mangea entièrement, pépins et tout²⁵ ». Toujours sur cette ferme, le père découvre une citerne destinée à recueillir l'eau de pluie, alimentée par la gouttière du toit. Le point à retenir est que c'est le tracé d'une vigne sur un treillis le long du mur extérieur²⁶ qui guide initialement ses recherches, ajoutant la vigne, donc possiblement les raisins, à la liste des espèces ayant survécu à l'élément catastrophe. Le père met également la main sur des semences dans une remise à jardin, qu'il ramasse sans même savoir si elles pousseraient : « Des paquets de semences. De bégonias de convolvulus. Il les fourra dans sa poche. Pour quoi faire?²⁷ ». Ultiment, le duo tombe sur quelques représentants du règne végétal dans : « Une vaste dépression où des fougères et des hortensias et des orchidées sauvages survivaient dans des effigies de cendres encore hors d'atteinte du vent²⁸ ».

Bref, la narration de *La Route* présente un élément catastrophe qui n'est jamais explicité, mais dont les conséquences sur l'univers physique sont considérables. Parmi ces conséquences, nous avons la noirceur, le froid et les pluies de cendres, mais aussi le fait que la quasi-totalité de la biosphère soit anéantie. Cependant, seulement trois espèces d'animaux sont mentionnées comme disparues, alors que les espèces survivantes sont au nombre de onze en comptant les humains. Il en résulte un récit où l'accent est mis sur les quelques exemples de vie plus que sur la mort en elle-même, contribuant à illustrer le ravage comme étant la

²⁵ *Ibid.*, p. 107.

²⁶ *Ibid.*, p. 108.

²⁷ *Ibid.*, p. 117.

²⁸ *Ibid.*, p. 236.

norme plutôt que l'exception, rehaussant par le fait même l'importance et le caractère exceptionnel des rares êtres vivants épargnés par la catastrophe.

Quant à l'élément catastrophe, malgré l'absence de précisions nous aurions toutes les raisons de l'associer à la chute d'un corps céleste, la catastrophe de *La Route* ayant des conséquences sur l'univers physique très semblables à celle ayant emporté les dinosaures. Qui plus est, l'improbabilité que les humains aient pu survivre aussi longtemps en territoire irradié contribue à discréditer la possibilité d'une catastrophe nucléaire.

1.2 Temporalité et mémoire

Maintenant que nous avons examiné *La Route* sur la base de son élément déclencheur et de ses conséquences sur l'univers physique, attardons-nous au deuxième critère de notre processus analytique, à savoir le passage du temps et la vision du monde tel qu'il était avant l'élément catastrophe.

En ce qui a trait au passage du temps, une phrase assez emblématique du roman résume assez bien la place que ce concept occupe pour nos protagonistes : « Les jours se trainaient sans date ni calendrier²⁹ ». D'une manière assez poétique, ce passage illustre le roman où nos deux protagonistes ne font qu'avancer vers un but incertain, perdant au passage le fil des jours et des années. Malgré cette absence, les analepses décrites par les yeux du père nous offrent des informations importantes sur le fils et le moment de sa naissance, lesquelles jouent en quelque sorte un rôle de balise guidant la compréhension. Le premier

²⁹ *Ibid.*, p. 233.

souvenir, celui de l'élément catastrophe, comporte une image de l'épouse du père, enceinte au moment des faits, ce qui nous apprend que le fils n'était pas né au moment où le monde s'effondrait. Nous apprenons un peu plus tard que cet enfant n'a jamais vu le monde d'avant, via une seconde analepse où le père, équipé de gants de vaisselles et d'un couteau de cuisine, aide sa femme à accoucher à la lumière d'une lampe, à côté d'une fenêtre donnant sur une ville en flammes³⁰. Ces détails quant à la naissance du fils peuvent paraître négligeables, mais ils constituent en réalité un facteur indispensable à la compréhension de l'aspect de notre analyse relié à la mémoire. De plus, ils permettent d'établir une temporalité où l'âge de l'enfant (à peu près une dizaine d'années au début du roman) représente la distance séparant l'élément catastrophe du début de la narration.

Par rapport à cette temporalité, nous disposons d'indices nous permettant dans une certaine mesure de situer l'intrigue dans le temps, même si aucune date n'est donnée de tout le roman. Par exemple, le duo tombe en cours de route sur des panneaux publicitaires de motels³¹. L'automobile personnelle et la société de consommation étant des aspects fondamentaux de la *american way of life* d'après-guerre, l'hôtellerie publicisée à grande échelle ne peut être apparue avant l'année 1945, et nous pouvons donc en déduire que l'élément catastrophe est survenu dans l'histoire récente. Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois où est mentionnée cette société de publicité : « Ils passaient par des villes qui tenaient les gens à distance avec des messages griffonnés sur des panneaux d'affichage. On avait enduit

³⁰ *Ibid.*, p. 56.

³¹ *Ibid.*, p. 13.

les panneaux de minces couches de peinture blanche pour pouvoir écrire dessus³² », et « Une autre pancarte mettant en garde contre un danger de mort³³ ».

Alors que les deux protagonistes longent la côte, ils tombent sur un navire à moitié immergé que le père décide d'explorer en quête de quelque chose d'utile. Arrivé dans le navire, il trouve une multitude d'objets, dont une boîte à outils en fibre de verre³⁴, ce qui vient encore rapprocher l'élément catastrophe de l'ère moderne. En effet, bien que la fibre de verre soit connue depuis les années 1930, ce n'est que dans les années 1980 (après la course à l'espace) que les matériaux composites fabriqués à base de fibre de verre et d'une résine plastique firent leur apparition sur le marché grand public³⁵.

Aussi, alors qu'ils sont à l'article de la mort, nos deux protagonistes tombent par hasard sur un abri souterrain rempli de nourriture. Nous pouvons reconnaître ici un aspect culturel presque exclusivement américain, soit la mouvance survivaliste. Bien que les premières traces du mouvement soient apparues peu après l'avènement de l'arme atomique, les deux principales vagues se situent après la crise inflationniste liée aux chocs pétroliers des années 1970, et après les attentats du World Trade Center. Plus précisément, les abris du genre se sont multipliés durant la période suivant le onze septembre 2001³⁶. Cependant, la présence de la boîte à outils mentionnée plus tôt rend assez irréaliste la possibilité qu'il s'agisse d'un abri du premier type. Il aurait en effet été peu probable de tomber par hasard

³² *Ibid.*, p. 112.

³³ *Ibid.*, p. 115.

³⁴ *Ibid.*, p. 196.

³⁵ P. BENSAUDE-VINCENT LAZLO, B., *Éloge du mixte : matériaux nouveaux et philosophie ancienne*, 1998.

³⁶ SIGNAL SURVIVAL, « Survivalism Trends », 2018, dans <https://www.signalsurvival.com/blog/survivalism-trends/> (Page consultée le 12 décembre 2022).

sur un bunker des années 1970, ces derniers étant moins nombreux, plus vieux, sans compter le fait que le père identifie les vivres cachés à l'intérieur sans mentionner leur âge, comme s'il s'agissait du genre d'emballages que l'on retrouvait peu avant l'élément catastrophe. Si nous considérons cet abri comme faisant effectivement partie de la seconde vague survivaliste, nous pourrions situer l'élément catastrophe comme étant situé au moins après le 11 septembre 2001.

À l'inverse, il y a un objet dont la présence, ou plutôt l'absence indiquerait la période la plus tardive où cette catastrophe aurait pu survenir. Au début de la narration, le père fouille une ancienne station-service et trouve un téléphone : « Puis il souleva le combiné et composa le numéro qui avait été le numéro de son père dans des temps très anciens. Le petit l'observait. Tu fais quoi? dit-il³⁷ ». Le courant, donc nécessairement les lignes téléphoniques, étant coupé depuis l'élément catastrophe, la présence d'un combiné témoigne d'une chose importante, à savoir que l'élément catastrophe se serait produit avant que l'essor du téléphone cellulaire ne rende obsolète le téléphone à combiné, un peu avant la deuxième moitié de la décennie 2010. Qui plus est, il n'est à aucune reprise fait mention d'appareils du genre dans tout le roman.

Mémoire

En ce qui a trait à la mémoire, le document d'Engélibert mentionné précédemment suppose qu'il s'agit en réalité d'un aspect primordial de l'ouvrage : « la possibilité d'un avenir n'existe que dans l'entière conscience de vivre au milieu des cendres : seul le garçon qui n'a pas connu le monde peut incarner l'espérance. [...] il représente une promesse : il

³⁷ CORMAC MCCARTHY, *La Route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 12.

est l'aube d'une autre ère³⁸ ». Né après la destruction du monde tel que son père le connaissait, le fils ne dispose d'aucun souvenir du monde d'avant, et nous retrouvons à plusieurs reprises des discussions entre les deux, où le père décrivant et interprétant au fils les décombres qu'ils croisent et la place qu'ils occupaient jadis dans ce monde qu'il n'a jamais connu.

Par exemple, nos deux protagonistes tombent à un moment sur le site d'un ancien barrage que le père décrit comme « créant » le lac là où il n'y avait jadis qu'une rivière³⁹. En lui décrivant la route à prendre pour rejoindre la côte au Sud, il mentionne les routes d'États et tente de lui faire comprendre le sens de ce concept avant son effondrement, il lui parle de Mars, tel qu'on connaissait cette planète dans l'ancien monde⁴⁰, et de la mer, que l'enfant n'a jamais connue, mais dont le père tente de lui décrire la couleur : « Elle est bleue?

– La mer? J'en sais rien. Elle l'était⁴¹ ».

Ce concept clé de l'œuvre se retrouve formulé d'une manière étonnamment poétique à la page 34 où, après une réflexion sur les rêves et les histoires à raconter, le père monologue : « Sur cette route, il n'y a pas d'hommes du Verbe. Ils sont partis et ont emmené le monde avec eux. Question : Quelle différence y a-t-il entre ne sera jamais et n'a jamais été?⁴² ». On comprend alors un peu mieux le sens que prend la mémoire du monde d'avant la catastrophe. Si, comme il l'exprime, l'enfant est ce qui fait que la vie garde un sens pour lui, la mémoire

³⁸ JEAN PAUL ENGÉLIBERT, *Apocalypses sans royaume: politique des fictions de la fin du monde, XXe-XXIe siècles*, Classiques Garnier, 2013, p. 18.

³⁹ CORMAC MCCARTHY, *La Route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 23.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 137.

⁴¹ *Ibid.*, p. 158.

⁴² *Ibid.*, p. 34.

de l'ancien monde qu'il lui transmet devient en quelque sorte une manière de préserver ce même monde.

Cependant, on réalise qu'il perd tranquillement espoir de jamais y parvenir et que, même pour lui, les contours de ce qui constituait le monde d'avant commencent à s'effriter : « L'enfant lui posait parfois des questions sur le monde qui pour lui n'était même pas un souvenir. Il avait du mal à trouver une réponse⁴³ ». Plus tard, les réflexions du père sur le point de s'endormir décrivent à nouveau ce sentiment d'oubli généralisé : « Le monde se contractant autour d'un noyau brut d'entités sécables. Le nom des choses suivant lentement ces choses dans l'oubli. Les couleurs. Le nom des oiseaux. Les choses à manger. Finalement le nom des choses que l'on croyait être vraies⁴⁴ ». Ils tombent à un moment donné sur un wagon de train électrique-diésel, abandonné sur les rails en route vers le sud, probablement faute de carburant. Le moment qu'ils passent ensemble sur le siège conducteur, faisant mine de conduire, est typique de la relation avec la mémoire : « Il faisait des bruits de train et des bruits de sirène, mais il n'était pas certain que ces bruits-là aient un sens pour le petit⁴⁵ ». Ainsi, la mémoire du monde d'avant s'efface tranquillement de la mémoire du père, alors même qu'il peine à en transmettre une image que le fils soit capable de comprendre.

Par ailleurs, cette mémoire du monde d'avant, ou du moins de l'image du monde d'avant, est décrite de manière assez paradoxale. D'un côté, il est aisé de lui reconnaître un caractère positif, notamment au moment où notre duo tombe sur un bunker de survivaliste,

⁴³ *Ibid.*, p. 50.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 80.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 156.

décrit par le père comme contenant : « L'abondance d'un univers disparu⁴⁶ », même chose pour les panneaux publicitaires mentionnés précédemment, où il reconnaît des « annonces publicitaires pour des marchandises qui n'existaient plus⁴⁷ ». De manière assez ironique, c'est dans ce bunker, sorte de capsule temporelle où notre duo est entouré d'éléments appartenant au monde d'avant, que le père réalise la futilité de recréer cette mémoire dans l'esprit de son fils. Il se rend aussi compte que cette mémoire qu'il tente de faire vivre pour son fils le fait souffrir, et que l'enfant le sait sans doute déjà. Alors qu'il se réveille dans l'abri après un rêve où il avait vu des aliens, il réalise :

qu'aux yeux du petit il était lui-même un extra-terrestre. Un être d'une planète qui n'existait plus. Dont les récits qu'il en faisait étaient suspects. Il ne pouvait pas sans faire revivre aussi la douleur de la perte évoquer pour le plaisir de l'enfant le monde qu'il avait perdu et il pensait que l'enfant avait sans doute compris cela mieux qu'il ne le comprenait lui-même. Il essayait de se souvenir du rêve mais il ne le pouvait pas. Du rêve il ne restait que l'impression qu'il avait produite sur lui. Il pensait que ces créatures étaient peut-être venues l'avertir. De quoi? L'avertir qu'il ne pouvait pas ranimer dans le cœur de l'enfant ce qui était en cendres dans son propre cœur⁴⁸.

On comprend aisément que le monde d'avant est vu à juste titre comme un véritable paradis sur terre comparé à la désolation qui les entoure. Cependant cette mémoire, aussi réconfortante qu'elle puisse être, en plus de raviver la douleur de la perte pour le père, est paradoxalement synonyme de mort.

Alors que la conclusion du roman approche, le père tousse, crache du sang de plus en plus fréquemment, sent qu'il faiblit et que la mort approche, mais voit le monde d'avant dans

⁴⁶ *Ibid.*, p. 122.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 112.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 134.

ses rêves : « À présent quand il se réveillait pendant la nuit dans cette noire et glaciale désolation il émergeait délicatement colorés d'amour humain, de chants d'oiseaux, de soleil⁴⁹ ». Bref, ses rêves deviennent de plus en plus doux et associés au monde d'avant à mesure qu'il se rapproche de la mort. À un autre moment, alors que le petit se réveille en sanglot après un cauchemar, le père le met en garde contre cet amalgame entre les rêves, la mémoire et le décès: « Quand tu rêveras d'un monde qui n'a jamais existé ou d'un monde qui n'existera jamais et qu'après tu te sentiras de nouveau heureux, alors c'est que tu auras renoncé. Comprends-tu? Et tu ne peux pas renoncer. Je ne te le permettrai pas⁵⁰ ».

Nous aurions alors deux manières d'interpréter cette relation entre la mort et les souvenirs heureux du monde d'avant. La première explication est donnée par Engélibert dans une conférence où, comparant avec le roman *L'homme vertical* (Stock, 2013), il déclare que l'enfant est une figure messianique parce que : « Né pendant l'évènement qui mit fin à notre monde, [...] l'enfant ne peut pas en être tenu responsable et n'en connaîtra jamais rien [...] son père le met cependant en garde. Le jour où il se mettra à rêver du monde d'avant et le regretter, tout sera foutu⁵¹ ». Il explique son raisonnement en affirmant que même si le monde d'avant est beaucoup plus confortable, nous sommes perdus si nous nous mettons à regretter ce qui, à la base, nous a menés à la catastrophe : « La seule manière de se sauver, c'est de porter autre chose⁵² ».

⁴⁹ *Ibid.*, p. 233.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 164.

⁵¹ BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE D'INFORMATION CENTRE POMPIDOU, *Rencontre avec Antoinette Rychner et Jean-Paul engélibert*, Cinéma 2, Centre Pompidou, Espace Presse, Bibliothèque publique d'information, Forum, Centre Pompidou, Festival de littérature contemporaine 2020, <https://balises.bpi.fr/lecture-apocalyptique-aujourd'hui/> (Page consultée le 9 janvier 2023).

⁵² *Ibid.*

Cette explication paraît sensée, mais elle néglige à mon avis la possibilité que l'élément catastrophe n'ait pas été causé par l'homme, comme exprimé précédemment avec la possibilité d'un élément catastrophe semblable à l'extinction K-Pg. Si tel s'avérait le cas, il serait logique d'associer ce bien-être à un phénomène assez connu chez les intervenants en matière de suicide, à savoir le soulagement que ressentent parfois les personnes qui ont décidé de mettre fin à leurs jours : « Il se peut qu'une personne en crise suicidaire semble momentanément soulagée et paraisse de bonne humeur ou apaisée [...] Une amélioration soudaine dans un processus suicidaire peut indiquer une urgence élevée. [...] sentant sa souffrance tirer à sa fin, elle ressent un réel soulagement⁵³ ». Le père, très conscient que sa mort approche, se sentirait alors soulagé à l'idée que son tourment prenne fin, ce qui expliquerait ses rêves magnifiques.

Bref, nous nous trouvons face à un récit où le temps qui passe est représenté de manière floue, sans date ni calendrier, mais où l'élément catastrophe pourrait être situé quelque part entre 2001 et 2015, plus ou moins une dizaine d'années avant le début de la narration. La mémoire du monde d'avant, synonyme à la fois d'abondance et de mort, s'effrite tranquillement dans l'esprit du protagoniste l'ayant connu, ravive la douleur de la perte de ce paradis perdu, et peine à se perpétuer dans l'esprit de son fils, ce dernier étant né après l'élément catastrophe. Paradoxalement, cette mémoire du monde d'avant la catastrophe, aussi positive et synonyme d'abondance qu'elle puisse être, est également synonyme de mort.

⁵³ CENTRE DE PRÉVENTION DU SUICIDE PARIS, « Dépasser les idées reçues Mythe ou réalité ?! », 2022, dans <https://www.infosuicide.org/guide/depasser-les-idees-recues/mythes/> (Page consultée le 20 décembre 2022).

1.3 Surnaturel et présence du divin

Un des éléments notables de l'œuvre de Cormac McCarthy est l'absence de surnaturel. En effet, on ne retrouve pas dans cet ouvrage la moindre évocation de quoi que ce soit qui puisse s'apparenter au merveilleux. Cependant, il importe de considérer la distinction liée au concept de la cohérence réaliste expliquée dans la grille d'analyse.

Bien que l'univers où évoluent le père et le fils soit considéré comme une fiction, l'ensemble des éléments qui sortent de l'ordinaire et qui créent du coup une fracture entre ce monde et le monde réel sont tous liés à l'élément catastrophe sans exception, ce qui placerait l'œuvre à l'intérieur des limites de la cohérence réaliste. De la noirceur généralisée à l'absence de végétation et d'animaux, en passant par les pluies de cendres et autres difficultés auxquelles feront face nos deux héros, chaque élément peut être lié à la catastrophe initiale dans une logique de cause à effet. En dehors de cet élément déclencheur, le monde de *La Route* respecte les lois générales de notre monde, et s'apparenterait au réalisme si notre monde en venait à subir pareille catastrophe (comme cela s'est produit, nous le mentionnions précédemment, il y a 66 millions d'années).

Qui plus est, certains éléments de la narration peuvent passer inaperçus mais renforcent ce respect de la cohérence réaliste, en plus de démontrer une recherche poussée de la part de Cormac McCarthy. Pour commencer, la désolation généralisée est crédible. L'absence de lumière rendant la photosynthèse impossible, la mort des végétaux s'ensuivrait logiquement, bientôt accompagnée de l'effondrement de la chaîne alimentaire à grande échelle. C'est cependant du côté des survivants que cette recherche se révèle au grand jour, à commencer par les morilles. Les champignons tels que nous les visualisons ne sont en

réalité que la partie immergée d'un organisme situé sous terre appelé le mycélium. Quant au champignon, il n'est en réalité que l'organe reproducteur de cet organisme, et le fait qu'il se reproduise en répandant des spores le rend capable de se multiplier malgré la disparition des insectes pollinisateurs. Qui plus est, cet être vivant est vulnérable aux rayons ultraviolets du soleil et subsiste en décomposant de la matière organique sans avoir recours à la photosynthèse, ce qui fait de lui un des candidats ayant le meilleur potentiel de survie face à une catastrophe masquant la face du soleil.

Par la suite, nos protagonistes découvrent un sac de farine avec des crottes de souris, suggérant que des rats et autres rongeurs auraient pu survivre, ce qui révèle encore une fois l'investigation exhaustive menée par l'auteur. En effet, *Protungulatum donnae*, l'ancêtre commun de tous les mammifères placentaires, ressemblait à un rongeur de notre époque et aurait survécu à l'extinction k-Pg, ce qui rend cette théorie étonnamment crédible⁵⁴. D'ailleurs, leur régime omnivore, leur présence aux quatre coins du globe et la difficulté des humains à les éradiquer même de nos jours témoigne bien de la ténacité de ces animaux.

Également, la représentation des plantes survivantes est encore une fois située dans le respect de cette cohérence réaliste. Certaines espèces de pommiers peuvent effectivement produire des fruits de manière autofertile, c'est à dire sans la présence d'un autre pommier dans les alentours, ce qui expliquerait la présence de pommes malgré la disparition des insectes et autres créatures nécessaires à leur pollinisation.

⁵⁴ JEAN-LOUIS HARTENBERGER, « « MAMMIFÈRES PLACENTAIRES (ORIGINE DES) » », *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, (consulté le 29 décembre 2022), <https://www.universalis.fr/encyclopedie/mammiferes-placentaires-origine-des/>.

En dernier lieu, nous retrouvons le petit coin de végétation où nos protagonistes s'arrêtent alors que le père est conscient que la mort approche. Comme mentionné précédemment, on y retrouve fougères, hortensias et orchidées sauvages alors que la végétation est absente partout ailleurs. Il serait cependant prématuré d'associer la présence de ces plantes à une erreur de l'auteur ou à un élan poétique marquant le trépas du père. Premièrement, les fougères se reproduisent à l'aide de spores comme les champignons, ce qui rend leur présence envisageable. Quant aux orchidées, certaines espèces sont capables, comme les pommiers, d'autopollinisation⁵⁵, tandis que les hortensias sont reconnus pour mal tolérer la chaleur, la sécheresse et l'exposition directe aux rayons du soleil⁵⁶.

Présence du divin

Nous pouvons également retrouver ce désir de réalisme exprimé dans les représentations du divin. À l'instar de la majorité des romans post-apocalyptiques, *La Route* est l'œuvre d'un auteur occidental se déroulant en Occident et dont les protagonistes sont apparentés à une population occidentale. Comme de raison, elle est dotée d'un cadre de référence occidental et c'est sans grande surprise que l'on retrouve dans ce cadre de référence des éléments divins associables au christianisme. Cependant, la religion étant par essence teintée de mystères et de dogmes, il serait tout à fait contraire à la cohérence réaliste de voir

⁵⁵ ESPACE POUR LA VIE MONTRÉAL, « pollinisation des orchidées », 2022b, dans *carnet horticole et botanique*, <https://espacepouurlavie.ca/pollinisation-des-orchidees> (Page consultée le 29 décembre 2022).

⁵⁶ ESPACE POUR LA VIE MONTRÉAL, « Hortensias (*Hydrangea macrophylla*) », 2022a, dans *carnet horticole et botanique*, <https://espacepouurlavie.ca/hortensia-hydrangea-macrophylla> (Page consultée le 29 décembre 2022).

par exemple Dieu, le paradis ou les anges se manifester dans la narration pour voler au secours de nos deux héros. Dans cette optique, le père tient tout au long de la narration un discours qui semble, pour l'essentiel, celui d'un croyant, tout en incluant une certaine dose de spiritualité. À quelques reprises, il s'interroge sur la présence ou l'absence d'un dieu tout puissant, mais la manière qu'il a d'aborder le sujet ressemble dans les grandes lignes à un personnage réaliste s'interrogeant sur la question théologique. Il se questionne, s'interroge, remet en question l'existence du divin, incapable de comprendre qu'une divinité telle qu'il se l'imagine puisse faire preuve de tant de cruauté à l'égard du monde et de ceux qui l'habitent.

Cette vision du père à l'égard du divin est cependant mêlée de haine, comme l'indiquent quelques passages où il semble s'adresser à Dieu : « Il chuchota : Es-tu là? Vais-je te voir enfin? As-tu un cou que je puisse t'étrangler? As-tu un cœur? Maudit sois-tu pour l'éternité as-tu une âme? Oh Dieu, chuchotait-il. Oh Dieu⁵⁷ ». Ici, il semble maudire Dieu de les avoir laissés dans cet enfer. Plus tard, alors qu'il se réveille secoué par une quinte de toux accompagnée de sang, on dirait qu'il quémande auprès de cette entité : « Il était agenouillé, un râle léger sortant de ses lèvres, les mains sur les genoux. Je vais mourir, dit-il. Dis-moi comment je dois m'y prendre ». Ils rencontrent par la suite un vieillard qui progresse sur la route, presque sourd et pratiquement aveugle. Ils hésitent un moment, redoutant l'embuscade, mais finissent par l'aborder, à la demande du petit, et le père lance cette étrange réflexion :

⁵⁷ CORMAC MCCARTHY, *La Route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 16.

« Il baissa les yeux sur le vieillard. Il s'était peut-être métamorphosé en Dieu, et eux en arbres⁵⁸ ».

C'est cependant vers la fin du récit que nous retrouvons un passage venant résumer de manière très poétique cette impression générale comme quoi Dieu aurait abandonné les hommes :

Il se leva et partit vers la route. Le noir ruban du macadam menant de ténèbres en ténèbres. Puis un sourd grondement lointain. Pas de tonnerre. On pouvait le sentir sous le pied. Un bruit sans référent donc sans description. Quelque chose d'impondérable qui se déplaçait là-bas dans l'obscurité. La terre elle-même se contractant sous l'effet du froid. Ça ne revenait pas. Quelle saison de l'année? Quel âge l'enfant? Il s'avança sur la route et s'arrêta. Le silence. Le *salitter* disparaissant de la terre en se desséchant⁵⁹.

Ce choix de mot est assez étrange, surtout s'il sert à décrire ce qui s'apparente à un tremblement de terre ou à un autre phénomène inconnu, le terme *salitter* étant absent des dictionnaires français et anglais. Une brève recherche permet cependant de l'approprier à un poète germanique du nom de Jakob Boehme, ce terme visant à décrire l'essence divine⁶⁰. Très poétiques, cet extrait et ce choix de mots semblent révéler au lecteur le sentiment du père d'être abandonné par Dieu, l'essence divine se dissolvant et disparaissant au même titre que la création se fane.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 142. Cette citation est dotée d'un sens qui m'échappe.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 223-224.

⁶⁰ LAWRENCE M. PRINCIPE et ANDREW WEEKS, « Jacob Boehme's Divine Substance Salitter: Its Nature, Origin, and Relationship to Seventeenth Century Scientific Theories », *The British Journal for the History of Science*, vol. 22, n° 1 (1989), p. 53-61, <http://www.jstor.org/stable/4026678> (Page consultée le 2022/07/29/).

Cependant, bien que cette figure divine absente paraisse par moments haïe par le père, nous remarquons dès les premières pages du roman que ce dernier semble également l'associer à son fils, la personne qu'il aime plus que tout : « Il ne savait qu'une chose, que l'enfant était son garant [...]. S'il n'est pas la parole de Dieu, Dieu n'a jamais parlé⁶¹ ». Qui plus est, la vision qu'il a de son fils est imprégnée de symbolique chrétienne : « Il s'arrêtait et s'appuyait contre le caddie, et le petit continuait puis s'arrêtait et se retournait et l'homme levait les yeux en pleurant et le voyait là debout sur la route qui le regardait du fond d'on ne sait quel inconcevable avenir, étincelant dans ce désert comme un tabernacle⁶² ». Quelques pages seulement après ce passage, le père, terrassé par ce qui s'apparente à un cancer du poumon (il tousse et crache du sang de plus en plus abondamment), s'étend au sol et comprend qu'il s'apprête à mourir. Qu'il soit ou non en train d'halluciner ne change rien au caractère de ses derniers moments : « Il le regardait qui approchait dans l'herbe et s'agenouillait avec la tasse d'eau qu'il était allé chercher. Il y avait de la lumière tout autour de lui. [...] Le petit avait pris la tasse et changé de place et quand il s'était déplacé la lumière s'était déplacée avec lui⁶³ ». Ces derniers moments sont certes émouvants, mais la vision et les paroles du père trahissent une sorte de foi bizarre, ou du moins quelque chose qui s'y apparente. Alors qu'il sent la mort approcher pour lui, il adresse au fils cet étrange commandement : « Regarde autour de toi dit-il. Il n'y a pas dans la longue chronique de la

⁶¹CORMAC MCCARTHY, *La Route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, p. 10.

⁶² *Ibid.*, p. 234.

⁶³ *Ibid.*, p. 237.

terre de prophète qui ne soit honoré ici aujourd'hui. De quelque forme que tu aies parlé tu avais raison⁶⁴ ».

Aussi, malgré cette relation ambivalente avec le divin, il est facile de constater que le père aurait quand même pris la peine de transmettre à son fils, en plus du concept même d'un dieu monothéiste, des croyances fortement teintées de christianisme, notamment en ce qui a trait au concept de vie après la mort :

- Tu ferais quoi si je mourais?
- Si tu mourais je voudrais mourir aussi.
- Pour pouvoir être avec moi?
- Oui. Pour pouvoir être avec toi⁶⁵.

À un autre moment, le petit dit que sa mère lui manque, cette dernière s'étant suicidée avant le début de la narration. Le père lui demande s'il cherche à dire qu'il souhaiterait être mort, et le fils répond par l'affirmative, pour être avec sa mère. Plus tard, dans l'abri de survivaliste, le petit demande s'ils peuvent remercier ceux qui ont laissé toute cette nourriture. Malgré ses réticences, il le laisse remercier, et le petit termine sa prière par : « On espère que vous êtes en sécurité au ciel avec Dieu⁶⁶ ». Cette tendance à considérer l'existence d'une vie après la mort se reflète jusqu'aux tout derniers instants de l'ouvrage, peu après la mort du père. On apprend que le fils, maintenant accompagné du petit garçon et de ses parents, suit les instructions de son père et continue de discuter avec lui, parce que c'est plus facile que de discuter avec Dieu. Ce passage, à la toute fin du roman, fait implicitement référence au Saint-Esprit chrétien, en d'autres mots, la portion du divin présente dans chaque être : « La femme

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*, p. 15-16.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 128.

disait que c'était bien. Elle disait que le souffle de Dieu était encore le souffle de son père bien qu'il passe d'une créature humaine à une autre au fil des temps éternels⁶⁷ ».

Cet élément divin à la fois associé au fils, détesté pour sa cruauté, mais dont la transmission trahit une certaine forme de respect n'est cependant pas le plus important du récit. Celui qui prend le plus de place est plutôt de nature spirituelle, à savoir la métaphore du feu. À plusieurs reprises, il est fait mention d'un feu que porteraient le père et le fils, et qui les différencie des monstres cannibales qu'ils rencontrent, eux étant les gentils qui ne mangent pas les humains parce qu'ils « portent le feu⁶⁸ ». Ce feu n'étant bien évidemment pas une notion concrète, nous pouvons en déduire une sorte de spiritualité, surtout grâce à la manière dont il est décrit. Cette métaphore spirituelle est d'ailleurs très importante aux yeux du père et réapparaît au moment où il sent la vie le quitter. À ce moment, il crache du sang depuis des semaines, et s'étend sur la plage, conscient que c'est là l'endroit où il mourra. Son fils s'adresse à lui et demande à le suivre dans la mort. Naturellement le père refuse, arguant que le fils doit vivre, mais choisit d'exprimer ce désir en faisant référence à ce même feu :

- Je veux être avec toi.
- Tu ne peux pas.
- S'il te plaît.
- Tu ne peux pas. Il faut que tu portes le feu.
- Je ne sais pas comment faire.
- Si, tu sais.
- Il existe pour de vrai? Le feu?
- Oui, pour de vrai.
- Où est-il? Je ne sais pas où il est.
- Si tu le sais. Il est au fond de toi.⁶⁹

⁶⁷ *Ibid.*, p. 244.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 113-114.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 238.

Cette conversation émouvante reflète cette spiritualité où le père, en quelque sorte, confie au fils son âme, du moins sa mémoire ou ses croyances. Cette métaphore de la foi est d'ailleurs une des premières choses dont se soucie le fils après la mort de son père. Alors qu'il peine à faire son deuil, il tombe sur un homme qui s'en va lui proposer de les accompagner, lui et sa famille, mais l'enfant hésite :

- Comment je peux être sûr que vous faites partie des gentils?
- Tu ne peux pas en être sûr. C'est un risque que tu dois prendre.
- Est-ce que vous portez le feu?
- Si je porte quoi?
- Le feu.
- T'es un peu dérangé, non?
- Non.
- Juste un peu.
- Ouais.
- Ça fait rien.
- Alors, vous le portez?
- Quoi? Si on porte le feu?
- Oui.
- Ouais, on porte le feu.
- Vous avez des enfants?
- Oui.
- Vous avez un petit garçon?
- On a un petit garçon et on a une petite fille.
- Quel âge il a?
- À peu près ton âge, peut-être un peu plus.
- Et vous ne les avez pas mangés.
- Non.
- Vous ne mangez pas les gens?
- Non. On ne mange pas les gens.
- Et je peux venir avec vous?
- Oui. Tu peux. D'accord alors.
- D'accord⁷⁰.

⁷⁰*Ibid.*, p. 242.

On remarque qu'il est inquiet, qu'il questionne l'homme à propos du feu, et que face à son incompréhension, il élabore et demande s'ils mangent les gens, histoire de s'assurer qu'ils portent effectivement ce feu. Après quoi seulement il accepte de les accompagner.

Conclusion

En somme, *La Route*, est un roman caractérisé par l'absence de surnaturel qui ne soit pas explicable par la cohérence réaliste. L'entière des éléments qui différencient cet univers fictif de la réalité est attribuable à l'élément catastrophe, tandis que du côté des espèces survivantes, le choix des représentants témoigne d'une recherche poussée, encore une fois en parfait accord avec cette même cohérence réaliste. Si cette conformité du roman *La Route* avec notre grille d'analyse semble aller de soi pour une œuvre post-apocalyptique, ce n'est pas sans rappeler un autre point de Dubost concernant l'existence des topoï dans le temps : « La reconnaissance du topos dépend dans une certaine mesure de la compétence du récepteur. N'est pas topique pour l'un ce qui est topique pour l'autre. Le « topos » interpelle la bibliothèque personnelle, l'encyclopédie intérieure, du lecteur de manières diverses⁷¹».

Cette caractéristique des topoï amène également notre attention sur les travaux de Hans-Robert Jauss concernant l'esthétique de la réception⁷². En effet, si le topos fait appel à

⁷¹ JEAN-PIERRE DUBOST, « Les outils théoriques de la SATOR », dans <https://sator.hypotheses.org/983>. (Page consultée le 7 mars 2023).

⁷² ISABELLE KALINOWSKI, « Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception. De «L'histoire de la littérature comme provocation pour la science de la littérature»(1967) à «Expérience esthétique et herméneutique littéraire (1982)» », *Revue germanique internationale*, n° 8 (1997), p. 151-172.

l'encyclopédie interne du lecteur, ou en d'autres mots son horizon d'attente, comment savoir si *La Route* est conforme aux lieux communs caractérisant le genre post-apocalyptique, ou si au contraire c'est le succès de cette œuvre qui contribue à façonner l'encyclopédie intérieure du public à son image?

Du côté des représentations divines, outre le scepticisme, on peut déceler une relation amour-haine avec un dieu à la fois haï pour son absence et incarné dans la personne que le père aime plus que tout, son fils. Bien que le père ait également transmis à son enfant des fondements de foi chrétienne, la métaphore du feu représente ce qui se rapproche le plus d'un syncrétisme entre le divin et la catastrophe. Le feu, à la manière de la foi, est ce qui réchauffe, permet la survie et marque la frontière entre les gentils et les monstres cannibales.

Chapitre 2 : Terminus Radieux

Maintenant que nous avons éclairé quelques-uns des aspects qui caractérisent le genre post-apocalyptique, il est temps d'appliquer la même grille à un roman appartenant au genre post-exotique dans le but de mesurer les écarts entre les deux genres. Dans ce chapitre, nous examinerons la nature de l'élément catastrophe et ses conséquences sur l'univers physique. Par la suite, nous verrons que même s'il était théoriquement possible d'écrire une fiction post-apocalyptique ayant la catastrophe de *Terminus Radieux* comme élément déclencheur, d'importantes différences subsistent entre ces deux univers. Parmi ces différences, nous verrons comment les œuvres post-exotiques font démarrer la narration dans un futur très éloigné de la catastrophe, et comment ce bond dans le temps influence durablement la mémoire du monde d'avant. De plus, les œuvres post-exotiques ont une tendance assumée à inclure dans leur narration des personnages dotés de pouvoirs surnaturels, à la différence des écrits post-apocalyptiques qui, règle générale, en sont dépourvus. Également, les références au christianisme que l'on retrouve dans la plupart des écrits post-apocalyptiques du fait de l'origine occidentale du genre sont totalement reniés dans les écrits de Volodine. À la place, ces fictions basent leur spiritualité davantage sur la foi bouddhiste. Outre ces aspects liés à la narration et au scénario, nous verrons qu'Antoine Volodine a doté son genre littéraire de règles et de méthodes liées à la forme que doivent prendre ses romans, lesquelles contribuent à élargir davantage la fissure existante entre post-exotisme et post-apocalyptique.

2.1 Élément catastrophe et univers physique

Du côté de *Terminus Radieux*, l'élément catastrophe est identifié comme étant les défaillances simultanées de plusieurs réacteurs nucléaires répartis à travers l'univers physique, bien des années avant le début de la narration. Ces accidents nucléaires, additionnés à des agressions extérieures, auraient causé la chute de cette Seconde Union Soviétique. L'univers physique est une version post-apocalyptique de la Russie où, la quasi-totalité du territoire étant très fortement irradiée, les survivants sont peu nombreux. Les rares rescapés voient leur vieillesse stoppée par les radiations, ne défèquent plus et ne mangent pratiquement rien. Naturellement, ils sont incapables de se reproduire, naviguant en quelque sorte entre la vie et la mort.

Si l'on fait abstraction des morts liés à la radioactivité, l'univers physique de *Terminus Radieux* semble bien moins hostile que celui de *La Route*. Ici, pas de noirceur permanente ni de pluies de cendres. À la place, une irradiation généralisée qui, bien qu'elle ait rayé la plupart des humains de la carte, semble avoir épargné les plantes et les animaux de la Taïga russe du 21^e siècle. Cependant, de nouveaux êtres vivants, principalement des plantes, sont nés de cet écosystème radioactif. Kronauer, le principal narrateur, dispose de connaissances en herboristerie, et en fait régulièrement l'énumération, sans jamais les décrire. Nous parlons ici de plantes aux noms inconnus comme des : « grandes ogrontes, des touffes de kvoïna, des zabakoulianes, des septentrines, des Jeannes-des-communistes, des renardes-bréhaignes, des aldousses [...] Des vornies-cinq-misères, [...] des bouralayane, des chaincres. [...] des sarviettes-à-odeur-de-menthe [...] des brins de lovouchkas, de solivane. Un épis écrasé de boudardiane [...] des touffes de sorbier nain, des framboisiers, des digitales

de Sibérie [...] La valdelame-à-bouclettes, la garlouve, la clé-de-Chine, la crizèle du marchand, la talmazine, l'oncroie⁷³ ». Outre ces plantes, la narration présente un passage où Kronauer passe à côté de « fourmilières géantes⁷⁴ » alors qu'il ramène Samiya Schmidt au kolkhoze sur son dos, mais ces animaux n'apparaissent pas ailleurs dans le roman. Bref, la catastrophe radioactive, à l'image de ce que l'on pourrait retrouver sur le site de Tchernobyl, est surtout un fléau pour l'homme, la nature reprenant ses droits sur l'univers physique.

2.2 Temporalité et mémoire

Pour aborder les questions de temporalité et de mémoire, il importe de mentionner ce que d'autres ont dit à propos des écrits de Volodine. Engélibert décrit la catastrophe post-exotique ainsi : « le désastre n'est pas envisagé comme un événement unique, ni même comme quelque chose qui survient périodiquement, mais comme une dimension permanente de l'histoire⁷⁵ ». *Terminus Radieux* ne faisant pas exception à cette description, un autre aspect nous aide à voir comment la temporalité se trouve affectée par cette logique de catastrophe permanente : « Le point de vue sur la catastrophe [...] n'est ni contemporain de la catastrophe ni ne la suit immédiatement. Il est au contraire projeté dans un lointain après qui ne conserve [...] que des traces érodées et difficiles à décrypter, comme des hiéroglyphes d'une histoire perdue que les narrateurs n'arriveraient jamais vraiment à reconstituer⁷⁶ ». Nous sommes forcés de reconnaître que le point de vue d'Engélibert explique à merveille la question de la

⁷³ ANTOINE VOLODINE, *Terminus Radieux*, Paris, Fiction & cie, 2014, p. 15-20-73-103-143.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 95.

⁷⁵ JEAN PAUL ENGÉLIBERT, *Apocalypses sans royaume: politique des fictions de la fin du monde, XX^e-XXI^e siècles*, Classiques Garnier, 2013, p. 135.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 136.

temporalité, ou du moins, l'absence de temporalité. Les protagonistes de *Terminus Radieux* vivent dans un monde où la catastrophe s'est produite bien avant leur naissance. Ce faisant, elle est devenue la nouvelle réalité, et les personnages évoluent effectivement dans un après lointain, sans avoir de connaissances précises sur le passé. Comme de raison, ils ne peuvent pas situer leur position dans le temps.

Un autre passage de l'ouvrage d'Engélibert, qu'il cite comme étant de l'auteur Charif Majdalani, pourrait résumer cette situation : « Ce présent [...] est, pour le lecteur, un futur possible alors que le passé ressemble à son présent⁷⁷ ». Fidèle à cette description, aucune date n'est donnée de tout le roman, ce qui n'est pas sans rappeler *La Route*. Cependant, l'ouvrage de McCarthy offrait au lecteur des indices permettant de situer l'intrigue, dont le personnage du père qui avait vécu de son vivant l'événement catastrophe, ainsi qu'une foule d'objets, matériaux et référents culturels ou commerciaux qui aidaient le public à grossièrement situer la narration dans le temps.

Au contraire, la temporalité de *Terminus Radieux* présente pour sa part d'énormes zones d'ombres. Nous apprenons au tout début du roman que la narration démarre juste après l'effondrement de cette Seconde Union Soviétique, mais nous ignorons combien de temps elle aurait vécu, et le roman ne précise pas la distance séparant sa naissance du monde moderne. Outre que la narration démarre peu après cet effondrement, le seul indice dont nous disposons est un tatouage au cou d'Illiouchenko, qui ressemble à une araignée tirée d'« une mode punk éradiquée deux cents ans plus tôt⁷⁸ ». Nous pourrions alors penser, si

⁷⁷ *Ibid.*, p. 141.

⁷⁸ ANTOINE VOLODINE, *Terminus Radieux*, Paris, Fiction & cie, 2014, p. 18.

l'effondrement de cette mode punk coïncide avec l'effondrement du monde moderne, que cette Seconde Union Soviétique se serait écroulée à peu près 200 ans plus tard. Cette temporalité floue pousse même à remettre en question notre perception de l'élément catastrophe. En effet, pouvons-nous vraiment considérer l'effondrement de cette Seconde Union Soviétique et la radioactivité généralisée comme l'élément catastrophe, ou au contraire, serait-il possible que la catastrophe permanente mentionnée par Engélibert se soit manifestée dans un passé plus lointain, voire qu'elle ait mené à la naissance de cette nouvelle entité soviétique une période indéfinie auparavant?

Mémoire

Du côté de la mémoire, le roman demeure flou ici aussi. Contrairement à *La Route*, où le père avait vu le monde s'écrouler et se souvenait de l'abondance d'avant la catastrophe, *Terminus Radieux*, présente une absence quasi totale de références au monde d'avant (conformément à la description d'Engélibert). Un roman doté d'une temporalité incertaine devrait logiquement présenter des lacunes du côté de la mémoire, mais le plus ironique est que la présence de personnages dotés d'une longévité extrême qui pourraient logiquement jouer un rôle du genre n'est nullement exploitée. Nous pensons ici à la mémé Ougdoul, rendue immortelle après avoir travaillé à sauver des installations nucléaires avant la chute de la Seconde Union Soviétique. Même chose pour le sorcier Solovieï, qui aurait sensiblement le même âge qu'elle. C'est là un point assez frustrant, Solovieï et la mémé Ougdoul demeurent muets, aucune évocation, bonne ou mauvaise, n'est faite du monde tel qu'il était, si ce n'est pour brièvement informer le lecteur de sa disparition.

Quant à la période située entre la naissance de cette entité politique et son effondrement, là aussi la narration se veut évasive. Nous avons bien sûr droit à quelques évocations (fortement manichéennes) des braves héros luttant contre les infâmes capitalistes au nom de la marche triomphale vers le socialisme, mais rien de plus. La seule exception est un passage où la mémé lit des journaux, mais presque rien ne peut en être tiré, ces derniers « dataient du siècle précédent⁷⁹ » et ne faisant qu'exposer les nombreuses victoires de la Seconde Union Soviétique, en supposant que ces informations présentées dans ces journaux soient véridiques et non de simples objets de propagande, comme cela s'est parfois vu dans la première Union soviétique.

La seule exception à ce constat vient de Kronauer, qui en vient à accidentellement jouer ce rôle quand, au moment de nourrir la pile, il constate parmi les objets irradiés jetés dans le gouffre, des encyclopédies « rééditées après la fin d'Internet⁸⁰ ». Bien qu'il puisse s'agir là d'un élément datant d'avant l'élément catastrophe, Kronauer n'en fait nullement l'appréciation, se contentant simplement d'en noter la présence.

Pour couronner le tout, la mémoire de Kronauer et d'autres personnages semblent également faire défaut. Peu après son arrivée au kolkhoze Terminus Radieux, Kronauer réalise que ses souvenirs d'avant son arrivée commencent à s'effriter :

Or, déjà il avait du mal à se représenter ses camarades en détresse au milieu des herbes, immobilisés par l'exténuation, contraints au silence, obligés de rester couchés ou accroupis pour ne pas être repérés par les soldats. Déjà il était trop éloigné d'eux. Il devait faire un effort pour les évoquer, et c'était pour obtenir une image abstraite, avec des liens affectifs distendus. Il se rappelait la voie ferrée qui traversait le paysage, les ruines du sovkhoze « Étoile rouge », mais le

⁷⁹ *Ibid.*, p. 65.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 399.

souvenir de ses deux amis vibrait avec difficulté, comme s'ils appartenait à une histoire dont il avait tourné la page⁸¹.

Cette amnésie touche également Aldolai Schulhoff, personnage secondaire qu'Illiouchenko rencontre sur les rails du train des limbes, damné après avoir épousé une des filles du sorcier. Interrogé par les voyageurs, il raconte son séjour au kolkhoze, sa rencontre avec la fille du sorcier, le processus qui l'a amené dans les limbes et finalement, la manière dont le sorcier a altéré sa mémoire pour le faire souffrir :

– Non, dit Schulhoff en secouant la tête d'un air désolé. Solovieï s'arrange pour que ça passe pas. Il me fait avancer de forêt en forêt, de lac en lac, et, quand l'absence de la femme que j'aime me paraît un peu moins insupportable, quand le manque me fait moins souffrir, il se réintroduit en moi et il ravive mon envie de souvenirs. Il siffle dans ma tête jusqu'à ce que je m'effondre. Il pousse des sifflements, il chante ses espèces de poèmes. Ça dure des jours et des nuits. J'arrive pas à y échapper. J'arrive pas à mourir. Je suis entre ses mains. Entre ses rêves. Aucune mort m'est accessible. Je me dis aussi que peut-être je suis carrément à l'intérieur d'un de ses rêves. Ça passe pas et on s'en échappe pas⁸².

Cette condition amnésique est décrite comme une torture, exprimée ainsi par le damné : « Jamais pouvoir mourir, jamais se consoler avec l'idée d'un avenir meilleur, jamais se rappeler les trésors du passé. [...] une éternité confuse et idiote⁸³ ».

Pour résumer, en plus d'une temporalité gardée volontairement floue, *Terminus Radieux* ne présente que quelques rares éléments de référence au monde d'avant la catastrophe radioactive. Quant aux rares références présentées malgré tout, l'appréciation qui en est faite est soit floue et manichéenne, soit carrément absente. Par-dessus le marché, les protagonistes eux-mêmes confient que leur mémoire leur fait défaut.

⁸¹ *Ibid.*, p. 153.

⁸² *Ibid.*, p. 280.

⁸³ *Ibid.*, p. 276.

Ce décor presque uniformément marqué par la confusion et le doute n'est pas sans rappeler une autre remarque d'Engélibert, qui compare cette fois ce tableau à des romans de Margaret Atwood, plus particulièrement à des romans comme *Oryx & Crake*⁸⁴ et *The year of the flood*⁸⁵ : « Chez Atwood et chez d'autres auteurs, la véritable catastrophe n'est pas l'événement ponctuel qui introduit une rupture dans le continuum de l'histoire, c'est justement la paralysie de l'histoire⁸⁶ ». En ce sens, si la catastrophe post-exotique est la paralysie de l'histoire plutôt qu'un événement historique, cela justifierait assez bien cette absence apparente de temporalité... De manière plus précise, la temporalité de *Terminus Radieux*, comme celle des autres écrits de Volodine, semble orchestrée autour du principe de la dérive référentielle. Ce principe consiste à « déréférencier tous les points d'ancrage de l'univers fictionnel de leur contexte initial, c'est à dire de notre histoire, sans que cela écarte pour autant leur potentiel réflexif⁸⁷ », en d'autres mots, extraire des éléments historiques associés au 20^e siècle (Union Soviétique, catastrophes nucléaires, marxisme, idéaux révolutionnaires, présence de camps, etc.), pour les insérer dans une fiction futuriste, créant ainsi des parallèles entre le passé et le futur. Nous obtiendrions ainsi un résultat qui, selon

⁸⁴ MARGARET ATWOOD, *Oryx and Crake*, Virago, 2013, <https://books.google.ca/books?id=D8z0nAEACAAJ>.

⁸⁵ MARGARET ATWOOD, *The Year of the Flood*, Knopf Doubleday Publishing Group, 2010, <https://books.google.ca/books?id=pHMp5FKqCncC>.

⁸⁶ JEAN PAUL ENGÉLIBERT, *Apocalypses sans royaume: politique des fictions de la fin du monde, XX^e-XXI^e siècles*, Classiques Garnier, 2013, p. 122.

⁸⁷ SYLVAIN DAVID MIRELLA VADEAN, *La pensée écologique et l'espace littéraire*, Montréal, Québec, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2014, p. 101 (Coll. « Collection Figura ; numéro 36 »).

Lionel Ruffel, s'apparenterait à « Un siècle enfin, dont l'héritage nous constitue et nous apparaît en miroir, déformé bien sûr, dans l'univers post-exotique⁸⁸ ».

2.3 Surnaturel et présence du divin

Maintenant, observons la place accordée au surnaturel, à la cohérence réaliste ainsi qu'à la question religieuse dans *Terminus Radieux*. Avant de nous lancer dans le vif du sujet, il importe de rappeler ce qui a déjà été dit à propos du post-exotisme. Plus précisément, nous baserons notre analyse sur deux documents, à savoir un ouvrage où Antoine Volodine explique les caractéristiques du genre qu'il a créé, *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*⁸⁹, ainsi qu'une entrevue accordée par l'auteur, après que *Terminus Radieux* ait remporté le prix Médicis en 2014⁹⁰.

Commençons par *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*. Dans cet ouvrage, les personnages sont les prisonniers d'une sorte de prison dystopique et au fil des chapitres, on apprend qu'ils sont interrogés en raison de la nature dissidente de leurs écrits post-exotiques, et portent tous un nom que Volodine utilisa à un moment ou à un autre comme pseudonyme pour signer ses romans (incluant un certain Ellie Kronauer). À mesure qu'ils se confient à leurs gardiens, plusieurs différences entre ce courant et le genre littéraire post-apocalyptique se révèlent.

⁸⁸ LIONEL RUFFEL, *Volodine post-exotique*, Nantes, Ed. C. Defaut, 2007, p. 12, <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb410975685>.

⁸⁹ ANTOINE VOLODINE, *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*, Mayenne, Éditions Gallimard, 1998.

⁹⁰ LIBRAIRIE MOLLAT, « Antoine Volodine - Terminus Radieux », 2014, dans https://www.youtube.com/watch?v=wystdZmsFac&ab_channel=librairiemollat.

Premièrement, nous apprenons que les romans post-exotiques sont orchestrés selon des règles qui leur sont propres. Dans la section quatre, l'auteur prétend écrire non pas des romans, mais plutôt des *Românces*, à savoir un style exclusivement post-exotique qui : « appartient à la famille des formes romanesques, et son ambition narrative, sa taille, son style, le rapprochent du roman. Toutefois, il s'en distingue par plusieurs traits⁹¹ ». Parmi ces traits, nous trouvons le formalisme, soit une tendance à structurer le *Românces* selon des contraintes « d'ordre métrique ou musicale⁹² ». Bien que ce formalisme soit présent sous plusieurs formules, notre attention est placée sur un autre de ses romans, *Nuit blanche en Balkhyrie*⁹³ qu'il donne à titre d'exemple, ajoutant que l'ouvrage comporte « quarante-neuf chapitres, nombre magique, nombre tantrique, très beau, autour duquel se construiront par la suite des dizaines d'ouvrages⁹⁴ ». Nous remarquons que *Terminus Radieux* comporte également 49 chapitres, et il serait logique de le considérer comme étant un *Românces*, d'où le désir d'orchestrer la narration afin d'atteindre le nombre de 49 chapitres, à la manière des 49 jours du Bardo.

De plus, cet ouvrage explicatif stipule dans les ouvrages post-exotiques la présence de personnages dotés de caractéristiques surnaturelles indépendantes de l'élément catastrophe, donc des entorses à la cohérence réaliste. Volodine affirme effectivement qu'on « rencontre pourtant nombre de chamanes et de prieurs dans la littérature post-exotique, et des magiciens, des nécromants, des créatures télépathes, et toute une galerie de privilégiés

⁹¹ ANTOINE VOLODINE, *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*, Mayenne, Éditions Gallimard, 1998, p. 37.

⁹² *Ibid.*, p. 40.

⁹³ ANTOINE VOLODINE, *Nuit blanche en Balkhyrie*, Paris, Éditions Gallimard, 1997.

⁹⁴ ANTOINE VOLODINE, *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*, Mayenne, Éditions Gallimard, 1998, p. 41.

du rêve qui se jouent de l'éternité et outrepassent à leur guise le seuil du réel⁹⁵ ». Il est aisé de reconnaître le personnage de Solovieï dans cette énumération, mais comme pour clarifier encore les choses, Volodine ajoute que ces personnages surnaturels « sont, là aussi, des êtres qui ne professent pas la moindre croyance [...] Ils se considèrent comme des techniciens athées, des artisans de la transmigration, étrangers à toute communauté religieuse⁹⁶ », et il faut effectivement reconnaître que le chaman, malgré ses pouvoirs, ne semble pas croyant ou religieux d'une quelconque manière.

Également, nous y apprenons que les récits post-exotiques acceptent dans leur narration la présence d'éléments surnaturels également déconnectés de l'élément catastrophe, mais cette fois liés à l'espace-temps :

Les écrivains post-exotiques ont décrit la traversée de l'espace noir, la tétanisation de la durée, les marches dans le feu ou dans la souffrance : toute la gamme des épreuves par quoi sont vaincus les gouffres du temps et de l'espace. Avec une grande aisance et depuis toujours, les personnages de leurs livres effectuent des allées et venues d'une âme à une autre, ils vagabondent d'un songe à l'autre, ils glissent d'un univers à l'autre⁹⁷.

Ce choix de mots n'est pas sans rappeler certaines répliques du personnage de Solovieï, et comme la citation le laisse sous-entendre, nous verrons que ces éléments viennent jouer sur le passage du temps et les passages entre dimensions. Cependant, bien qu'étant reliées à la section sur la temporalité, elles seront abordées dans la section dédiée au surnaturel pour des raisons pratiques, tout en étant traitées à part.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 76.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Ibid.*, p. 75.

Finalement, il est nécessaire de parler du Bardo Thödol avant d'aborder la section consacrée à la présence du divin. Le genre littéraire post-apocalyptique étant, comme nous l'avons déjà souligné, presque exclusif au monde occidental, la très grande majorité de ces romans présenteront à un moment ou à un autre des référents chrétiens chez leurs personnages, et c'est d'ailleurs le cas de *La Route* et de *La ville de sable*. Par contre, et c'est ici sans doute l'un des points qui marque le plus d'écart entre les écrits de Volodine et les différentes fictions post-apocalyptiques, les écrits post-exotiques ont pour leur part une représentation du divin tirée du Bouddhisme, plus précisément, une branche bouddhiste d'origine tibétaine, le Bardo Thödol. Ce livre, vieux de plusieurs milliers d'années, est en quelque sorte le livre des morts du Bouddhisme tibétain.

Pour commencer, notons que le Bouddhisme suppose le principe de la réincarnation. Après sa mort, un individu est jugé en fonction des actions posées de son vivant, à la suite de quoi son âme est réincarnée dans un nouvel être vivant. En fonction du jugement mentionné, la personne se réincarne dans un être de plus ou moins haute importance, parfois même en animal. Cependant, et c'est là la principale différence d'avec le Bouddhisme classique, le Bardo Thödol suppose une période de temps entre le trépas de l'individu et sa réincarnation, généralement de 49 jours⁹⁸. Cet état intermédiaire entre la mort et la réincarnation prochaine est appelé *Bardo*, et est décrit comme une période où l'individu ignore qu'il est décédé, mais où son esprit demeure conscient et fabrique des images à la fois merveilleuses et terrifiantes. Ces visions infernales, bien qu'elles épouvantent et égarent parfois l'esprit du mourant, sont

⁹⁸ LAMA DAWA SAMDUP, *Bardo Thödol Le livre des morts tibétain*, Oxford, Oxford University Press, 2021, p. 17 (Coll. « Aventure secrète »).

créées par son esprit et n'existent pas en dehors de ce dernier. L'ouvrage se veut à la fois une boussole décrivant les différentes étapes de ce voyage vers la réincarnation, ainsi qu'un mode d'emploi décrivant les rituels à effectuer (via un initié de la foi tibétaine) afin de guider le défunt de manière à ce qu'il se réincarne de la meilleure façon possible. L'objectif ultime est de guider le défunt pour qu'il accède à l'illumination (l'état de Bouddha), c'est à dire qu'il sorte du cycle des réincarnations, aussi appelé le *Samsara*.

Qui plus est, il est indispensable de mentionner que durant l'entrevue qu'Antoine Volodine accorda en 2014, il explique que la narration de *Terminus Radieux* se déroule à l'intérieur de ce même Bardo. L'auteur affirme en effet que : « Les personnages traversent la fiction en étant dès le départ, dès la première page, déjà décédés⁹⁹ ». Il continue en ajoutant que les protagonistes, sans être des fantômes, traversent l'espace-temps d'après le décès, à savoir le Bardo. Volodine décrit ce parcours comme étant un monde identique au nôtre, mais où tout est possible et ajoute que :

à partir du moment où on est décédé, le temps se déroule avec des règles un peu différentes de la réalité. Les personnages marchent infiniment dans la forêt, pendant des siècles, les jours n'existent plus, les saisons n'existent plus, on est dans la taïga, ça peut durer des millénaires. À la fois dans l'action et dans ses souvenirs... Un temps sans mesure¹⁰⁰.

Invoquant sa difficulté à représenter une si grande période de temps sur un support papier, il explique s'y prendre en la représentant sous forme de petits moments représentatifs, semblables à de petites photographies de cette éternité qu'il appelle *narrats*. Ainsi, *Terminus*

⁹⁹ LIBRAIRIE MOLLAT, « Antoine Volodine - *Terminus Radieux* », 2014, dans https://www.youtube.com/watch?v=wystdZmsFac&ab_channel=librairiemollat.

¹⁰⁰ *Ibid.*

Radieux serait une *Românces*, elle-même composée de 49 *narrats*. En d'autres mots, les personnages sont morts et progressent dans le bardo, chacun des 49 chapitres ou *narrats* étant l'équivalent d'une journée dans la temporalité dite « normale ». Comme de raison, l'ouvrage prend fin précisément 49 jours-*narrats* après le trépas, soit la durée séparant la mort de la réincarnation. Nos protagonistes étant cependant inconscient de leur mort, ils ignorent être dans le Bardo et ces 49 jours durent des millénaires pour eux. Volodine est d'ailleurs formel à ce sujet : « Les personnages, petit à petit, s'épuisent, perdent contact avec eux-mêmes, avec le rationnel, perdent la mémoire, s'adosent à un arbre...¹⁰¹ ».

Surnaturel

Fort de ces informations, il peut sembler hasardeux d'accorder à Terminus Radieux une analyse impliquant la cohérence réaliste, chaque élément surnaturel pouvant théoriquement être justifié par la mort des protagonistes et leur présence dans ce Bardo rempli d'hallucinations. Cependant, cette prémisse constitue à elle seule un fossé entre le post-apocalyptique et les écrits de Volodine, et nous analyserons l'ouvrage en en faisant abstraction dans un souci de rigueur et pour permettre une compréhension exhaustive de l'œuvre.

Commençons par aborder le cas des éléments surnaturels qui seraient en accord avec la cohérence réaliste. Nous avons deux personnages qui semblent dotés de capacités surnaturelles, mais dont l'état peut s'expliquer en respectant la cohérence réaliste. Nous avons tout d'abord la mémé Ougdoul, rendu immortelle par la furie des atomes : « Son organisme avait réagi de façon positive à l'exposition répétée aux matières fissiles.

¹⁰¹ *Ibid.*

[...] certes la radioactivité l'avait rendue légèrement iridescente dans l'obscurité, mais surtout elle avait stoppé dans ses chairs le processus du vieillissement¹⁰² ». En plus de l'immortalité, et comme si cette radioactivité rechargeait en quelque sorte son énergie vitale, la vieille femme ne s'alimente que très peu, et ne ressent que très rarement le besoin de déféquer ou d'uriner.

Le deuxième personnage de cet acabit est l'ingénieur Bargouzine. Ce dernier, flottant dans le même état d'inanition immortelle que la mémé, a la fâcheuse habitude de mourir, et doit à de multiples reprises être ramené des morts par cette dernière grâce à un rituel impliquant la radioactivité : « Elle lui frictionnait le front avec de l'eau très-lourde, puis avec de l'eau très morte, puis elle lui versait entre les yeux de l'eau très vive, comme dans les contes chantés par les bardes¹⁰³ ». Plus tard, alors que le sorcier Solovieï persuade Illiouchenko de lui céder le cadavre de sa camarade Vassilissa Marachvili, il vient en quelque sorte confirmer que les radiations expliquent ce qui serait autrement surnaturel : « Elle a tellement de radiations dans le corps qu'elle est déjà composée d'autre chose que de chair réelle, et c'est justement pour ça qu'on va pouvoir la ravoïr. À cause des radiations on peut la ravoïr¹⁰⁴ ». Il est également fortement sous-entendu à travers la narration que les trois filles du sorcier, toutes trois décrites comme étant des filles de mère inconnue, seraient en réalité des femmes mortes trouvées par le sorcier et ramenées à la vie par le même phénomène.

Ces deux personnages sont de parfaits exemples d'éléments qui à première vue paraissent surnaturels, mais qui prennent un côté rationnel si on les met en relation avec le

¹⁰² ANTOINE VOLODINE, *Terminus Radieux*, Paris, Fiction & cie, 2014, p. 60.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 62.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 205.

principe de la cohérence réaliste. La résurrection des morts et l'immortalité, phénomènes surnaturels dans un univers comme le nôtre, deviennent réaliste parce qu'il est mentionné de manière explicite que c'est l'élément catastrophe (la radioactivité) qui vient modifier ces deux lois fondamentales de l'univers. En d'autres mots, accepter l'élément catastrophe comme plausible nous oblige à juger ses conséquences comme étant rationnelles, justement parce que cet élément catastrophe accepté a déplacé les frontières délimitant ce qui devrait raisonnablement être considéré comme rationnel.

Cependant, le personnage de Solovieï constitue à lui seul une entorse à la cohérence réaliste, ce dernier disposant de nombreux pouvoirs qui semblent déconnectés de l'élément catastrophe. Physiquement, c'est un colosse qui dépasse Kronauer d'une tête, il est le seul au kolkhoze qui ne perd pas ses cheveux à cause des radiations, il semble dans la quarantaine alors qu'il a le même âge que la mémé Ougdoul, et ses yeux sont ceux des rapaces : « Ses iris, d'une couleur fauve, cuivrée, empiétaient sur l'espace réservée au blanc de l'œil [...] particularité qu'on observe généralement chez les rapaces¹⁰⁵ ». Alors que Kronauer le rencontre pour la première fois, Solovieï dit des mots qu'il n'arrive pas à entendre, et « on voyait ses dents et on avait l'impression que derrière, au lieu d'une langue, il y avait des flammes¹⁰⁶ ». Incapable de soutenir le regard du colosse, Kronauer tombe dans les pommes et c'est durant son évanouissement que Solovieï part chercher le corps de Vassilissa Marachvili pour le ranimer à la manière de ses trois filles.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 106.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 110.

Ce personnage semble également doté de pouvoirs psychiques. Avant même que notre héros ne fasse sa rencontre, alors qu'il se dirige vers le kolkhoze avec Samiya Schmidt sur son dos, on apprend que cette espèce de chaman est capable de projeter son esprit pour torturer à distances. Ce processus est constitué d'un : « fort sifflement [...] qui avait ressemblé d'abord à un craillage d'oiseau de proie, s'était transformé en une note aiguë, de plus en plus stridente¹⁰⁷ ». Ce son est également décrit comme étant une douleur terrible, « qui lui saccageait l'intérieur du crâne », et va jusqu'à agiter les plantes tout autour : « aucune averse ne les secouaient, mais elles s'agitaient. Elles balayaient l'air autour d'elles. Elles donnaient l'impression d'avoir délaissé leur nature végétale, de s'être animalisées, d'obéir à des ordres de chaos et de fureur¹⁰⁸ ». Cette intrusion télépathique est alors décrite par Samiya Schmidt, la femme que Kronauer transporte : « On est dans un rêve de Solovieï. Ça lui plait pas que tu sois avec moi. [...] C'est mon père. Il veut pas que tu me fasses du mal [...] c'est horrible, mais il va s'arrêter¹⁰⁹ ». Puis, le sifflement laisse place à la voix du sorcier, qui récite une sorte de poème, et la nature sexuelle de la description faite par Samiya Schmidt en dit long sur la nature maléfique de cet individu :

- C'est des poèmes de mon père, expliqua Samiya Schmidt sans chercher à cacher son exaspération. Il va en déclamer un ou deux, et ensuite il va... Elle hésita. Le verbe qu'elle allait utiliser avait des connotations sexuelles qui lui inspiraient une immense répugnance.
- Il va quoi? demanda Kronauer.
- Il va se retirer, compléta Samiya Schmidt d'une voix blanche. Ensuite ce sera fini. Il va se retirer de nous et ce sera fini¹¹⁰.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 97-98-99.

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*

Tout porte également à croire que cette séance de torture, plus qu'une simple attaque poétique, serait aussi la présence du sorcier lui-même, comme en témoigne une conversation entre Kronauer et la mémé Ougdoul, peu après l'arrivée de ce dernier au kolkhoze :

- Dans la vieille forêt, il t'a vu en train de faire du mal à Samiya Schmidt.
- Il était même pas là-bas, objecte Kronauer [...].
- Oh, que si, qu'il était là-bas, triomphe-t-elle. Il est toujours à plusieurs endroits en même temps. Que ce soit en vrai, en rêve ou dans la réalité, il est toujours à moitié dans la taïga. Et là-bas, il t'a vu¹¹¹

Comme stipulé précédemment dans *Le post-exotisme en dix leçons, leçons 11*, ce chaman semble également être un personnage capable de voyager vers d'autres dimensions, notamment une dimension en particulier, dont il a le contrôle. Apparentée à des limbes et présentée sous la forme d'un train qui file sans carburant dans la Taïga, cet endroit joue un grand rôle dans le roman car c'est là où le sorcier emprisonne ses victimes. Après sa brève rencontre avec le chaman, peu après le départ de Kronauer, Illiouchenko suit les instructions du sorcier qui l'exhorte de rejoindre les passagers d'un train qui, curieusement, vient tout juste de faire un arrêt non loin de là où sa camarade est morte. Il se retrouve alors dans ces limbes décrites comme « Un cauchemar où tout sans cesse se répétait¹¹² ». Comme pour confirmer cette impression, les autres passagers, une vingtaine au total, admettent « qu'ils ont l'impression de tourner en rond¹¹³ ».

Solovieï est également capable d'espionner les prisonniers de cette dimension si les damnés allument un feu :

¹¹¹ *Ibid.*, p. 144-145.

¹¹² *Ibid.*, p. 228-229.

¹¹³ *Ibid.*, p. 187.

Tous avaient les yeux braqués sur les flammes. Leurs yeux reflétaient uniformément la puissante couleur du feu, les jaunes inhumains, les jaunes rapaces, dévoreurs et hypnotiseurs qu'Illiouchenko n'avait vu dans un regard qu'une seule fois, peu de temps avant, au sovkhoze « Étoile rouge ». Solovieï, pensa-il avec dépit. Lui de nouveau. Il m'était sorti de l'esprit. Ce nécromancien des steppes. Le voilà qui revient. Cet ignoble marieur de kolkhoze, ce récupérateur de cadavres, cette mauvaise ombre, ce géant imperméable aux radiations, cette autorité chamanique de nulle part, ce président de rien, ce vampire à l'apparence de koulak, ce type bizarre installé sur un tabouret, cet abuseur, ce type dominateur, ce type louche, ce type inquiétant, cette créature de réacteur nucléaire, ce magnétiseur sans dieu ni maître, ce manipulateur, ce monstre appartenant à on ne sait quelle catégorie puante. Il est là de nouveau. Il s'était fait discret pendant des jours, mais il rejaillit depuis les profondeurs. Il me regarde depuis les flammes. Il nous regarde tous et il nous dirige depuis les flammes¹¹⁴.

Dans les chapitres dédiés à ce train maudit apparaît aussi à quelques reprises un énorme corbeau. Par moments, les prisonniers aperçoivent de loin l'oiseau en question qui semble les espionner de ses yeux cuivrés, et il est fortement suggéré que cet animal soit en réalité une manifestation de Solovieï, d'autant plus que cette créature est parfois amenée à jouer le rôle de narrateur.

Le sorcier aurait également la capacité de piger dans cette réalité pour en extraire des damnés, lesquels sont mis à contribution lorsque le sorcier en ressent le besoin. Par exemple, la veille de la grande corvée où les habitants jettent des ordures à la pile, Solovieï fait jouer trois de ses poèmes sur les haut-parleurs du kolkhoze. Le lendemain trois hommes inconnus jusqu'alors sont présents, et leurs noms sont ceux de trois des damnés du train. Quant aux autres passagers demeurés dans ces limbes, un de leurs échanges indique qu'ils constatent ces disparitions, sans réellement pouvoir y faire quoi que ce soit :

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 244-245.

- Bah, chipota Matthias Boyol. On les fusille ou on les laisse disparaître sans pouvoir leur mettre la main au collet. Et puis, à un moment ou à un autre, on s’aperçoit qu’ils sont revenus dans le convoi
- Même chose pour ceux qui sont morts dans les wagons et qu’on abandonne sur la voie, dit un soldat.
- Bah oui, on est toujours à peu près le même nombre, dit Matthias Boyol.
- C’est qu’une répétition insupportable, reprit Noumak Ashariyev
- On est dans un rêve, conclut Matthias Boyol. Il fait de nous ce qu’il veut
- Qui ça il? demanda Idfuk Sobibian.
- On sait pas, dit Noumak Ashariyev. Mais ce qu’on sait, c’est qu’il fait de nous ce qu’il veut. On est dans son enfer. On est pris là-dedans et on n’a aucun moyen d’en sortir¹¹⁵.

Un autre aspect à considérer est que le temps semble ralentir dans ce train. Les passagers, comme Volodine le mentionne dans son entrevue, filent dans la taïga pendant des millénaires au point d’en perdre tout repères. Il faut cependant noter que, dans le Kolkhoze, le temps semble s’écouler de manière à peu près normale. En additionnant cet état de fait aux menaces faisant directement références aux limbes où il enferme ses victimes : « Quand il se rend compte qu’on veut s’en emparer, il se fâche, et on en a pour mille ans [...] 1826 ans ou plus¹¹⁶ », on peut supposer que Solovieï dispose de certains pouvoirs sur le temps, mais uniquement à l’intérieur de ces limbes qui, bien que ses prisonniers soient déjà morts, permettent au sorcier d’étirer leur passage dans le Bardo au point où plusieurs centaines d’années peuvent s’écouler d’un *narrat* à l’autre, alors que chacun ne dure en théorie qu’une journée.

Cependant, la dimension du train des limbes où il peut emprisonner, espionner et extraire ses victimes à volonté et où il contrôle l’écoulement du temps n’est pas la seule

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 396.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 156-157.

destination où Solovieï peut voyager, ce dernier semblant également capable de carrément voyager dans le temps. Alors que Kronauer se demande comment le kolkhoze peut survivre sans terres cultivables ni animaux de ferme, un personnage secondaire finit par avouer qu'ils se nourrissent en pillant des caravanes marchandes. Il n'y a cependant plus de caravanes depuis des années, et encore moins dans le Bardo, et c'est un narrateur omniscient qui explique que :

elles avaient bel et bien lieux, ces expéditions. Elles se déroulaient régulièrement, disons une ou deux fois par ans, au printemps. Les marchands remontaient depuis le Moyen-Âge avec leurs cargaisons de vivres, ils cherchaient un raccourci dans les pièges métaphysiques que Solovieï disposait sur leur route, et, malheureusement pour eux, ils s'égarèrent dans la vieille forêt où les attendaient le président du kolkhoze et quelques kolkhoziens armés de grappins, de cordes et de haches¹¹⁷.

Qui plus est, le sorcier paraît capable de récupérer l'âme d'individus décédés s'il en ressent le besoin, sans que ces derniers n'aient été faits prisonniers du Bardo au préalable. Par exemple, il aurait jadis eu besoin d'un enseignant pour ses filles et pour l'obtenir, il serait :

entré dans la mort par le feu, comme il en avait l'habitude depuis qu'il avait choisi de s'exiler à « Terminus Radieux ». Une fois parvenu au-delà du feu, il était parti à la recherche d'un pédagogue. [...] En fouillant sous les cendres des rêves, il avait déniché un ancien commissaire politique qui s'était pendant un temps reconverti dans la gestion d'une coopérative ouvrière, puis qui avait été fusillé pour corruption. Trop heureux de quitter les ténèbres où il se morfondait, l'homme – nommé Julius Togböð – avait accepté le poste et s'était installé dans l'école du Levanidovo, et il faisait progresser sa classe vers un niveau scolaire raisonnable¹¹⁸.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 341.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 84-85.

Ce fantôme n'aurait cependant pas fait long feu au Kolkhoze, et après qu'il ait commencé à lorgner l'ainé de ses trois filles, Solovieï l'aurait « assommé avec une pelle, et ensuite il l'avait trainé jusqu'au puits [...] L'instituteur avait terminé son parcours à deux kilomètres de profondeurs¹¹⁹ ».

De plus, il semblerait que le sorcier ait transmis de ses habiletés surnaturelles à une de ses filles, Samiya Schmidt. La veille de l'ouverture du puits pour nourrir la pile d'objets irradiés, cette dernière tombe par hasard sur Solovieï face à une bâche recouvrant le corps de Vassilissa Marachvili que pour une raison inexplicée, le sorcier n'arrive pas à ramener à la vie. À la vue du cadavre, la femme explose dans une fureur défiant toute mesure. Le passage qui s'ensuit dure plusieurs pages, et Samiya Schmidt se transforme dans une scène irréaliste presque métaphorique :

elle échappe à toute norme. [...] Elle se couvre d'écailles très dure. Elle donne des coups terribles. Elle se déplace à une vitesse invraisemblable. Elle transforme son cri en énergie. Elle n'a plus de sang, ou plutôt, elle n'a plus ni sang ni absence de sang. Par la suite, elle Prononce des malédictions, des invocations aux forces [...] Elle court dans l'obscurité plus vite qu'une balle de fusils. [...] elle fait plusieurs fois le tour du Levanidovo en courant à la lisière des arbres noirs ». Son apparence change constamment : Elle se couvre d'un plumage terne. Elle se couvre d'un duvet urticant et noir [...] Elle se couvre de poussières brillantes, [...] de pointes vibrantes [...] de lanières de peaux, elle se couvre de givre¹²⁰.

Ce passage est également empreint de violence, la femme déchainant sa colère sur Solovieï : « elle renverse Solovieï et elle le tabasse [...] elle le gifle avec ses mains plus solides que du fer [...] elle fait jaillir des flammes froides et des flammes tièdes du corps de Solovieï dès

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 85.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 349-360.

qu'elle le touche¹²¹ ». Ce cirque irréel s'étire sur plus d'une dizaine de pages, jusqu'à ce que le lendemain, après ce que Kronauer décrit comme « une nuit de reflets d'incendies, de sifflements hypnotiques, d'imprécations diffusées par le haut-parleur, de pointes de feu en pleine matière cérébrale, de phases d'évanouissements, de sidération, de catatonie¹²² » la crise s'achève. Myriam Oumarik, une autre des filles de Solovieï, réveille alors Kronauer pour lui apprendre que Samiya Schmidt a transpercé le crâne de son père avec un tuyau de métal. Elle l'implore d'achever le travail et de tuer Solovieï pendant qu'il est affaibli, ce qu'il finit par accepter.

Présence du divin

Maintenant que nous avons présenté les éléments surnaturels de l'œuvre, penchons-nous sur les représentations du divin. Comme nous le mentionnions, Antoine Volodine, à la différence de la plupart des auteurs post-apocalyptique, puise son inspiration du Bardo Thödol plutôt que du christianisme, et le fossé ainsi engendré est particulièrement frappant lorsque nous le comparons par exemple à *La Route*. En effet, absolument aucune référence chrétienne n'est présente de tout le roman de Volodine. Que nous adhérons ou pas à la foi Bouddhiste, il faut reconnaître que le Bardo Thödol est très présent dans l'œuvre d'Antoine Volodine. Mis à part ce qu'il admet lui-même en entrevue, à savoir que l'entièreté de la narration se déroule dans ce plan d'existence entre mort et réincarnation, nous retrouvons dans le roman une dizaine de référence au *Bardo Thödol* ou au Bouddhisme dans un sens plus large. Par exemple, Hannko Vogoulia, une des filles du sorcier, tombe à un moment

¹²¹ *Ibid.*

¹²² *Ibid.*, p. 361.

sur le cadavre d'un homme et s'adresse à lui en haussant exagérément le ton, « comme persuadée qu'ainsi la phrase lui parviendrait, après avoir traversé l'air glacé et l'espace noir du Bardo¹²³ ».

Cependant, la plupart de ces références sont à l'image de celle présentée ici, c'est à dire déconnectés de l'intrigue du roman, comme s'il s'agissait de faits divers qui seraient à accepter comme allant de soi sans réellement avoir d'incidences sur le déroulement de l'action, un peu comme l'existence d'un dieu unique semble aller de soi pour les personnages de *La Route*. Pour cette raison, et dans un souci de pertinence, nous concentrerons notre analyse sur les évocations permettant une meilleure compréhension de l'intrigue. La première est faite lorsque Kronauer, en présence de la mémé Ougdoul, se pique un doigt sur l'aiguille du phonographe avec lequel Solovieï diffuse ses poèmes. Non sans mentionner le parallèle à faire entre lui et la belle au bois dormant, un narrateur omniscient annonce que :

il a saigné sur le phonographe de Solovieï et il a basculé dans le monde des rêves de Solovieï. Une piqûre a suffi, quelques microlitres de sang ont servi de passerelle pour passer d'un monde à l'autre. Maintenant, tout est pareil, et Kronauer ne s'est aperçu de rien. Tout est pareil, mais il a basculé. Il vient d'entrer dans une réalité parallèle, dans une réalité bardique, dans une mort magique et bredouillée, dans un bredouillis de réalité, de malveillance magique, dans une tumeur du présent, dans un piège de Solovieï, dans une phase terminale démesurément étirée, dans un fragment de sous-réel qui risque de durer au moins mille sept cent neuf années et des poussières, sinon le double, il est entré dans un théâtre innommable, dans un coma exalté, dans une fin sans fin, dans la poursuite trompeuse de son existence, dans une réalité factice, dans une mort improbable, dans une réalité marécageuse, dans les cendres de ses propres souvenirs, dans les cendres de son propre présent, dans une boucle délirante, dans des images sonores où il ne pourra être ni acteur ni spectateur, dans un cauchemar ténébreux, dans des territoires interdits aux chiens, aux vivants et aux morts. Sa marche a commencé et maintenant, quoi qu'il arrive, elle n'aura pas de fin¹²⁴

¹²³ *Ibid.*, p. 508.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 139.

Cet extrait, qui marque aussi la fin d'un chapitre, n'est pas dénué d'un côté prophétique, Kronauer finissant effectivement prisonnier des limbes dans une marche sans fin. Cependant, elle est intéressante pour une autre raison qui concerne la tentative de meurtre du sorcier effectuée par notre héros, et nous y reviendrons plus tard.

À un autre moment, la narration présente les réflexions personnelles de Solovieï, et nous y retrouvons une référence claire au Bardo : « Cet imbécile de soldat Kronauer ne sait même pas qu'il est déjà mort, que son corps pourrit depuis des semaines dans un buisson d'herbes de la steppe, gorgé de radioactivités et de fourmis. Il se pavane à « Terminus Radieux » comme avant lui ce crétin d'Aldolaï Schulhoff, comme s'il avait été adopté à jamais par les kolkhoziens¹²⁵ ». Cette réflexion du sorcier laisse sous-entendre que Kronauer se trouve effectivement dans cet état intermédiaire entre la mort et la réincarnation, et vient confirmer ce que l'auteur admet volontiers, à savoir que notre héros est mort au commencement de la narration, avant même son arrivée au kolkhoze.

Une autre réflexion intéressante concerne une fois encore Kronauer. Le sorcier s'en sert en quelque sorte pour justifier son animosité à l'égard du soldat, et nous trouvons dans son raisonnement des références évidentes au concept de la réincarnation :

Pour moi ce type sera toujours accompagné d'une mourante ou d'une morte. J'ai vu ça dans ses rêves et dans ses souvenirs. C'est à la surface, il y a pas beaucoup à fouiller pour que ça apparaisse... Les femmes qu'il a connues ont toujours terminé avec lui en mourantes ou en mortes. Et c'est aussi pour ça que je veux pas qu'il tourne autour de mes filles. D'abord parce que c'est mes filles et ensuite parce que j'ai pas envie qu'elles terminent à côté de lui en mourantes ou en mortes... En tout cas, pas pour l'instant... Il a eu un sale destin et ça continuera

¹²⁵ *Ibid.*, p. 301-302.

jusqu'à l'espace noir, pas la peine d'espérer autre chose pour lui... Ça continuera infiniment... C'est pas de sa faute, faudrait voir comment qu'il était avant sa naissance, de qui il a hérité son malheur¹²⁶

Plus qu'une simple référence à la réincarnation et au karma des vies précédentes qui, selon la foi bouddhiste, influence le cours de la vie d'un individu, la réflexion de Solovieï est véridique, Kronauer étant effectivement veuf avant le début de la narration, et accompagnée d'une mourante que le sorcier tente sans succès de ranimer.

La prochaine référence est plus subtile et survient alors que Kronauer, à la demande de Myriam Oumarik, tente d'assassiner Solovieï. Après être passé à l'armurerie chercher une carabine, il se met en chasse mais plusieurs indices laissent à penser que la scène n'est pas vraiment dans la réalité. Plus précisément, notre protagoniste semble prisonnier d'une sorte de *Samsara*, soit une boucle infinie de réincarnations. Encore dans l'armurerie, il est surpris par un arrivant inconnu qui éteint la lumière qu'il vient d'allumer. Le nouvel arrivant au visage masqué porte cependant une pelisse qu'il n'a jamais vu auparavant, alors que quelques pages plus tôt, on voit que Kronauer la porter lui-même « Il rattrapa la pelisse qui était en train de glisser et il l'enfila en prenant son temps¹²⁷ ». L'inconnu, qui s'avère être nul autre que Kronauer lui-même, marmonne à voix basse les réflexions qu'il énonçait lui-même avant d'entrer dans l'armurerie. Kronauer fait feu, mais la silhouette recule comme si un sac de sable l'avait heurtée, et sort dans le blizzard sans laisser d'empreintes. Poursuivant cette silhouette sans réaliser qu'il s'agit en réalité d'une autre version de lui-même, il finit par la retrouver dans une rue adjacente. Il ajuste alors son tir, mais presse accidentellement la

¹²⁶ *Ibid.*, p. 207-208.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 417.

gâchette. Avant de pouvoir constater s'il a fait mouche, une lumière le distrait, et il remarque à nouveau cette silhouette avec la même pelisse en train d'inspecter le sol à la sortie de l'entrepôt où il se trouvait quelques instants plus tôt, juste avant d'ouvrir le feu pour la première fois. Ouvrant de nouveau le feu, la silhouette glapit avant de se réfugier dans le hall d'où il sort tout juste. Kronauer ressent un immense sentiment de déjà-vu lorsqu'il suit la silhouette jusqu'à l'intérieur et tente d'allumer l'ampoule qui n'émet qu'un flash. Il a de nouveau les réflexions du genre : « Qu'est-ce que tu imagines, Kronauer? » qu'il énonce à voix basse comme le faisait la première silhouette sur laquelle il a tiré, mais cette fois, c'est lui qui reçoit une masse de plein fouet et recule, exactement de la manière dont reculait en gémissant la silhouette sur laquelle il ouvrait le feu quelques minutes plus tôt. Pourtant, il n'y a personne d'autre dans l'entrepôt... Terrorisé, il finit par se diriger vers les sous-sols, là où se trouve selon lui Solovieï. Seul dans un couloir souterrain, il trouve un interrupteur qu'il allume, et réalise qu'il est effectivement seul. Obéissant à son instinct, il descend une série d'escaliers, mais une fois en bas un bruit l'alerte, et il est de nouveau confronté à la silhouette au grand manteau, cette fois située au sommet de l'escalier, une fois de plus à l'endroit précis où il se trouvait quelques instants auparavant. Il fait feu, et à nouveau la silhouette recule en gémissant, puis la lumière du couloir au-dessus de lui s'éteint. Après un parcours à travers pompes, portes et filages où il se questionne sur le nombre de balles qu'il lui reste, il arrive finalement dans le nid de Solovieï, sous la centrale nucléaire, et tombe sur le géant au visage mutilé qui repose sur un matelas. Étrangement, le détail qui le choque est que ce dernier a conservé ses bottes, salissant son matelas du même coup, et il se dit à lui-même : « Regardez-

moi ça, cette brute, cet animal, il met les pieds là où on s'allonge pour dormir¹²⁸ ». Regardant le géant, Kronauer se sent faiblir, comme hypnotisé, et ses souvenirs se désagrègent. Il tire, mais le chargeur est vide et Solovieï se moque en reprenant ses pensées : « regardez-moi ça, cette brute. Cet animal. Il met les pieds là où on s'allonge pour mourir¹²⁹ ». Baissant les yeux, il voit son reflet de tueur en manteau de fourrure dans l'eau noire sous ses pieds. C'est dans le reflet de cette eau qu'il discerne la bêche qui l'assomme par derrière, et la traque de Solovieï prend alors fin. De manière presque anecdotique, cette eau est décrite comme ressemblant à : « la matière indescriptible dans laquelle on marche pendant quarante-neuf jours après la mort¹³⁰ ». En plus d'être dotée d'une référence directe aux 49 jours du Bardo, cette chasse futile s'apparente à un *samsara*, Kronauer répétant encore et encore le même trajet, confronté à des copies conformes de lui-même qui s'expriment comme lui, dans un cercle sans fin où tout sans cesse se répète.

À son réveil, il est dans une cellule où il demeure une durée indéterminée avant qu'un dénommé Hazdabol Münzberg, personnage introduit auparavant dans le train des limbes et que Kronauer reconnaît parce qu'ils ont travaillé ensemble à nourrir la pile, ne lui confie l'avoir assommé au moment de le libérer pour le mener à son procès. La scène qui suit est assez irréaliste et rajoute un nouvel exemple d'éléments surnaturels qui ne peuvent être expliqués par la cohérence réaliste. Kronauer, toujours vêtu de la même pelisse mentionnée précédemment, est mené vers une douche commune dotée d'un seul pommeau et, complètement nu, est jugé par la mémé Ougdoul et un Solovieï au visage intact. Au nombre

¹²⁸ *Ibid.*, p. 455.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 459.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 459-460.

de ses crimes figurent entre autres le sabotage, le vol, la déviance idéologique, la lubricité et le meurtre, et sont exposés les corps de plusieurs kolkhoziens sur lesquels il aurait tiré. Parmi ces corps sans vie se trouvent ceux de la mémé Ougdoul et de Samiya Schmidt, alors même qu'elles se trouvent en vie devant lui, et l'échange qui survient vient à nouveau rappeler que Kronauer est en réalité dans le Bardo :

- Et pourquoi ce serait moi qui les aurait tués? se défendit Kronauer.
- Tuer, c'est évidemment un grand mot, convint Solovieï. Mais tu as passé une nuit à leur tirer dessus au fusil de guerre. Ils étaient pas dans un bel état quand on les a ramassés. Dès qu'il y en avait un qui essayait de s'approcher de toi pour te calmer, tu le descendais. Ça a duré toute la nuit jusqu'à ce qu'on t'assomme.
- Je me rappelle rien de ça, dit Kronauer. Ils sont morts?
- Et toi, soldat? se fâcha Solovieï. Qu'est-ce que tu crois que tu es?¹³¹

Solovieï poursuit alors ses accusations de toute sorte, après quoi Samiya Schmidt, pour son attentat parricide, est condamnée à « une marche en aveugle de 1608 ou 2302 ans ou plus, sans soutien d'aucune sorte, condamnation assortie d'une impossibilité de trouver le repos, que ce soit dans le monde des vivants ou celui des morts¹³² ». Nous n'apprenons pas quelle est la sentence de Kronauer, mais il est fortement suggéré qu'il subit le même sort qu'Illiouchenko et Aldolaï, soit être exilé dans le train des limbes jusqu'à ce que s'achèvent les 49 jours du bardo, plusieurs millénaires plus tard, d'autant plus qu'il en vient à croiser Samiya Schmidt pendant cet exil sans fin.

Fait à noter, la narration linéaire prend fin au moment où Kronauer voit sa traque mise en échec. Les chapitres 25 à 49, qui couvrent à peu près les 150 dernières pages sur 616,

¹³¹ *Ibid.*, p. 493.

¹³² *Ibid.*, p. 494.

sont regroupés dans une section intitulée « *narrats* », et s'avèrent être un agrégat de textes plus ou moins liés entre eux où les types de narrateur ainsi que les tailles et polices d'écritures changent d'un *narrat* à l'autre, ce qui rend la narration difficile à suivre. On y retrouve les chapitres dédiés au procès de Kronauer, ceux où il erre sans fin dans la taïga et en vient à croiser Aldolai Schulhoff, le tout entrecoupé de chapitres entiers composés uniquement de poèmes, poèmes dont la police d'écriture suggère qu'ils sont de Solovieï. Comme Volodine le mentionnait lors de son entrevue, les *narrats* sont comme de petites photographies d'un temps sans mesure, plusieurs centaines d'années pouvant s'écouler entre deux d'entre eux, et les personnages perdent peu à peu toute personnalité, ce qui rappelle le pouvoir du géant d'étirer sur des millénaires ce qui s'apparente aux 24 derniers jours que Kronauer doit passer dans le Bardo avant de se réincarner.

Un autre détail attire notre attention. Dans *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze* la section décrivant la composition du *Romances* en 49 *narrats* comporte également un point stipulant que :

La dynamique du *Romances* [...] repose entièrement sur une conception des contraires où les contraires se confondent. La victime est bourreau, le passé est présent, l'achèvement de l'action est son début, l'immobilité est un mouvement, l'auteur est un personnage, le rêve est réalité, le non-vivant est vivant, le silence est parole, etc.¹³³.

Le point qui nous intéresse est celui de l'auteur présenté comme étant possiblement un personnage. De manière assez curieuse, l'auteur présente cette possibilité lors de l'entrevue

¹³³ ANTOINE VOLODINE, *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*, Mayenne, Éditions Gallimard, 1998, p. 39.

évoquée plus tôt, mais de manière hésitante, presque du bout des lèvres, comme s'il redoutait de révéler ce détail de peur de vendre la mèche :

Ce personnage est un personnage absolument central, puisqu'au fil des pages, au fil des chapitres, on se rend compte que c'est un magicien, et que, peut-être, c'est lui qui invente les vivants autour de lui, ou les morts, vivant autour de lui. C'est peut-être lui qui a inventé ses filles, (*il hésite quelques instants*) c'est peut-être lui qui a, qui invente (*il hésite à nouveau*) l'univers de Kronauer, ou les euh... la voie ferrée sur laquelle euh, roulent détenus et soldats...¹³⁴

Solovieï serait donc une métaphore d'Antoine Volodine le véritable créateur de *Terminus Radieux* qui, dans un bris flagrant du quatrième mur, prendrait vie à l'intérieur de sa propre histoire? Il serait difficile de prêter foi à pareille théorie si elle n'était pas confirmée noir sur blanc dans *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*. Cependant, elle viendrait expliquer beaucoup de choses, et le discours où Myriam Oumarik, une des filles du sorcier, quémande l'aide de Kronauer pour tuer le chaman semble aller dans ce sens, comme si elle était elle-même consciente de sa condition de personnage inventé :

- Il s'en sortira très bien, murmura-elle. Il s'en sort toujours. Il n'est ni mort ni vivant depuis sa naissance. Les radiations lui font rien. Les bouts de fer dans le crâne non plus lui font rien.
- Tout de même, la tête transpercée par un tuyau, objecta Kronauer à voix basse.
- C'est que du théâtre, dit Myriam Oumarik. C'est que du rêve. Sa tête transpercée ou pas peu importe. On est tous ni morts ni vivants à «Terminus Radieux». On est tous des morceaux de rêves de Solovieï. On est tous des espèces de bouts de rêves ou de poèmes dans son crâne. Ce qu'on lui fait, ça compte pas pour lui. Ce que lui a fait Samiya Schmidt cette nuit, c'est comme un épisode dans un livre. Ça compte pour du beurre. C'est rien. Ça va s'effacer. Ensuite tout va recommencer comme avant. Ça l'amuse de tourner en rond, ici, au Levanidovo, même si ailleurs il paraît qu'il a des aventures dans d'autres mondes. Il entre dans les flammes et il va ailleurs, à l'aventure. Mais ici, au Levanidovo, il a ses manières de s'amuser, et nous on est ses jouets. Des fois il nous élimine, des fois il nous fait renaitre. Il fait que répéter avec nous les mêmes

¹³⁴ LIBRAIRIE MOLLAT, « Antoine Volodine - Terminus Radieux », 2014, dans https://www.youtube.com/watch?v=wystdZmsFac&ab_channel=librairiemollat.

situations. Il nous passe les mêmes cylindres sur ses phonographes et ses haut-parleurs. C'est lui qui décide de tout. Des fois il introduit des inventions dans son théâtre, des foutaises dangereuses pour lui ou inattendues, comme toi. Mais à la fin de l'épisode c'est bien lui toujours qui gagne¹³⁵.

Si Solovieï était effectivement une métaphore d'Antoine Volodine, cela expliquerait pourquoi les protagonistes des histoires qu'il écrit ne sont ni morts ni vivants, semblables à des morceaux de rêves et de poèmes qui reposent dans son esprit. Les personnages étant des morceaux de rêves, l'ouvrage *Terminus Radieux* pourrait être considéré comme étant la somme de tous les morceaux, en d'autres mots l'entièreté du rêve reposant dans la tête d'Antoine Volodine. Solovieï étant une création de Volodine, il n'est également ni mort ni vivant depuis sa naissance, c'est à dire au moment où Antoine Volodine décida de créer ce personnage avec lequel il s'amuse à tourner en rond dans le kolkhoze, un monde issu de son imagination. Il est bon de mentionner qu'en plus de Myriam Oumarik, plusieurs personnages dont Samiya Schmidt et Aldolai Schulhoff, partagent la réflexion comme quoi ils seraient prisonniers d'un rêve de Solovieï où ce dernier est tout-puissant, un peu à la manière dont un auteur contrôle tout du monde et des personnages qu'il crée. L'auteur d'un roman étant naturellement invulnérable, tant par rapport aux radiations d'un monde qu'il fabrique qu'aux assauts des personnages-jouets qu'il invente, rien d'étonnant à ce que ce soit toujours lui qui gagne à la fin de l'épisode, et de manière assez ironique, si certaines de ses créations tentent malgré tout de s'en prendre à lui, les dommages qu'ils parviennent à lui infliger ne sont guère plus qu'un épisode dans un livre.

¹³⁵ ANTOINE VOLODINE, *Terminus Radieux*, Paris, Fiction & cie, 2014, p. 370.

Quant aux voyages dans le feu et l'espace noir où le sorcier voyage entre les dimensions et aux aventures qu'il vit dans lesdites autres dimensions, nous pourrions les interpréter de deux manières. Premièrement, le monde réel pourrait être l'une d'entre elles. Solovieï traverserait alors le feu, redevenant au passage Antoine Volodine dans notre réalité, qui est effectivement un autre monde que celui de Terminus Radieux.

La deuxième éventualité concerne l'ensemble de la littérature post-exotique. Comme mentionné dans *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze* :

En dépit de la grande diversité des sujets abordés, et même si les personnages et les décors changent considérablement selon les auteurs, on ne peut pas lire un *Românces* sans ressentir l'impression qu'il entre en parenté avec d'autres *Românces* qui l'ont précédé ou suivi. Cette impression reste parfois assez floue, mais elle est fondée : des liens de sang existent entre tous les ouvrages du genre¹³⁶

Volodine ayant écrit près d'une trentaine d'ouvrages, les auteurs dont il fait mention ne sont que lui-même, sous différents noms de plume. Or, il affirme que des liens existent entre tous ces ouvrages, et s'il est honnête en affirmant que l'auteur d'un *Românces* prend toujours la forme d'un de ses personnages, Solovieï ne serait au final qu'un costume parmi tant d'autres. Dans le même ordre d'idées, les voyages du chaman entre les dimensions que décrit Myriam Oumarik seraient comme si Antoine Volodine, alors présent dans l'ouvrage sous la forme d'un gigantesque sorcier, partait se réincarner dans une autre histoire. Un peu comme le Bernard-l'hermite qui change de coquille, Antoine Volodine changeait d'habits d'un *Românces* à l'autre, selon le personnage qu'il choisit d'incarner à l'intérieur de ses propres créations littéraires.

¹³⁶ ANTOINE VOLODINE, *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*, Mayenne, Éditions Gallimard, 1998, p. 37.

Nous pourrions aussi nous demander pourquoi Myriam Oumarik s’imagine que Kronauer puisse possiblement rivaliser avec le géant, surtout si ce dernier est l’auteur de sa propre histoire. L’explication vient peu après la requête, et laisse sous-entendre que Kronauer serait doté d’un statut différent des autres habitants du kolkhoze :

Ce qu’elle avait compris, c’était qu’après avoir traversé la vieille forêt en compagnie de Samiya Schmidt il s’était retrouvé sous la coupe de Solovieï, toutefois avec un statut organique intermédiaire, différent de cet état de ni vie ni mort qui régnait au Levanidovo depuis des décennies. Comme toutes les personnes ayant séjourné plus de quelques jours dans les territoires interdits, dans la steppe crépitante de sauterelles mutantes et de plutonium, Kronauer avait bien certainement atteint l’au-delà du décès, un point de non-retour dans le Bardo des morts. Solovieï l’avait vu s’approcher du Levanidovo en compagnie de Samiya Schmidt, il l’avait soumis à une séance de sifflements dans la vieille forêt, et, au lieu de l’anéantir comme un intrus ou un chien sauvage, il avait préféré l’accueillir au village sans lui retirer sa mort, sans lui ôter sa vie de défunt en marche dans le Bardo, sans non plus l’assujettir complètement à ses mondes de rêves et de flammes. Par désœuvrement ou par négligence, il n’en avait pas fait une marionnette à l’esprit désarticulé à cent pour cent. Au contraire des autres habitants actuels du Levanidovo, au contraire des trois filles de Solovieï, Kronauer avait encore en lui des ressources indépendantes. Il pouvait encore facilement, estimait Myriam Oumarik, agir à l’insu de Solovieï, ce qui représentait pour les kolkhoziens et elle-même une prouesse pratiquement insurmontable¹³⁷.

En considérant que Solovieï soit la présence métaphorique de l’auteur, et sachant qu’un ouvrage est d’une certaine manière constitué des rêves de l’écrivain, ce « monde des rêves de Solovieï » serait un synonyme de l’ouvrage *Terminus Radieux*. Sachant cela, se pourrait-il que Kronauer soit en réalité une représentation du lecteur lui-même? Cette théorie peut paraître farfelue, mais rappelons que notre héros n’est pas l’auteur, (rôle assumé par Solovieï)

¹³⁷ ANTOINE VOLODINE, *Terminus Radieux*, Paris, Fiction & cie, 2014, p. 372.

et que Myriam Oumarik le décrit comme étant doté d'un statut différent des autres kolkhoziens créés par ce dernier ainsi que d'une certaine indépendance par rapport à l'auteur.

Nous retrouvons cependant un autre passage de l'ouvrage *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze* qui pourrait valider cette éventualité. De manière presque providentielle, Volodine indique que : « le *Românces* introduit en lui, en tant que composante importante de la fiction, une représentation de son lecteur. Le véritable lecteur du *Românces* post-exotique est un des personnages du post-exotisme¹³⁸ ». Cette éventualité que le statut de Kronauer soit celui du lecteur de *Terminus Radieux* donnerait alors un tout autre sens à un autre passage mentionné plus tôt, à savoir celui où Kronauer se pique accidentellement sur le phonographe que le chaman utilise pour diffuser ses poèmes. Cette piqûre, qui l'aurait fait basculer « dans le monde des rêves de Solovieï¹³⁹ », serait alors à interpréter comme l'expression « avoir la piqûre de », dans le sens où le lecteur, après un certain temps à lire, est pris d'un vif intérêt pour l'ouvrage et bascule en quelque sorte dans le monde imaginaire d'Antoine Volodine, sans nécessairement s'en rendre compte.

Conclusion

En résumé, alors que l'écrasante majorité des romans post-apocalyptiques proviennent d'auteurs occidentaux et ont par conséquent tendance à présenter une vision du divin fortement teintée de christianisme, les écrits post-exotiques sont d'une tout autre nature.

¹³⁸ ANTOINE VOLODINE, *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*, Mayenne, Éditions Gallimard, 1998, p. 42-43.

¹³⁹ ANTOINE VOLODINE, *Terminus Radieux*, Paris, Fiction & cie, 2014, p. 138.

Ici l'auteur, bien que d'origine française, coupe les ponts avec la tendance occidentale pour adopter à la place une vision bouddhiste, plus précisément une vision tibétaine du bouddhisme, celle du Bardo Thödol. Dans la narration, cela se traduit par des références à la réincarnation, au Bouddhisme et au *Bardo Thödol* disséminées à travers le roman, ainsi qu'à l'absence totale de référents chrétiens tels que nous pourrions les reconnaître dans des œuvres comme *La Route*. Nous pensons ici à des éléments tels les concepts de Dieu, de la vie après la mort, du Saint-Esprit, etc.

Également, alors que la majorité des œuvres post-apocalyptiques présentent une absence marquée d'éléments surnaturels, les exceptions à cette règle étant justifiables par le principe de la cohérence réaliste, Volodine se détourne de cette règle pour incorporer dans son récit des éléments qui soient surnaturels sans nécessairement être justifiés par l'élément catastrophe, principalement en ce qui a trait au personnage de Solovieï. En revanche, Volodine ayant confirmé oralement que ses personnages sont tous décédés dès la première page déjà, cela place le Bardo (ou voyage vers la réincarnation) au cœur de l'intrigue. Ce détail, en plus d'être à lui seul un fossé gigantesque entre les deux genres à l'étude, vient mettre au conditionnel l'ensemble des éléments surnaturels qui ne soient pas explicables au moyen de la cohérence réaliste. En effet, pouvons-nous vraiment considérer par exemple les pouvoirs du sorcier comme des éléments surnaturels, si la narration elle-même n'est que le parcours peuplé d'hallucinations d'un narrateur déjà mort en voie de se réincarner?

D'un autre point de vue, les divergences relevées par cette grille d'analyse entre *Terminus Radieux* et le genre post-apocalyptique soulèvent une autre caractéristique des topoï :

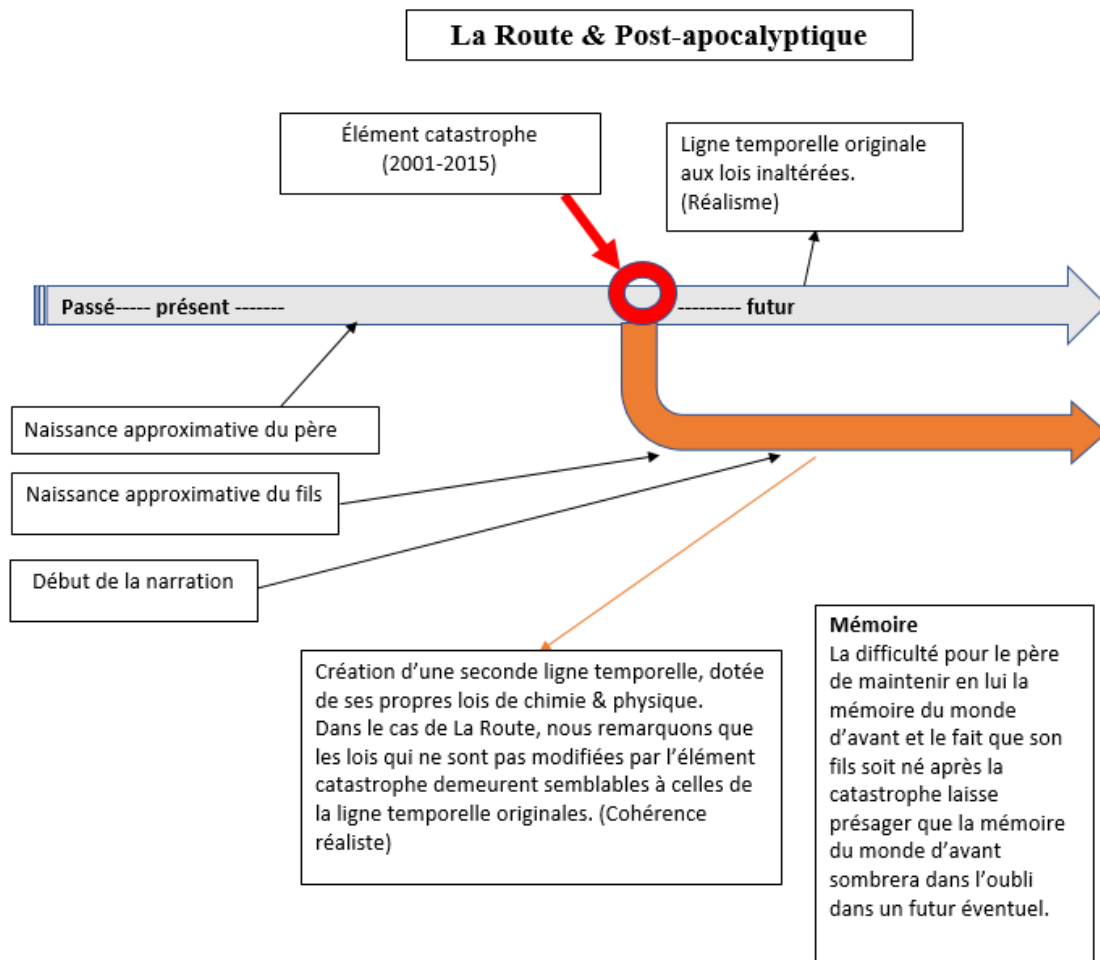
Le topos est défini comme une situation narrative récurrente reconnue comme le véhicule d'un argument. Reconnaisant un topos, le lecteur peut soit s'y arrêter soit passer outre. Le « déjà-lu » peut le fasciner ou l'agacer. Le topos ne devient un vrai outil herméneutique qu'au moment où le lecteur le reconnaît, s'y arrête, est interpellé par le « déjà-lu » dans la mesure où il soupçonne que ce « déjà-lu » renferme une clef argumentative du texte¹⁴⁰.

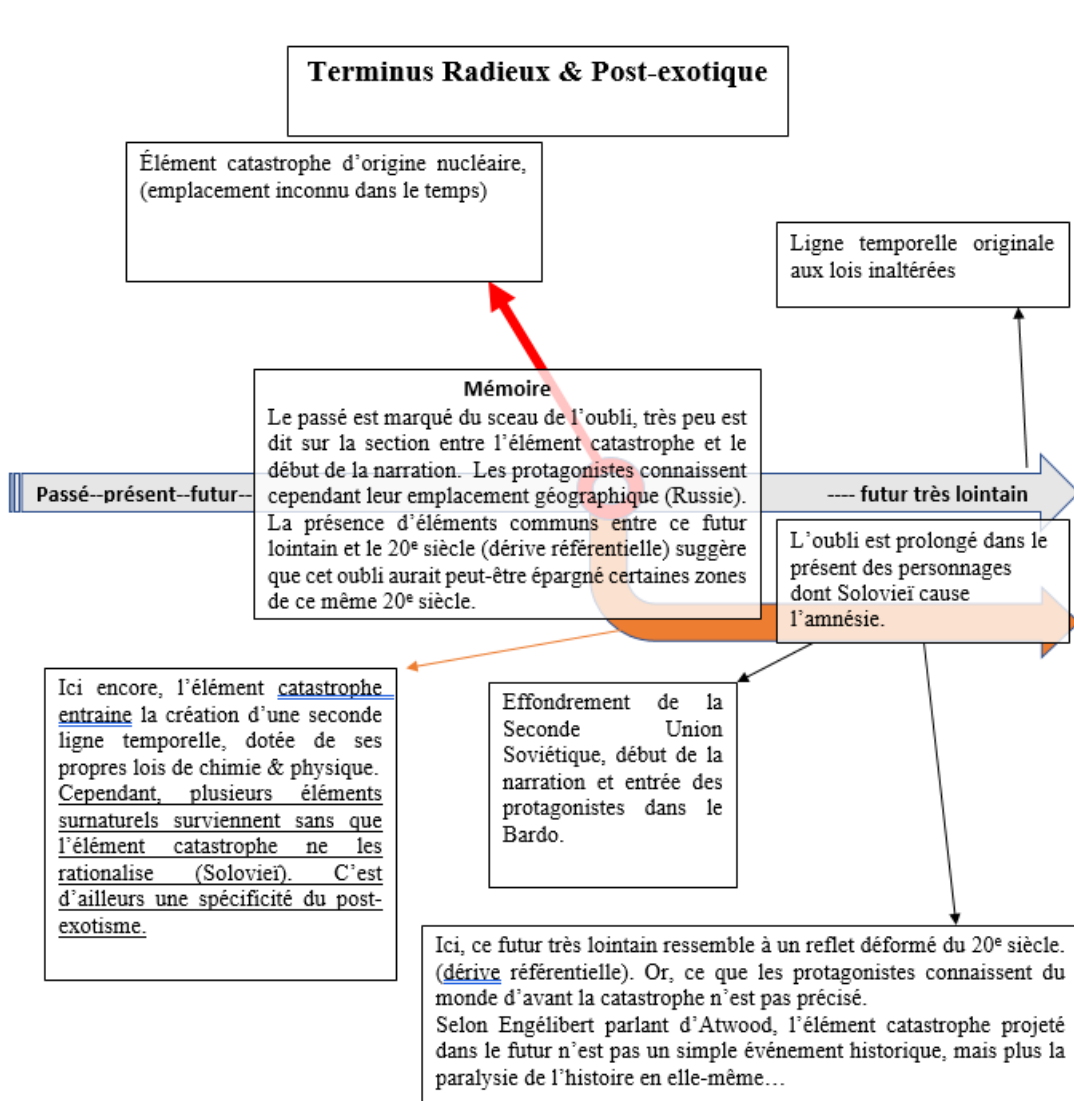
Selon cette logique, la non-conformité de *Terminus Radieux* par rapport à un « déjà lu » qui serait représentatif du genre post-apocalyptique renforce l'idée comme quoi les œuvres de Volodine appartiennent à une catégorie distincte.

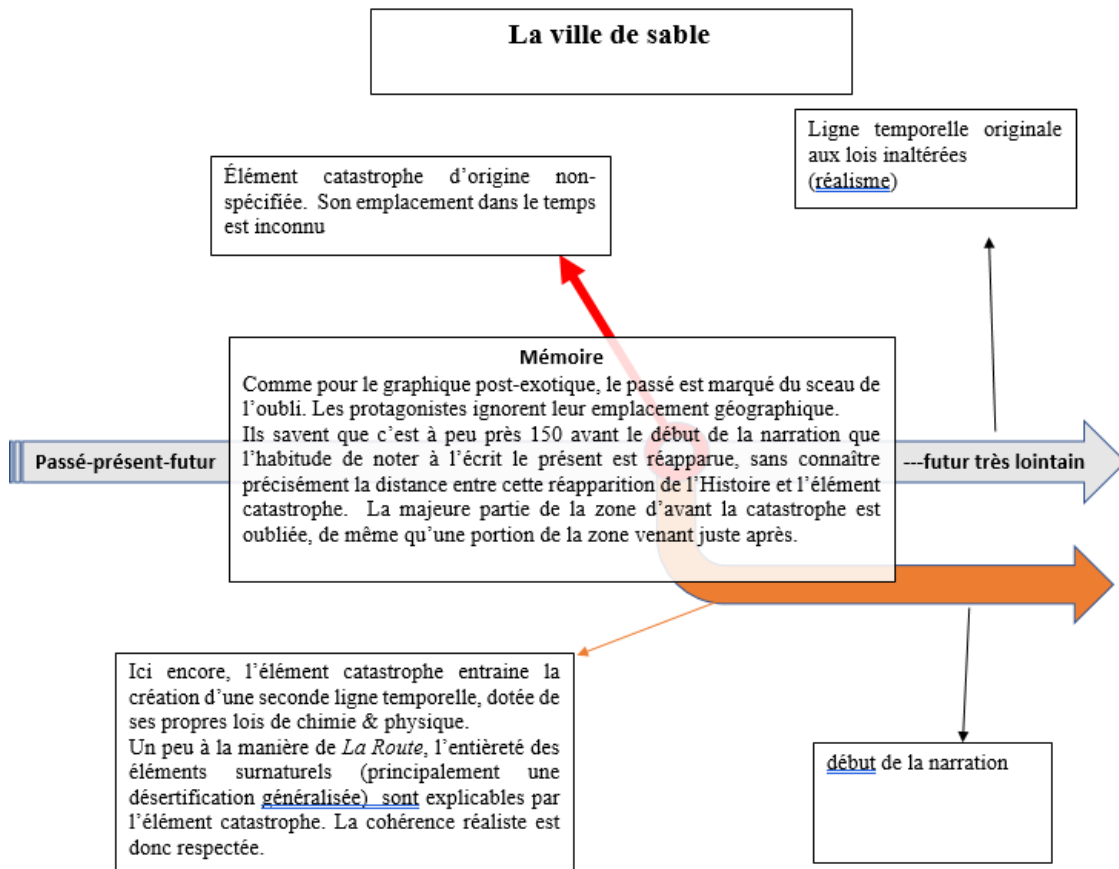
Finalement, il faut ajouter à cela les contraintes organisées autour de la construction d'un ouvrage post-exotique. La rédaction d'un *Romances*, en plus d'être composé de 49 *narrats* étant chacun l'équivalent d'une des 49 journées que dure le Bardo, comporte une unité de sang qui le rapproche des autres ouvrages post-exotiques, à la manière d'un ouvrage global plus gros. Ajoutons à cela la présence de l'auteur et du lecteur en tant que personnages présents dans la narration, et nous nous retrouvons avec un genre littéraire unique. Le post-exotisme, bien qu'il partage certaines similitudes avec le post-apocalyptique notamment au niveau de l'élément catastrophe, de l'univers physique et, dans une certaine mesure, de la mémoire, devrait à mon humble avis être considéré comme un genre à part entière.

¹⁴⁰JEAN-PIERRE DUBOST, « Les outils théoriques de la SATOR », dans <https://sator.hypotheses.org/983>. (Page consultée le 7 mars 2023).

Schémas







Partie création : La ville de sable

Extrait #1

Paul était resté caché depuis maintenant une quinzaine de minutes, accroupi au pied du mur de la maison familiale, derrière un bosquet dense et touffu. Le temps pressait, mais il ne pouvait courir le risque que quelqu'un le voit quitter cet endroit. Il regrettait presque ces précautions, trop conscient que l'aurore serait là dans à peine quelques heures. L'aube approchait à grands pas, mais même si la noirceur était à son plus fort, la pleine lune et les étoiles lui assuraient une bonne vision des alentours, et les alentours étaient déserts. Il maudit intérieurement la position de son ancienne demeure : en raison des possessions agraires de sa famille, le logis des Davis était tout près des vergers, presque aux limites de la ville, alors que n'importe quelle famille disposant d'autant de richesses aurait facilement pu se permettre d'habiter la haute ville. La proximité était un des facteurs qui avait permis à sa fratrie de rester maître de ses possessions à la suite de la mort de leur père, mais cela voulait aussi dire que le trajet jusqu'au temple ne pouvait pas être plus long. Une fois assuré que personne ne l'avait vu, il se prépara à sortir de sa cachette, mais soudain, un bruit en provenance de la ville le mit en alerte : quelqu'un marchait dans sa direction.

Il resta parfaitement immobile, prenant de grandes respirations et tentant de calmer son cœur qui battait la chamade. Les pas du marcheur semblaient étranges, à peine perceptibles bien qu'on aurait dit qu'à intervalle régulier, il cognait quelque chose contre le sol.

Tapi dans l'ombre, il retenait son souffle en écoutant les pas qui lentement se rapprochaient.

Quand il vit l'objet de sa méfiance, sa crainte se changea en stupéfaction : le marcheur, solitaire n'était autre que Jeremiah, le vieux brasseur. Au départ, il ne le reconnut pas en raison de la noirceur, mais à mesure qu'il progressait, Paul put l'épier, et tous ses doutes se volatilèrent. Il portait son très reconnaissable bâton, et c'était cet objet qui était responsable du bruit étrange de sa démarche.

Pendant un instant, il ne sut que faire : marcher de nuit n'était pas interdit en soi, il aurait pu simplement profiter du fait que l'homme soit de dos pour retourner au temple incognito, mais cette étrange vision le taraudait au plus haut point : « *Mais que diable est-il en train de faire encore ?* »

Le point le plus étrange dans toute cette histoire était que l'homme ne semblait pas en paix. Il avait l'air sur ses gardes, balayant constamment du regard les alentours et regardait par-dessus son épaule beaucoup trop souvent pour que cela paraisse naturel. Décidément, le moine n'était pas le seul en ville soucieux de passer inaperçu.

Il se demandait comment réagir à cette apparition. La prudence lui conseillait de remonter au temple. C'était en effet la décision la plus rationnelle. Ce que ce vieil homme faisait de ses soirées ne le regardait pas. Pourtant, une autre portion de lui-même était torturée de savoir de quoi il en retournait. Examinant ses options, il réfléchit à la situation. La noirceur serait encore totale pour quatre heures, peut-être plus. C'était plus qu'il ne lui en fallait pour rentrer au temple sans être vu. Cependant, il n'était pas censé être à l'extérieur durant la nuit : si le vieux le surprenait, il pourrait le dénoncer, voire pire, utiliser cette information pour le faire chanter. Paul frissonnait, rien que d'y penser.

Le vieux s'éloignait à présent en direction de la muraille. « *Tiens donc... Il ne se dirige pas vers la grande porte...* » pensa Paul. Au lieu de cela, il semblait bifurquer vers la gauche, où se trouvaient les vergers appartenant à la famille Davis.

« *Tiens, tiens, tiens, voilà qui est intéressant...* »

Sans égard pour la prudence, Paul risqua un regard en dehors de sa cachette. Conformément à son impression, le vieillard bifurquait à gauche, cherchant probablement à demeurer en dehors du champ de vision d'un moine éventuellement posté en vigie aux portes de la ville.

Paul connaissait parfaitement cette portion de la ville pour y avoir passé la plus grande partie de sa vie. Aussi, il put emprunter une ruelle parallèle à celle que prenait sa cible.

Située quelques mètres plus haut que celle que prenait l'ancêtre, elle lui offrait un confortable point d'observation sur l'homme et son trajet, et, à nouveau, il remarqua que ce dernier restait constamment sur ses gardes, tournant régulièrement la tête vers l'arrière, et bifurquant parfois brusquement vers une ruelle ou un coin sombre, réémergeant parfois près d'une minute plus tard, sans cesser de guetter ses arrières. Paul quant à lui progressait prudemment, restant continuellement derrière les nombreux bâtiments qui empêchaient Jeremiah de le voir, ne se risquant à regarder qu'aux moments où il estimait que le brasseur se trouvait à une intersection et qu'il risquait de le perdre de vue. Ce petit manège mena sa filature jusqu'à la portion nord de la muraille. Arrivé à ce point, alors que Paul l'observait subtilement, Jeremiah se retourna brusquement, regardant vaguement dans sa direction. Paul, conscient du risque, laissa sa tête dépasser du bâtiment d'où il l'épiait sans chercher à se cacher. « *Si je bouge maintenant, le mouvement l'alertera, de toute façon, il fait nuit noire, il ne me verra pas.* »

L'instant d'après, il remercia son intuition, car visiblement, il était resté assez discret pour ne pas être repéré. Jeremiah, maintenant au pied de la muraille, venait de se retourner vers cette dernière, convaincu d'être seul. Puis, Paul le perdit de vue. Plissant les yeux pour tenter de le discerner dans les ténèbres, il resta perplexe : le vieil homme semblait s'être tout bonnement évaporé dans l'air. Alors qu'il était sur le point de s'approcher pour avoir un meilleur point d'observation, l'impensable se produisit : surgissant de derrière une maison délabrée, le vieux, qui courait à une vitesse plus qu'impressionnante pour son âge, sauta dans les airs. Posant le pied sur une imperfection de la muraille qui devait bien se trouver à un mètre cinquante du sol, il plia les genoux et presque sans perdre de sa vitesse, bondit de nouveau, agile comme un chat, pour atterrir sur le toit d'un vieil entrepôt délabré, pliant les genoux à l'atterrissage, les bras tendus de chaque côté du corps. À contrecœur, Paul ne put s'empêcher d'éprouver une certaine admiration pour cet homme : ce vieillard venait sans broncher de réaliser un exploit que bien des hommes dans la force de l'âge n'auraient même pas osé tenter.

Sans manifester la moindre trace d'épuisement, le vieillard se coucha à plat ventre sur la toiture et épia de nouveau les alentours. Les deux hommes étaient maintenant à peu près à la même hauteur. Comme il l'avait fait plus tôt, Paul résista à l'envie de se soustraire brusquement de son champ de vision, et, encore une fois, sa stratégie porta ses fruits : lentement, le brasseur se releva et, d'un mouvement parfait, il sauta sur la muraille. L'instant d'après, les ténèbres l'avaient englouti.

Le jeune moine était à présent totalement captivé par la scène qui venait de se dérouler sous ses yeux. Fasciné, il revint à lui : le vieux se trouvait logiquement en dehors de la ville, et sans s'inquiéter que l'on puisse le voir, le moine s'élança à ses trousses, descendant vers la rue où l'exploit s'était produit.

Arrivé sur les lieux, il prit un instant pour observer la scène : Jeremiah n'avait disparu qu'un instant pour prendre son élan, Paul estimait pouvoir en faire de même. Il repéra la marche dans la muraille, recula de quelques pas et s'élança, mimant de son mieux le mouvement qu'il venait de voir. Il ne parvint pas à conserver sa vitesse autant que son exemple, mais réussit tout de même à refermer les doigts sur le toit de l'entrepôt pour ensuite se hisser au sommet. Il vérifia du coin de l'œil que personne ne le suivait, mais craignant de perdre la trace de Jeremiah, il ne s'éternisa que très peu avant de franchir lui aussi la muraille.

Il se trouvait à présent en dehors de la ville, et cette situation lui faisait un drôle d'effet. Bien que rien n'interdisait en théorie aux habitants de la ville de quitter son enceinte, bien peu d'entre eux ressentaient le besoin ou l'envie de le faire, et encore moins la nuit. Il y avait bien ceux qui travaillaient aux champs extérieurs, mais ces derniers ne quittaient jamais la limite des cultures, à moins d'avoir une très bonne raison de le faire. Pourtant, cela semblait être le cas de Jeremiah, et Paul se questionnait, tentant de discerner les motivations du vieil homme. La logique voulait qu'il s'aventure au dehors dans l'espoir de dérober des produits agricoles, mais le moine doutait fortement de cette théorie. Premièrement, le brasseur était trop riche pour avoir besoin de voler. Sa production d'alcool se vendait très bien, et le larcin ne valait pas le châtement encouru si jamais il se faisait prendre. De plus, un voleur aurait sans doute

emporté avec lui un contenant ou un sac destiné à ramener son butin, mais ce n'était pas son cas : Paul l'aurait clairement vu. D'ailleurs, le gros des récoltes ayant déjà été ramassé quelques semaines auparavant, un tel larcin ne se serait logiquement avéré que très peu rentable.

Oubliant un instant ses spéculations, il tenta de déterminer l'endroit où le vieillard se trouvait à présent. Les ténèbres étaient étouffantes sous le couvert des vergers de sa famille, et partout où se portait son regard, rien n'indiquait le passage de son gibier.

Laissant de côté sa vue qui ne lui servait pour l'instant à rien, il tendit l'oreille. Le silence n'était brisé que par le léger bruissement du vent à travers les feuilles des arbres, et une subtile odeur de feuilles mortes venait accompagner la puanteur des boues fertiles utilisées comme engrais. Les arbres étaient disposés en sections rectangulaires, séparées par plusieurs sentiers permettant de circuler rapidement à travers la plantation, mais cela ne lui indiquait pas la direction qu'avait prise celui qu'il cherchait. Il ferma les yeux, plaça ses mains en coupe derrière ses oreilles et ouvrit la bouche, tentant de discerner le moindre bruit qui pourrait lui indiquer la position de sa cible. Il ne pouvait pas être bien loin, il finirait bien par trouver quelque chose.

Au moment où il commençait à désespérer, un léger craquement attira son attention. Le brasseur venait sans doute de mettre le pied sur une branche morte, probablement qu'il ne l'avait pas vue dans la noirceur. Le son venait d'en avant, à droite, comme si le brasseur, maintenant hors de la ville, cherchait à rejoindre la grande porte, au centre de la muraille. Immédiatement, Paul se précipita à sa suite, aussi rapidement que la subtilité le permettait.

Sans cesser de tendre l'oreille, il scrutait le sol aussi précautionneusement qu'il le pouvait : une branche venait de trahir la position du vieillard, Paul ne souhaitait pas commettre la même erreur et risquer d'être débusqué. Il supposait que l'homme avait baissé sa garde à présent qu'il avait quitté l'enceinte de la ville, du moins il l'espérait. Logiquement, le brasseur ne se doutait pas que qu'il était suivi, mais il fallait demeurer prudent : s'il progressait trop rapidement, il risquait d'être découvert. S'il avançait trop lentement, il perdrait sa trace.

À sa grande joie, Paul reconnut bientôt le pas si caractéristique du brasseur et de son bâton. Quasi imperceptible au départ, le son gagnait en puissance petit à petit, à mesure que Paul avançait. Désormais assuré que sa filature allait bon train, il ralentit la cadence, progressant à pas feutrés, le corps courbé, presque à quatre pattes. Ses yeux s'étaient habitués à la quasi-obscurité, et il connaissait comme sa poche les vergers familiaux. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était sur le point de découvrir, et, à vrai dire, la question ne lui avait même pas traversé l'esprit, ne serait-ce qu'un seul instant.

Cette situation le mettait dans une sorte d'état second, une sorte d'euphorie exaltante et indescriptible, propre aux prédateurs. Il ne pensait plus à rien, ni à sa famille ni au Temple, seul importait ce qu'il traquait, et probablement qu'il n'aurait pas pu se souvenir de son propre nom si on le lui avait demandé. Ses sens n'avaient jamais été autant sollicités que durant ce parcours nocturne, et il en découvrait à présent l'ampleur : il ne voyait presque rien mis à part des formes floues qui suivaient une tendance générale à l'horizon, mais peu importe, sa mémoire compensait les défaillances de sa vue. Il entendait le moindre

bruissement autour de lui avec une acuité qui l'aurait laissé pantois s'il avait pris la peine de s'y attarder, et bien que les nombreuses fragrances de l'air ambiant soient les mêmes qu'à l'habitude, on aurait dit que, pour la première fois de sa vie, elles ne lui inspiraient plus le dégoût. Le répugnant parfum des cultures engraisées par ces mêmes déchets humains qui bloquaient parfois les tranchées de la basse ville semblait modifié, comme si chaque arôme, aussi répugnant soit-il, lui confiait de précieuses informations sur les alentours. Malgré les ténèbres, il aurait juré avoir en tête une image claire des alentours tant son ouïe et son odorat s'affairaient à combler les failles de sa vue et de sa mémoire. Il dut ralentir lorsque les pas de Jeremiah lui laissèrent supposer que sa proie se trouvait à moins d'une cinquantaine de mètres devant lui. Il n'aurait pas su dire depuis combien de temps cette filature durait, mais il savait que les limites de la propriété familiale approchaient, bientôt ils seraient dans le désert. Que ferait le vieux après? Il craignit que toute cette aventure ne soit en fait qu'une promenade de santé pour le brasseur, mais il se ravisa en songeant aux précautions qu'il avait prises pour ne pas être suivi. *« Pourquoi avait-il décidé de quitter la ville en sautant la muraille au lieu d'emprunter la porte comme tout le monde, sinon pour ne pas être surpris? »*

Le trajet qu'empruntaient les deux hommes menait plusieurs centaines de mètres en avant des portes de la ville. Une fois rendu à ce point, Paul ne pourrait techniquement plus profiter du camouflage des arbres. En revanche, il pourrait alors prendre une distance plus grande et suivre le vieillard grâce aux traces de ses pas sur le sable du désert.

Arrivé à la lisière des arbres, il tomba face à une barrière de pierre d'à peu près un mètre de haut, destinée à empêcher les vents de pousser le sable, la poussière et le gravier vers la base

des arbres. Deux empreintes de pieds nus confirmaient que le brasseur se dirigeait bel et bien vers le désert.

Paul s'accroupit, ne laissant que sa tête émerger du muret, et alors, il le vit : sous la pleine lune, le vieux était clairement visible et à sa démarche, il ne se s'encombrait plus de précautions, se contentant d'accélérer le pas.

Après lui avoir laissé un peu d'avance, juste ce qu'il fallait pour ne pas le perdre de vue au loin, il se lança à ses trousses. Sa cible s'éloignait de la ville, talonnée par son poursuivant. Les vents froids et secs du désert fouettaient légèrement son visage.

Cette poursuite dura un bon moment, peut-être une demi-heure, et elle mena le jeune moine jusqu'à la route de fer. Paul reconnut instantanément cet élément du décor. Cette route n'était en fait rien d'autre qu'une ligne de fer rouillé solidement incrustée dans le sol, qui s'élançait à perte de vue vers l'inconnu et elle n'apparaissait que plusieurs kilomètres après les limites de la ville. Plusieurs segments étaient manquants, mais en tout temps, elle restait parfaitement droite. Parfois même une deuxième ligne venait s'ajouter à la première, si l'on en croyait la description qu'en faisaient les volontaires d'expéditions, mais dans tous les cas, si les deux lignes étaient présentes, elles ne se croisaient jamais et restaient toujours à la même distance l'une de l'autre, si bien que, malgré sa disparition, on pouvait la retrouver, parfois plusieurs kilomètres plus loin, comme si elle avait été à la base érigée d'une traite, avant que les ravages du temps ne l'abiment à certains endroits. Elle permettait alors d'affirmer que l'on progressait bel et bien en ligne droite. Régulièrement utilisée comme point de départ de certaines expéditions, elle permettait entre autres de retrouver le chemin de la ville au retour,

évitant ainsi de se perdre et de mourir de soif à travers les étendues désertiques de roches et de poussières où rien ne pouvait vivre, à part les quelques buissons rachitiques qui devenaient de plus en plus rarissimes à mesure que le jeune moine s'éloignait de la ville. Les pas de Jeremiah, pour une raison inconnue, la suivaient fidèlement en marchant juste à côté. Paul, quant à lui, choisit de marcher directement sur la portion métallique, tentant d'éviter que ses empreintes ne soient repérées au retour. L'adrénaline de la course-poursuite dans les bois commençait à retomber, et l'idée d'arriver après la levée du jour commença à hanter son esprit. Il tentait de se rassurer en se disant que Jeremiah devait être soumis à la même problématique et avait prévu le trajet du retour en conséquence, mais cette stratégie ne parvenait que très partiellement à le rassurer. Les pas suivaient le parcours de la route depuis quelques kilomètres déjà, et s'il se fiait à la distance entre chaque pas, Jeremiah n'était pas en train de ralentir, loin de là.

Puis, quelque chose d'étrange se produisit : au moment même où la route de fer disparaissait pour une énième fois, les pas changeaient de direction, effectuant un virage à angle droit vers la droite, s'éloignant de la route dans une direction que le jeune Davis ne connaissait pas. Pendant quelques instants, il hésita sur la marche à suivre : de toute évidence, le vieux manigançait quelque chose, et il brûlait de savoir quoi. D'un autre côté, il connaissait mieux que quiconque les dangers que pouvait impliquer la décision de foncer tête baissée dans le désert sans connaissances ni préparation adéquate. Son tuteur l'avait maintes fois mis en garde contre les dangers du désert. Son propre fils avait péri lors d'une expédition, et ce, malgré toute son expérience, sa préparation, et la présence de vivres et de camarades. Et voilà qu'il était sur le point de se lancer vers l'inconnu, lui qui n'avait pas la moindre expérience

en la matière. En même temps, il se trouvait non loin de la route de fer, il n'aurait qu'à revenir sur ses pas pour rentrer à bon port. Le vieux se lançait vers l'inconnu sans provisions et manifestement sans crainte, pourquoi donc devrait-il avoir peur? Cela devait faire presque une heure qu'il le suivait. Il aurait le temps de rentrer en ville avant le lever du jour. Et puis, il était trop tard pour reculer à présent.

Tentant de se donner du courage avec ces pensées, il suivit les traces de sa proie, ignorant où toute cette aventure le mènerait.

Quelques minutes s'étaient écoulées depuis qu'il venait de quitter la route quand, soudain, il fut pris d'une violente quinte de toux. Il craignait d'être repéré, si bien qu'il étouffa le bruit avec sa main. À sa surprise, la toux avait détaché une matière chaude et gluante qui semblait venir des tréfonds de sa gorge. Regardant sa paume, il vit une masse informe de mucus qui, malgré la noirceur, apparaissait clairement de couleur brune.

« *La poussière !* » réalisa-il avec effroi. Comment avait-il pu oublier ce détail? Les vents du désert qu'il sentait sur sa peau en étaient chargés, et celle-ci avait la désagréable habitude d'entrer dans le corps via la respiration. Il prit le temps d'arracher une manche de sa chemise qu'il passa sur sa bouche et son nez, et la noua derrière sa tête avant de poursuivre sa route. Cet intermède lui avait fait perdre un peu de temps, si bien qu'il devrait accélérer la cadence pour rattraper celui qu'il suivait.

Après avoir pris ces précautions, il scruta l'horizon, cherchant le vieux du regard : malgré la lumière de la lune, il n'arrivait pas à le trouver. Il ne pouvait pourtant pas être très loin, la création de sa protection respiratoire n'avait pas dû lui prendre plus qu'une minute. Essayant

à nouveau, cette fois en tentant de repérer un quelconque mouvement qui aurait pu trahir la présence du vieillard, il fut forcé d'admettre qu'il venait de le perdre de vue à travers les étendues stériles. Refusant de s'avouer vaincu, il accéléra le pas, suivant les pas qui logiquement le mèneraient à lui. Pourtant, après seulement quelques dizaines de mètres, les pas semblaient s'arrêter, comme si le brasseur avait tout simplement pris son envol vers le ciel. Médusé par cette étrange disparition, il scruta à nouveau les alentours, mais encore une fois, aucune trace de Jeremiah. Il prit son temps, étudiant attentivement chaque parcelle de terrain que ses yeux pouvaient sonder, mais à sa grande frustration, sa cible demeurait introuvable. Dépité, il s'avoua vaincu, mais pas totalement. Il garderait le brasseur à l'œil durant les prochaines semaines. Son parcours semblait assuré et songé, comme s'il l'avait maintes fois répété, mais jamais le vieux n'avait été surpris lors de ses escapades nocturnes. Selon toute logique, il ne sortait qu'en de rares occasions, mais lesquelles? Tentant une ultime fois de le repérer, la réponse lui apparut alors : la lune.

Probablement qu'il ne sortait que les soirs de pleine lune, profitant de la relative clarté. Il l'avait perdu pour cette fois, mais ce n'était que partie remise, il reviendrait, et la prochaine fois, il serait préparé! Possiblement qu'il n'empruntait pas le même trajet à chaque séance, question de brouiller les pistes, mais qu'à cela ne tienne : il avait de toute évidence besoin de la route de fer pour son orientation, probablement que c'était même un aspect indispensable à son trajet. Paul imagina alors un plan : au lieu de courir après lui à travers les rues de la ville, pourquoi ne pas tout simplement partir avant lui, et tout simplement l'attendre, caché quelque part non loin de la route de fer? Il pourrait s'être préparé un protecteur facial plus élaboré, comme ceux utilisés lors des expéditions. Puis, guetter la venue du brasseur avec

des provisions et de l'eau. Il ne suffirait alors que d'un peu de patience... Attendre son passage et le suivre, oui, cela pourrait fonctionner... Peut-être même pourrait-il emmener frère Barry ou frère Edmond avec lui, question d'avoir du renfort si jamais la situation venait à sortir de ses prévisions.

Dans sa réflexion, il se demandait s'il devrait informer le maître du culte de sa découverte. « *Non* », conclut-il, cela reviendrait à avouer par le fait-même qu'il était sorti de l'enceinte du temple la nuit et il lui serait alors extrêmement difficile de trouver une excuse à cette infraction sans avouer qu'il entretenait encore des liens avec sa famille, encore plus si l'on finissait par découvrir que Jeremiah sortait pour une raison banale. Le maître en serait averti si et seulement si la découverte éventuelle se révélait assez colossale pour totalement éclipser cette légère entorse au règlement. Dans le cas contraire, personne ne devrait avoir vent de cette aventure. Encouragé par sa ruse, il décida qu'il avait assez perdu de temps ici et qu'il était maintenant grand temps de rentrer au bercail. Revenant sur ses pas, il crut tout d'abord à une méprise. Il pensa ensuite que sa vision lui jouait des tours, puis la réalité le frappa de plein fouet : le vieillard ne s'était aucunement volatilisé. Les vents du désert, légers mais constants, qui venaient tout juste de forcer Paul à s'improviser un masque avaient tout simplement gommé les traces de Jeremiah. Exactement de la même manière qu'ils avaient effacé les empreintes sur lesquelles le moine comptait pour retrouver la route de fer, réduisant pratiquement à néant ses chances de rentrer chez lui en vie.

Il était perdu.

Prenant de profondes respirations à travers le filtre d'étoffe qui lui masquait la bouche, il tenta de faire le point sur sa situation. De toute évidence, sa filature de l'ancêtre venait de prendre fin, son objectif était maintenant de retrouver son chemin vers la ville. Aucune importance désormais de rentrer avant la levée du jour, il pourrait s'estimer heureux s'il réussissait à revenir à bon port en vie. La nuit tirerait bientôt à sa fin, et la fraîcheur nocturne se transformerait en chaleur suffocante à mesure que le soleil monterait haut dans le ciel. C'est à ce moment que le vrai problème surviendrait : la déshydratation pouvait tuer un homme en trois jours, et le rendre inapte à la marche après deux, voire le faire délirer et tourner en rond bien avant cela. Or, son dernier breuvage remontait au thé partagé avec sa famille plus tôt dans la nuit. Ses promenades un peu partout en ville, d'abord chez Jeremiah, puis chez sa famille, en plus de la poursuite rapide dans le désert, avaient certainement consommé une bonne partie de ses réserves d'hydratation.

Sa gorge était sèche et une légère soif se faisait déjà sentir, il fallait impérativement prendre une décision : il pouvait progresser de nuit en tentant de se fier uniquement à son sens de l'orientation pour rentrer, en priant pour tomber sur la route de fer. Avec un peu de chance, c'était réalisable.

Ou alors, il pouvait attendre la journée pour commencer sa progression. Dans ce cas, il pourrait sans doute retrouver la route de fer en se fiant à la position de la chaîne de montagnes au dos de la ville. Mais le risque de se perdre serait encore tout à fait présent, même en profitant de la clarté. D'autant plus que le soleil compliquerait alors énormément sa

progression, accentuant sa soif et troublant ses pensées, sans compter qu'il serait alors certain que sa petite escapade nocturne serait alors connue de tous.

Il posa un genou à terre, tentant de faire un choix sur la stratégie à adopter, quand un détail inhabituel attira son attention.

Pendant un instant, il crut que ses yeux lui jouaient des tours. Intrigué, il porta son regard sur un point précis, situé à moins d'un kilomètre devant lui. Pendant un instant, il avait cru discerner une faible lumière. Quelques secondes plus tard, il eut la certitude qu'il ne s'était pas trompé : un éclat de lumière très bref s'était bel et bien manifesté au loin. Puis un troisième, un quatrième et un cinquième, comme si quelqu'un, ou quelque chose produisait des étincelles loin devant lui. À son extrême étonnement, la cinquième étincelle ne s'étendit pas : au lieu de ça, elle gagnait en puissance. Une petite lueur bleutée venait de percer les ombres, brillant joyeusement dans les ténèbres. Paul en fût abasourdi : qu'est-ce que tout cela pouvait-il bien signifier?

S'il se fiait à la distance et à la direction où se trouvait cette étrange clarté, Jeremiah en était le responsable. Le moment où Paul l'avait perdu de vue, combiné à sa perception de la vitesse de progression du vieux semblait aller en ce sens. Voilà qui plaçait le moine devant un tout autre dilemme : sa survie était toujours objectivement menacée, mais il venait de retrouver sa cible, et selon ce qu'il en voyait, la lumière était immobile, et il supposa qu'il devait en être de même de son auteur.

Mais que faire? Paul avait l'étrange impression que le brasseur, loin d'être perdu, savait parfaitement où il se trouvait et n'était pas égaré, contrairement à lui. Supposant cela, Paul

se voyait offrir une opportunité unique de retrouver le chemin de la ville sans risquer sa vie. Il lui suffirait de suivre l'ancêtre, qui connaissait le chemin à emprunter pour rentrer en ville. Cependant, il courait le risque de voir sa filature compromise. En même temps, risquer de mourir de soif dans le désert pour une mission connue de lui seul ne le tentait aucunement. Qui plus est, le vieux était convaincu d'être seul, Paul pouvait encore espérer ne pas être découvert s'il se la jouait fine. La curiosité le dévorait allègrement, il brûlait de savoir ce que le brasseur pouvait bien tramer à rôder seul dans le désert en pleine nuit.

Il choisit finalement d'aller voir, autant par curiosité que par réalisme : il savait parfaitement que les chances de survie d'un homme perdu, seul, dans le désert étaient bien minces. Et dans le pire des cas, c'est-à-dire s'il était découvert, il pourrait toujours prétexter l'avoir surpris à s'échapper de la ville pour ensuite le suivre. Il était rassuré sur un point : le vieux brasseur ne pourrait pas le faire chanter. Certes, il était interdit pour un moine de se trouver en dehors du temple la nuit, mais l'éventualité que Jeremiah le dénonce lui semblait plus qu'improbable, justement parce qu'il aurait alors à expliquer sa petite escapade. Sur ces pensées, il se rua vers la lueur, d'abord au pas de course, puis de plus en plus lentement et silencieusement à mesure que la lumière gagnait en intensité.

Il fut soulagé, la lumière était bel et bien immobile. Pendant un instant, il redouta un piège, mais dans sa course, il avait totalement perdu le peu d'estimations qu'il avait sur la position éventuelle de la route de fer. Impossible de faire demi-tour maintenant, il devait aller jusqu'au bout, il n'y avait pas d'autres alternatives.

Après quelques minutes de cette marche forcée, il constata que la lueur était maintenant vive et éclairait les alentours. Couché sur le ventre à une cinquantaine de mètres de la source de lumière, le jeune homme vit un spectacle unique s'offrir à lui: Jeremiah était là, lui faisant dos. Assis en tailleur, il avait planté son bâton au sol à côté de lui. Au sommet de l'objet se trouvait ce qui, malgré la distance, apparaissait comme une mèche insérée dans un des nombreux morceaux de métal que comportait le soi-disant appui. Autour de la mèche, une flamme d'un bleu parfait brûlait vivement, sans pour autant qu'une fumée n'en émane. Le brasseur, quant à lui restait, sagement assis, et portait de temps en temps à son visage ce qui semblait être une gourde de cuir. Voyant ce spectacle, Paul fut presque tenté de se montrer et de confronter le vieil homme. La soif le tenaillait depuis un moment, et l'éventualité d'une gourde pour éteindre sa soif était extrêmement tentante. Néanmoins, il choisit de rester immobile. «*J'ai passé la soirée à courir sans boire, je peux bien patienter quelques minutes*», pensa-il. Sans pouvoir clairement expliquer pourquoi, il avait l'étrange conviction que le vieux n'était absolument pas là par hasard. Quelque chose se tramait, il le sentait jusqu'au fond de ses entrailles.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans que rien ne se passe. Au moment où Paul songeait de plus en plus sérieusement à intervenir, un mouvement diffus le retint. Une deuxième lumière venait d'apparaître, à quelques centaines de mètres seulement de l'endroit où il se trouvait. La lumière fut bientôt rejointe par une deuxième, et finalement par une troisième. Séparés par quelques mètres les uns des autres, les trois halos étaient à peu près de la même force, pour autant que Paul puisse en juger, et contrairement à la flamme de Jeremiah, celles-ci se avaient la couleur des flammes ordinaires, et elles se déplaçaient en mouvements irréguliers,

comme par petits bonds, en direction de la torche du vieillard. Quelque chose approchait, quelque chose qui semblait attiré par la lumière bleue émise par le brasseur.

Tout d'abord, cela ne sembla être rien d'autre qu'une forme diffuse dans la pénombre. Paul se questionna cependant : les trois flammes semblaient se trouver à au moins trois mètres du sol. Puis, émergeant des ténèbres, elles apparurent aux yeux du moine.

Trois étranges créatures marchant à quatre pattes. En fait, une fois qu'elles se furent rapprochées, Paul constata sa méprise; il ne s'agissait pas de trois, mais bien de six choses.

Plus précisément, trois formes humaines qui progressaient, chacune assise sur une créature quadrupède dont jamais Paul n'avait vu de pareil, ni en ville ni dans les quelques rares livres conservés sous clefs dans la bibliothèque du temple. Ces créatures ressemblaient en termes de silhouette aux chèvres ou aux quelques ânes qui broutaient l'herbe de la ville, mais toute ressemblance s'arrêtait là.

Premièrement, une chèvre de cette taille aurait été décrite littéralement comme un miracle, voire une erreur de la nature. Ces animaux étaient si massifs qu'un homme pouvait s'asseoir dessus, visiblement sans que l'animal ne semble souffrir de cette charge.

Ce qui marqua ensuite le moine fut la forme de l'animal : son dos bossu et horriblement tordu semblait sur le point de céder tant les courbures de ce qui devait être la colonne vertébrale étaient accentuées. On aurait dit la forme de certains serpents lorsqu'ils se tortillent pour avancer à travers les pierres. Ses quatre pattes étaient étonnamment maigres, comme des branches d'arbres, et les organes qui semblaient lui servir de pieds étaient énormes, comparés à ses frêles jambes.

Couverte de poils des pieds au museau, la créature était d'une couleur difficile à décrire à cause de la noirceur, et disposait d'une petite queue fine et assez courte. Le point le plus étrange était sa tête, qui semblait exagérément allongée vers l'avant avec de petites oreilles et d'énormes narines velues.

Pourtant, le spectacle de ces créatures hors du commun n'était rien en comparaison de celui offert par les trois silhouettes humaines qui semblaient les chevaucher : recouvertes de la tête aux pieds d'un tissu de la même couleur que leurs montures un peu comme si elles étaient composées de sable, les trois formes tenaient chacune une torche de bois, mais aucune n'était semblable au bâton de Jeremiah.

Les trois formes portaient des vêtements qui semblaient amples, et des capuchons qui empêchaient Paul de distinguer leurs traits. Les trois stoppèrent leurs montures une fois arrivées au niveau du brasseur, qui ne semblait pas le moins du monde surpris de leur présence. Une des trois silhouettes mit pied à terre, et se dirigea vers le vieux, qui se leva d'un trait, trotinant doucement vers la monture du marcheur. À ce moment, les deux semblèrent se faire une accolade. Les lèvres de Jeremiah remuèrent, et le moine maudit en silence les vents du désert qui l'empêchaient de comprendre les paroles que les deux s'échangeaient. La rencontre ne dura que quelques minutes et se termina lorsque Jeremiah sortit de sa poche une espèce de cylindre qui semblait fait de peaux enroulées sur elles-mêmes, retenues au centre par une ficelle.

Il la remit à son interlocuteur, qui n'ouvrit pas le paquet, se contentant de lancer l'objet à une autre des créatures qui l'attrapa au vol, toujours assise sur sa monture. Cependant la créature,

en attrapant l'objet, se retourna sur elle-même en direction de la troisième, restée légèrement en retrait, ce qui offrit à Paul quelques secondes durant lesquelles le visage de l'inconnu lui apparut de face et se trouva du même coup éclairé par la torche d'un de ses camarades : la chose, dont la stature grande et trapue laissait supposer qu'il s'agissait bel et bien d'un humain de grande taille, offrit une vision qui allait hanter le jeune homme de longues semaines après la rencontre.

La créature n'avait pas de tête en tant que telle. À la place, Paul ne vit qu'une surface absolument ronde, blanche comme un os que quelqu'un aurait laissé sécher au soleil, et parcourue de quelques fines lignes horizontales plus sombres, sillonnant la masse où aurait dû se trouver un visage. La peau semblait à la fois douce et rugueuse, comme un cuir mal vieilli ou un tissu légèrement écorché. Deux taches brunes se trouvaient là où aurait dû normalement se trouver sa bouche et son nez, et ses yeux n'étaient que deux minuscules trous sombres, qui émergeaient à peine de sous le capuchon sans pour autant que l'être auquel il faisait face ne semble incommodé dans sa vision.

Alors, la créature bougea quelque peu, mais sans que sa tête ne cesse d'être éclairée par la lumière de la torche, et Paul crut distinguer autre chose. Tout compte fait, la sphère qui semblait servir de tête à la créature n'était pas totalement blanche. Il ne l'avait pas remarqué tout de suite, mais un étrange motif semblait gravé sur la peau. Grossièrement placée au milieu de ce qu'il supposait être un visage se trouvait une sorte d'étoile de couleur rouge-brun. Elle faisait une grande portion du visage et comportait cinq branches, mais aucune n'était de la même longueur. Asymétrique et difforme, le symbole n'avait aucune régularité

que Paul ne puisse identifier : les cinq branches, tordues et irrégulières, tant en angles qu'en longueur, semblaient avoir été disposées de manière aléatoire autour de la tache qui en constituait le centre, et elles ressemblaient plus à des tiges brisées et pliées en plusieurs endroits qu'à de véritables branches d'étoiles. Il avait en tête une étoile comme étant quelque chose de droit et propre, aux contours clairs et précis, à l'image du monde que le culte tentait de créer, mais celle-ci, avait plus l'air d'un amoncellement improvisé de phalanges brisées, appartenant chacune à une créature différente.

Paul ne comprenait rien à la nature de ces étranges individus, pas plus que la signification de cette étrange forme tatouée sur la peau blanchâtre et sans traits de celui qu'il voyait, mais ressentit immédiatement une sourde panique à la vue de ces choses qui semblaient tout droit sorties d'un cauchemar. Ces êtres insaisissables qui arpentaient le désert comme des fantômes sur leurs montures squelettiques, qui semblaient se moquer de tout y compris de l'étrangeté de leurs propres visages lui donnaient des sueurs froides. Il avait l'impression qu'un poing gigantesque enserrait son estomac, et cette sensation empirait lorsqu'il songeait à ce qui aurait pu se produire s'il avait décidé de se montrer quelques minutes plus tôt et que ces monstres avaient remarqué sa présence.

De toute évidence, ces créatures ne faisaient aucunement partie du monde naturel. C'étaient des abominations menaçantes, des erreurs de la nature qui n'auraient jamais dû voir la lumière du jour, et Paul se demandait dans quelle mesure il était adéquat de les décrire comme étant des humains.

Puis, aussi rapidement qu'elle étaient venue, la créature qui était à pied remonta en selle et fit demi-tour, bientôt suivie de ses deux acolytes. Le vieil homme était seul à présent. Il but un peu de l'eau contenue dans sa gourde, puis lécha ses doigts et écrasa la mèche au bout de son appui.

Alors, les ténèbres revinrent.

Extrait #2

Fidèle à son habitude, Edward Machran faisait les cent pas dans ses quartiers.

Il était résolument seul, face à une table où étaient éparpillées de nombreuses cartes ainsi qu'une lampe à alcool qui éclairait la pièce.

Il faisait nuit noire derrière les volets clos, mais rien au monde n'aurait pu détourner l'homme de l'obsession qui tourmentait son esprit.

Il scrutait les divers plans décrivant le désert sans fin, tentant de les faire concorder entre eux de manière à combler dans une certaine mesure les innombrables zones d'ombres que les explorateurs précédents avaient laissées.

Il avait devant lui le résultat de générations d'analyses géographiques, mais la somme des efforts de ses prédécesseurs était absolument chaotique.

Il soupçonnait que le désert devait évoluer au fil des années, car à plusieurs reprises, il était tombé sur de flagrantes incohérences entre les schémas les plus anciens et ceux des expéditions plus récentes. Certains amas rocheux changeaient de taille d'un dessin à l'autre,

certains disparaissaient à un moment donné pour réapparaître une décennie plus tard. Bref les contours du désert évoluaient, il en avait la conviction profonde.

Le seul point sur lequel il pensait pouvoir se fier était la route de fer : cette ligne rectiligne était le seul élément du décor sur lequel les éléments semblaient n'avoir aucune emprise. Elle était présente sur chacune des cartes, même les plus anciennes, probablement qu'elle avait servi de point de repère à des générations d'explorateurs. Pourtant, les caprices de la nature n'étaient pas les seuls facteurs à venir compliquer les choses. Plusieurs représentations du désert étaient incomplètes, contradictoires entre elles, ou dans un si piteux état qu'il était ardu d'en tirer quoi que ce soit. Plusieurs cartes n'avaient pas d'indices permettant d'établir une échelle de distance, alors que dans certains cas, des cartes incomplètes ne faisaient aucune mention de la route de fer ou de la ville, si bien qu'on ne pouvait établir avec certitude où se trouvait exactement la portion de terrain illustrée. D'autres pages se terminaient en déchirures irrégulières comme un casse-tête incomplet, ou étaient fortement endommagées, rongées par la moisissure ou les insectes, voire brûlées par endroits.

Depuis plusieurs années, il regroupait et étudiait tous les documents sur lesquels il pouvait mettre la main, tentant de les mettre en relation pour décider où il serait préférable d'orienter les recherches. Jusqu'à présent, toutes ses réflexions avaient été vaines. Le seul point à être clairement indiqués, outre la route de fer, était le site de fouilles, aux confins du désert. Au moment où il commençait à s'impatienter, trois petits coups se firent entendre depuis la porte.

« Entrez, frère Simon », laissa-t-il tomber d'un ton neutre.

La porte s'ouvrit alors sur un homme qui entra et la referma derrière lui. Assez court sur pattes, le visiteur avait une dizaine d'années de moins que son maître. Un triangle de poils fins ornait son menton, et son visage était marqué par de petites cicatrices, témoignage de l'acné qui, plus tôt dans sa vie, s'était acharnée sur lui. À l'instar du patriarche de sa famille, la calvitie l'avait frappé assez fortement, mais la ressemblance avec lui s'arrêtait là. « *Il a la tête, mais pas l'intelligence ni la stature de Richard Curwens. Et il est moins vicieux, surtout* », songea le maître, non sans méfiance.

« Vous m'avez fait demander, maître ? glissa le principal intéressé d'un ton interrogateur.

– Oui, frère Simon, je vous en prie, venez donc vous asseoir. »

Le Curwens sembla surpris et anxieux, mais il prit place sans faire d'histoire. Depuis qu'il était devenu responsable en chef des expéditions cinq ans auparavant, les rapports qu'il adressait au maître s'étaient toujours déroulés de la même manière : il présentait d'abord un rapport par écrit, détaillant en profondeur l'ensemble des trouvailles. Après l'avoir lu, le maître le faisait parfois mander pour éclaircir quelques points, mais jamais il ne l'avait invité à prendre place à sa table auparavant. En tant que dirigeant suprême du culte, le maître considérait qu'il ne fallait surtout pas que ses subordonnés puissent s'imaginer un seul instant être sur un pied d'égalité avec lui, et la distance était le meilleur moyen d'y parvenir. Ainsi, les rares épisodes où il dérogeait à son habitude étaient lourds de signification, sans pour autant que l'intéressé ne puisse prévoir s'il s'agissait d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle.

Le maître laissa planer le silence pendant presque une minute, faisant mine d'étudier une vieille carte qu'il connaissait par cœur.

« Vous vous demandez sans doute pourquoi j'ai ordonné à frère Paul de vous amener à moi à une heure pareille. »

En fait, le terme « tiré de force hors de son lit » aurait été plus approprié. Le maître avait chargé Paul Davis de transmettre le message comme quoi il le réclamait dans ses quartiers de toute urgence. Ce qu'il n'avait pas dit, c'était qu'il avait transmis le message le plus tard possible, précisément pour que Paul se retrouve face à un frère Simon paisiblement endormi. Le fait d'interrompre le sommeil d'un homme n'était qu'une méthode parmi d'autres pour obtenir des réponses honnêtes. Du moins, c'était la plus subtile, et surtout, elle ne laissait que peu de séquelles visibles.

« Je dois admettre que oui. En quoi puis-je vous être utile, maître ?

– Avec les événements des derniers jours, je n'ai eu que peu de temps à consacrer à votre rapport. Malgré tout, il y a quelques aspects dont nous devons discuter ».

Frère Simon déglutit alors discrètement. « *Il est anxieux ? Tant mieux, la suite n'en sera que plus aisée...* » pensa-t-il, réjoui.

Levant les yeux de ses cartes, le maître reprit d'un ton doux : « Allons, inutile de vous mettre dans cet état, je n'ai aucune mauvaise nouvelle en ce qui vous concerne. Je disais donc que je n'ai malheureusement pas pu me pencher autant sur votre rapport que je l'aurais souhaité, j'aurai donc besoin de votre présence. Quelles sont les retombées de la dernière expédition? »

L'effet de cette déclaration se fit immédiatement sentir sur frère Simon : son visage se détendit, ses épaules s'affaissèrent légèrement, et il répondit d'un ton plus confiant : « Pas grand-chose à signaler. Nous avons trouvé des pièces de bois sculptées en démontant un mur,

beaucoup de pierres taillées aussi, mais rien d'exceptionnel, et rapidement, nos réserves ont touché à leur fin et il a fallu rentrer ».

– Et les excavations ? continua le maître.

– Je n'étais pas à cet endroit lors des travaux, mais frère Carl était le responsable sur place et il m'a offert un récit détaillé des événements. Les volontaires ont découvert une nouvelle structure qui n'était pas là lors de l'expédition précédente. Ils ont creusé plusieurs mètres avant de trouver une portion qui soit assez fragile pour être forcée, mais les sections en dessous étaient plus endommagées que nous l'avions imaginé. Dès que la brèche a été creusée, la portion plus basse a commencé à faiblir et des fissures sont apparues sur sa paroi que nous venions de révéler. Dans la même journée, elle a cédé et le sable s'est engouffré à l'intérieur. Personne n'a été blessé, mais il faudra sortir tout ce sable avant de pouvoir espérer trouver ce qui se cache à l'intérieur.

– Vous n'avez pas eu le temps de le faire? Pourquoi?

Frère Simon se raidit de nouveau, mais de toute évidence il avait déjà préparé sa réponse, car elle vint immédiatement : « Nous avons pris beaucoup de précautions et de temps avant de forcer la brèche. Lorsque nos hommes ont finalement trouvé une partie qui puisse servir d'entrée, frère Malcom a bien insisté pour qu'ils continuent à creuser plus profondément, justement pour éviter que le sable du désert ne s'engouffre si le mur venait à céder. Ils ont creusé deux mètres, selon ce que j'en sais, mais ce qui se trouvait en profondeur était encore plus fragile que le reste. Le temps pressait, l'eau et les provisions étaient presque épuisées, et ils n'avaient que deux options : soit ouvrir le mur en espérant que les deux mètres creusés soient suffisants pour bloquer le sable, soit abandonner le chantier ».

– Et courir le risque que les vents du désert aient tout recouvert à votre retour, compléta le maitre.

Frère Simon acquiesça du bonnet, mais reprit : « ce n'est pas le seul problème, j'en ai bien peur ».

– Quoi donc? demanda maitre Edward, quelque peu intrigué.

– Eh bien, ce n'est rien qu'une théorie pour le moment, mais j'ai cru remarquer quelque chose d'étrange dans la manière dont ces bâtiments réagissent à nos efforts. En fait, j'ai remarqué cela lors de l'expédition précédente : nous avons déterré les fondations de ce qui semblait être une sorte de tour rectangulaire effondrée à l'horizontale. Seul ce qui semblait alors être la pointe émergeait du sable, et nous avons tenté de déterrer en direction de la base supposée...

– Et ensuite?

– Malheureusement, ces travaux ont pris plus de temps que prévu, et nous avons dû laisser le site pour rentrer tant que nous avions encore assez d'eau pour le faire.

– Et ensuite ?

– Eh bien à notre retour, non seulement le vent avait charrié presque tout ce que nous avions creusé, mais en plus, lorsque nous avons tenté de la déterrer à nouveau, la tour avait disparu...

– Disparu? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Quand nous avons repris le creusage, il n'y avait plus rien en dessous, que du sable encore et encore. La tour avait tout bonnement disparu.

– Comment est-ce possible? Êtes-vous certains d'avoir creusé au bon endroit ?

– Oui, nous en sommes absolument certains, la portion qui émergeait du sable était encore là, et nous avons planté des tiges dans le sol pour marquer l’endroit où nous avons creusé, tout était à sa place. Sauf la portion de la tour située sous le niveau du sol.

Le maître gratta pensivement sa barbe, tentant de trouver une explication rationnelle à cette étrange disparition, puis il reprit d’un air catégorique : « C’est impossible, un objet de cette taille ne peut pas disparaître comme par enchantement. Quelque chose vous a échappé, c’est certain ! Vous vous êtes forcément trompé quelque part !

Le frère continua alors : « C’est ce que nous avons pensé au départ, mais en creusant un peu plus, la solution nous est apparue. En fait, la tour n’avait pas disparu, pas exactement du moins ».

– Expliquez-vous, frère Simon.

– En fait, c’est assez simple. Durant la première séance de fouilles, nous avons appris en entendant le son que faisaient nos outils en la frappant que cette tour était creuse. Et puis, après plusieurs jours passés à creuser en tentant de la retrouver, un de nos hommes est tombé sur ceci...

Frère Simon sortit alors un objet de sa robe de moine et le déposa délicatement sur la table.

Rapprochant la lampe à alcool de l’objet pour en avoir un aperçu clair, le maître n’eut pas le temps de faire grand-chose que déjà, frère Simon l’interrompait :

« Vous pouvez le toucher, maître, cet objet n’est pas fragile et n’a pratiquement aucune valeur. »

Suivant les instructions de son subalterne, le maître saisit délicatement l’objet dans ses mains, et le scruta dans les moindres détails : son apparence était des plus banales. Il s’agissait tout

simplement d'une barre de métal rectangulaire longue d'une trentaine de centimètres à peu près. Elle était légèrement pliée ou tordue en son centre, et l'une de ses faces était incrustée tout au long de petits morceaux de pierre et de bois desséché qui s'effritaient au contact des doigts. La face où se trouvaient les morceaux était d'un gris mat, alors que le reste était couvert de rouille.

« Et c'est ce morceau de rouille qui s'est enfui avec la tour, je présume? » demanda le maître d'un air blasé.

– Pas exactement. Voyez-vous, cet objet est semblable en tout point au reste de la structure que nous avons déterrée.

– Attendez un instant, êtes-vous en train de dire que ce truc *est* la tour?

– Exactement. Nous avons trouvé d'autres morceaux du genre alors que nous creusions. Quelques-uns sont droits, mais celui-ci est tordu. Pour une raison que j'ignore, la tour s'est effondrée après notre départ, probablement sous le poids du sable qui la recouvrait, sitôt que le vent est venu la recouvrir à nouveau... »

C'en était trop pour le maître qui sentait l'impatience le gagner: « Ce que vous dites n'a aucun sens, frère Simon! Le sable recouvrait déjà ces choses des décennies avant que vos équipes de fouilles ne tentent de les déterrer, probablement depuis bien plus longtemps en fait. Vous en trouvez une qui a survécu à ces années sous le sable et juste au moment où vous tentez de retirer ces couches de sable, la tour s'effrite? Laissez-moi rire, frère Simon, ces structures ont tenu des lustres sans problèmes, sous des tonnes de gravats qui plus est, et si elles s'effondrent, ce serait à cause de ce même sable? C'est étrange, quand je regarde cette histoire, j'en tire plutôt la conclusion que sont vos équipes de fouilles qui sont à blâmer! Vous avez été

imprudent ou négligent, voilà ce qui s'est passé. Comment espérez-vous me convaincre que ce n'est pas en réalité à cause de votre incompetence ou de votre empressement que cette tour et les ressources qui s'y trouvaient ont été perdues? »

Le malaise se lisait dans les traits de frère Simon, mais ce dernier parvint à articuler une réponse: « Sauf votre respect, je ne serais pas si hâtif à mettre cette perte sur le dos de vos équipes, si j'étais vous. »

« *Malin, oui, très malin...* » songea le maître. Décrire ces unités de recherche comme étant les siennes l'empêchait de décharger sa colère sur un autre que lui-même.

Changeant de tactique, le maître continua: « Et pourquoi donc ne le pourrais-je pas? Qu'est-ce qui m'empêche de déduire que le sort funeste de cette trouvaille n'est pas la faute des équipes sous votre responsabilité? »

– Eh bien, je vous dirais que nous n'en savons que très peu en ce qui concerne la nature de ces choses. Chaque nouvelle trouvaille apporte en fait beaucoup plus de questions qu'elle n'offre de réponses.

– Et alors?

– Ce que j'essaie de vous dire, c'est que nous ignorons tout de ce à quoi ces immenses structures pouvaient servir. Nous ignorons dans quel but elles ont été érigées, nous ignorons comment les anciens sont parvenus à accomplir de tels prodiges. Pratiquement chaque découverte d'importance nous dévoile des matériaux ou des objets que nous n'avons jamais vus auparavant et dont nous ne pouvons que spéculer sur la provenance, la fonction et les caractéristiques physiques. Nous n'avons pas la moindre idée de ce que nous sommes en train

de faire, et chaque tentative est un coup de dés: parfois tout se passe bien, parfois la structure s'effondre, et parfois elle tient, mais nous ne trouvons rien qui vaille la peine d'être rapporté.

– Merci de me renseigner sur ce que je sais déjà, frère Simon, mais je me permets de vous poser la question encore une fois: qu'est-ce qui me dit que ces coups de dés ne sont pas reliés à vos capacités? Comment devrais-je faire pour savoir si la prochaine tour ne sera pas creusée pour rien, que ce soit dû au hasard ou à quoi que ce soit d'autre? » rétorqua-il d'un ton narquois.

Frère Simon, qui commençait à reprendre assurance, répondit d'un air convaincu : « Je n'ai pas réponse à tout, maitre, mais je dirais que je dispose cependant de quelques indices, ou du moins d'une théorie sur la question. »

– Oh, je vous en prie, je suis impatient d'entendre ce que vous avez déduit, continuez! » attaqua le maitre, irrité qu'on lui tienne tête.

Visiblement stressé, frère Simon continua: « J'ai étudié les cartes que les anciennes expéditions nous ont léguées, et je suppose que je ne vous apprend rien en vous disant que l'aspect du désert n'est pas immuable dans le temps...

– En effet, jusqu'à présent, vous ne m'apprenez pas grand-chose, répliqua Edward.

– Eh bien, ces mouvements seraient selon moi une des raisons de ces effondrements.

– Que voulez-vous dire? demanda le maitre en fronçant les sourcils.

– Eh bien il ne s'agit que d'une théorie, mais j'ai plusieurs hypothèses. Tout d'abord, ces choses seraient extrêmement anciennes. Plusieurs générations ont passé depuis la création du culte pour gérer la ville, il suffit de constater l'ancienneté des premières cartes d'expéditions pour s'en rendre compte. »

À la fois agacé et curieux, le maître le laissa terminer: « J'ai également consulté les rares documents laissés par les premiers maîtres du culte à avoir occupé ce poste, et j'ai remarqué un bien curieux phénomène: même si plusieurs décennies séparent le premier maître de la première expédition, ce dernier mentionne parfois d'autres lieux que la ville, avec quelquefois des noms et de vagues indications sur la manière de s'y rendre. Pourtant, les premières expéditions sont beaucoup plus récentes que le premier maître, ce qui laisse supposer que ce n'est pas à force d'explorer le désert que ces informations se sont retrouvées en notre possession...

– Oui, moi aussi j'ai étudié ces textes, ces indices sont inexacts, rien ne se trouve aux endroits indiqués, tout le monde sait qu'il n'y a rien dans le désert, à part le site de fouilles. Quelles qu'aient été les choses présentes à ces endroits, en supposant que ces vieux témoignages poussiéreux soient exacts, il n'en reste rien aujourd'hui. Pourquoi est-ce que vous me parlez de ça?

– Parce que je pense qu'il y a un lien entre ces témoignages et les mouvements du désert. Voyez-vous, j'ai l'impression que nos prédécesseurs connaissaient beaucoup mieux que nous le monde autour de la ville. Je pense que ces bâtiments que nous tentons de mettre à jour sont vieux, très vieux, probablement beaucoup plus vieux que la ville elle-même!

– Attendez une seconde! Si mes calculs sont exacts, Tobias le pieux fut le premier à prendre en main la destinée de la ville en créant le culte, et il est mort plus ou moins cent cinquante ans avant aujourd'hui. C'est à cet instant que nous avons commencé à prendre en note la succession des différents maîtres à travers les années.

– Vos connaissances en la matière sont exactes » le complimenta vainement frère Simon avant d'ajouter: « et pourtant, maitre Tobias décrit sommairement, dans ses écrits, la période qui précéda la création du temple.

– Tout le monde connaît cette histoire, l'épopée de Tobias, l'homme qui créa la ville sous la bannière du culte.

– Oui, mais il est très probable que la réalité de ses exploits ait été quelque peu enjolivée. Selon les écrits en notre possession, le successeur de Tobias, maitre Lucas, aurait dû faire face à plusieurs soulèvements au cours de son mandat en tant que maitre, et c'est de lui que nous viennent les principaux faits d'armes de Tobias. Il aurait peut-être été tenté de faire taire les contestataires en amplifiant le mérite et le prestige liés à la charge de maitre, mais les questions quant à la véracité de cette légende ne sont pas ce qui nous intéresse aujourd'hui. J'ai voulu attirer votre attention sur cette période de la ville, car selon toute vraisemblance, l'endroit que nous appelons la ville était déjà habité avant la création du Temple. »

Le maitre était à présent pendu à ses lèvres et, d'un mouvement de la main, il lui fit signe de continuer.

« En fait, je doute que les documents qui décrivent le monde extérieur soient de la main de frère Tobias.

– Et qu'est-ce qui vous fait dire ça?

– C'est fort simple, les écrits du premier maitre sont tous conservés dans un recueil à son nom, dans la bibliothèque du temple. Chaque loi, chaque jugement de conflit entre les citoyens de l'époque, chaque évènement qu'il a jugé digne d'attention s'y trouve, et chaque section est conclue par sa signature, accompagnée du sceau du culte. Et pourtant, les quelques

extraits qui mentionnent le désert ont tous quelque chose en commun: ils ne sont pas signés ni dotés du sceau en question. Qui plus est, ils sont tous situés à la fin de l'ouvrage, comme si quelqu'un les avait trouvés et avait décidé de les inclure dans le livre après la mort de maître Tobias. »

Le maître demanda alors: « Et alors? Peut-être ne s'agit-il que de réflexions ou de notes personnelles qui n'avaient pas à être signées?

– Ça, j'en doute. Ces pages semblent beaucoup plus abimées que celles signées, et les styles d'écriture sont tous différents, comme si ces pages avaient plusieurs auteurs. Et parmi toutes ces manières d'écrire, il n'y en a aucune qui est identique à celle des pages signées.

– C'est une théorie intéressante, j'en conviens, mais peut-être pourriez-vous enfin m'expliquer en quoi cela vient éclairer la question de la tour disparue?

– Selon les registres, une période de cent cinquante ans sépare l'arrivée au pouvoir de frère Tobias de notre ère. Or, les récits des débuts de cette époque ne font aucune mention ni du monde extérieur ni d'expéditions, comme si la situation des maîtres de jadis était trop précaire pour que la ville puisse se permettre de lancer des projets qui auraient demandé trop de ressources. Il s'agit de temps sombres et violents, et les maîtres semblaient avoir d'autres soucis que d'explorer et de cartographier un désert hostile. Ce n'est que près de trente ans après la mort de maître Tobias que les premiers récits d'exploration apparaissent.

– Je n'ai pas de temps à perdre avec vos spéculations historiques, frère Simon. Venez-en aux faits ou sortez maintenant.

– Un peu de patience, j’y suis presque! » répondit-il, effrayé à l’idée de perdre l’oreille attentive de son supérieur. « En fait, j’ai l’impression que les écrits à la fin du livre de Tobias décrivent le désert avant même que la ville ne soit habitée. »

Le maître le scruta alors d’un regard dubitatif : « Comment est-ce possible?

– Eh bien, si nous acceptons l’idée que quelqu’un, peut-être un de ses successeurs, ait ajouté des pages plus anciennes au livre de maître Tobias, cela suppose que ceux qui les ont écrites étaient issus d’une époque plus ancienne, une époque de la ville où il n’y avait pas encore le culte. Nous savons que la ville commença à être habitée peu après la chute de l’ancien monde, mais je ne serais pas en mesure de dire avec certitude combien de temps s’est écoulé entre cet effondrement et la création du Temple.

– Attention à ce que vous avancez, frère Simon, vous frôlez l’hérésie! Tout le monde sait que c’est Tobias le pieux qui, après la chute des anciens, entendit l’appel du Créateur et guida son peuple à travers le désert vers la ville, fondant le culte du même coup.

– Loin de moi l’idée de prêcher la mauvaise parole, maître. Je suis le premier à reconnaître le mérite et la grandeur d’âme de maître Tobias. Il a créé le Temple et la ville par le fait même, mais cela ne veut pas nécessairement dire qu’il n’y avait rien avant!

– Oui, frère Simon, il y avait quelque chose avant le culte. Et c’est précisément de cette époque avant le Temple que nous proviennent les sites que vous tentez de fouiller! rétorqua le maître.

– Ce n’est pas ce que je tentais de dire. Ce que je prétends, c’est qu’il y a eu une période de transition, probablement assez grande, entre la période des grands troubles et la création du Temple. Cette période aurait pris fin avec la nomination de Tobias le pieux, et ce serait durant

cette période qu'auraient été produits les écrits insérés plus tard dans son recueil. Je suppose qu'à cette époque, on connaissait mieux le désert qu'aujourd'hui, mais que ces connaissances ont fini par se perdre, la situation précaire des premiers jours du Temple ne permettant pas d'entretenir ce savoir... »

Edward Machran reprit alors le devant de la scène: « À quoi diable tout cela rime-t-il, frère Simon? Au cas où vous l'auriez oublié, votre rôle est d'amener en ville des ressources qui nous permettent de mieux vivre, pas de remettre en question le récit fondateur du Temple! »

Le petit moine chauve ne se laissa pas abattre, et reprit de plus belle : « Si ma théorie est vraie, cela voudrait dire que ces bâtiments seraient beaucoup plus vieux que les cent cinquante ans qui nous séparent de frère Tobias, contrairement à ce que nous pourrions être portés à penser. Si, comme je le suppose, il existe une période entre le moment où ces lieux furent désertés et la création de la ville telle que nous la connaissons, cela vient sensiblement augmenter le temps que ces structures auraient passé sous le sable du désert. Nous voilà justement au point que je souhaite aborder: comme je vous le disais, nous n'en savons que très peu en ce qui concerne les anciens et la manière dont de telles structures ont pu être construites. Mais une chose est certaine: ce n'est qu'après la chute des anciens que leurs œuvres furent submergées par les sables et bien que nos connaissances en la matière ne soient dans le meilleur des cas que basiques, il y a fort à parier que de telles constructions n'aient pas été pensées pour résister au poids de plusieurs mètres de sables. Cela expliquerait pourquoi nous en retrouvons si peu en état d'être exploitées.

– Encore une fois, vous oubliez votre rôle. Je me fiche de savoir depuis combien de temps elles sont sous le sable, ce qui m'intéresse, c'est ce qu'elles contiennent! contre-attaqua le

maitre. Je me demande si je ne ferais pas mieux de déléguer la tâche à un autre moine. Un moine qui ne me ferait pas perdre mon temps avec des anecdotes sans valeur... Je pourrais vous installer à la bibliothèque du temple, vous auriez alors tout votre temps pour vous plonger dans ces barbouillis que vous aimez tant... À moins que vous ne préféreriez la source? Vous n'êtes déjà plus tout jeune, je pourrais vous envoyer passer vos journées à prier, agenouillé dans l'eau... Le créateur est magnanime, mais peut-être que les prières d'un homme de votre calibre nous abreuveraient davantage et amélioreraient notre sort, qui sait?

– Je vous en conjure, laissez-moi terminer, maitre. Nous savons aussi que les premiers explorateurs disposaient alors encore de structures à l'air libre qui n'avaient pas été vidées et qu'ils n'avaient pas besoin de creuser autant que nous. Or, il ne reste que très peu de ces structures, la plupart se sont effondrées il y a longtemps sous le poids du sable et des années. Pourtant quelques-unes, par hasard ou pour d'autres raisons que j'ignore, ont survécu à cette épreuve. Probablement que ce séjour dans les profondeurs a altéré leur structure et qu'après tant de temps écrasé sous le sable, le fait de subitement se retrouver à l'air libre, libérées de cette pression, cause leur effondrement. Cela expliquerait pourquoi les premières expéditions ne faisaient pas face à ce genre de problèmes. Les premiers rapports faisant mention de tels problèmes sont plutôt récents, une trentaine d'années, tout au plus. »

Pendant une longue minute, le maitre resta silencieux, soutesant les paroles qu'il venait d'entendre, sans quitter des yeux son interlocuteur. Tout compte fait, sa déduction, quoique peu orthodoxe et à la limite de l'hérésie, n'était pas totalement absurde, bien au contraire. Il tenta de visualiser mentalement les contours d'un monde tel que décrit par frère Simon, sans cesser de chercher des failles dans son raisonnement. Sa version différait quelque peu du récit

de la ville issue du Temple tel que ses membres l'expliquaient aux masses de fidèles, mais en même temps, elle ne remettait pas en question le rôle fondamental de l'organe religieux comme base de la ville, si bien qu'on ne pouvait pas vraiment la qualifier d'hérésie. D'autant plus qu'elle n'émanait pas d'un vulgaire travailleur irrité de payer un impôt, mais bien d'un moine, le maître des expéditions qui plus est. Plus il y pensait, plus cette idée semblait plausible. En fait, les questions d'ordre historique ne l'intéressaient pas le moins du monde, son véritable intérêt consistait à trouver une manière de tourner cette nouvelle information d'une manière qui appuierait les projets qu'il envisageait. Il y avait peut-être un moyen, mais il fallait au préalable faire sentir à frère Simon qu'il avait réussi à le convaincre...

« Vous savez, frère Simon, bien que votre raisonnement ne soit pas tout en accord avec le dogme, je sais reconnaître le mensonge lorsque j'y suis confronté. »

Un nuage sombre sembla apparaître dans les traits du moine, mais son supérieur reprit immédiatement: « Et c'est pour cette raison que je suis forcé de reconnaître votre honnêteté. Je suis d'autant plus disposé à accorder du crédit à vos dires, car je vous connais, frère Simon: vous n'êtes pas un vulgaire rebelle toujours prêt à contredire la parole du culte pour sauver quelques gouttes, vous êtes un homme de confiance, vous me dites la vérité, j'en suis maintenant convaincu et je vous en remercie. Votre histoire est difficile à envisager et pourtant, elle est fondée sur la raison et me semble totalement sensée... »

Le maître prit un moment pour observer la réaction de son obligé. Comme il s'y attendait, ce dernier, après un long moment d'anxiété, semblait maintenant sur le point d'exploser de joie, ravi, mais surtout soulagé de voir son maître reconnaître sa valeur et prêter foi à une histoire que lui-même savait dure à avaler.

« Cependant, cela nous place encore une fois devant le même enjeu. Comment faire pour extraire le contenu de ces structures sans qu'elles ne s'effondrent? Vous connaissez le désert mieux que quiconque, frère Simon, et nul ne remet en cause votre expertise. Vous avez trouvé une explication à un problème complexe, mais j'ai besoin de vous encore une fois. Dites-moi, comment comptez-vous remédier à la situation? Nul besoin de vous convaincre de la nécessité de ces expéditions pour notre survie à tous, mais mettez-vous à ma place un instant. Comment puis-je persuader une ville entière de participer à ce grand projet si nous n'en tirons rien d'autre que des ruines broyées par le sable?

– J'avoue que vous me prenez au dépourvu, ce n'est qu'après une longue étude du désert et des textes à ma disposition que j'ai imaginé cette explication, mais je vous promets de m'y atteler et de vous revenir aussitôt que possible avec une proposition. Merci mille fois!

– Très bien, je vous remercie, frère Simon. Vous pouvez disposer. »

Frère Simon se leva et se dirigea vers la sortie, mais au moment où sa main se posait sur la poignée, la voix de son maître retentit à nouveau :

« Un instant, frère Simon, tout compte fait, je crois qu'il me vient une idée. Revenez-vous asseoir, s'il vous plait. »

Son interlocuteur s'exécuta, et le maître attendit qu'il soit installé avant de reprendre: « Il me vient une idée, et j'aimerais avoir votre avis.

– Bien sûr, maître, je vous écoute, à quoi pensez-vous?

– Corrigez-moi si je me trompe, mais les expéditions sont bien planifiées pour durer aux alentours de vingt jours?

– C'est exact. Il faut généralement compter vingt jours au total, si nous ne sommes pas ralentis par une tempête de sable. Cela inclut cinq jours pour se rendre sur le site avec nos provisions, et à peu près autant pour en revenir chargés de ce que nous pouvons ramener, ce qui nous laisse dix jours pour fouiller et creuser.

– Je vois. Si j'ai bien été attentif lors de vos explications, un de vos problèmes était que vous étiez pressé par le temps et forcés de délaissé certains sites pour les retrouver détruits par le sable à votre retour?

– C'est bel et bien ma théorie, pourquoi?

– Je pense détenir une solution. Peut-être. »

Le visage du moine s'illumina, et sur son visage se lisait l'impatience de voir de quoi il en retournait.

« Eh bien, imaginez un peu: lors de la prochaine expédition, vous ne creuserez pas... »

Le visage de frère Simon prenait à présent une expression intriguée, au grand plaisir d'Edward Machran.

« Vous ne creuserez pas. Tant que nous les laissons sous terre, ces bâtiments demeurent intacts ; je me trompe?

– En effet, c'est l'excavation qui les abime, je pense, ou alors le retrait du sable qui les recouvrait. Mais comment comptez-vous en tirer quoi que ce soit sans les mettre à jour?

– C'est fort simple, la prochaine expédition sera très courte. Vous emporterez le chargement habituel sur le site. Vous ferez ensuite une rapide évaluation des endroits qui vous semblent les plus prometteurs, et vous vous arrangerez pour les identifier, puis vous reviendrez en ville en laissant vos provisions sur place...

- Sauf votre respect, maitre, j'ai peur de mal saisir votre idée...
- Vous reviendrez en ville en ramenant uniquement le strict minimum dont vous aurez besoin pour rentrer sain et sauf. Vous et vos hommes profiterez ensuite d'un repos bien mérité après ces dix jours de marche forcée. Puis, une deuxième expédition aura lieu. Vous retournerez sur le site en question, sauf que cette fois, les bâtiments que vous aurez identifiés au préalable seront forcément intacts. Et vous disposerez en bonus de presque deux fois plus de vivres, de quoi vous fournir suffisamment de temps pour effectuer correctement vos recherches. Qu'en pensez-vous? »

Le moine resta un moment pensif, le regard ébahi par ce qu'il venait d'entendre, puis après avoir marmonné dans sa barbe quelques instants, il murmura, presque pour lui-même: « Cela vaudrait la peine d'essayer... Mais comment ferez-vous pour obtenir autant de vivres? Nous avons de la difficulté à lancer plus d'une expédition par année. Je reviens d'une première qui s'est avérée plus que décevante, et vous me proposez d'en lancer pratiquement deux de plus? L'idée est bonne, mais amasser le nécessaire pour la mettre en branle sera loin d'être une tâche aisée... Comment ferez-vous? »

Avec un clin d'œil, le maitre répondit d'un ton à la fois énigmatique et rassurant : « Vous n'aurez heureusement pas à vous soucier de détails de cette nature, frère Simon. Contentez-vous de continuer à diriger les expéditions avec le talent qui vous caractérise, je m'occupe du reste. Gardez la foi, frère Simon, et si le créateur le veut, nous arriverons à nos buts. Dans le pire des cas, nous n'aurons qu'à nous contenter de ce rapide aller-retour. La sécheresse du désert devrait préserver les vivres pour la prochaine expédition, quand bien même cette dernière devrait avoir lieu l'année suivante. Après tout, l'eau ne périmé pas, que je sache...

– Je garde foi en vous, maître, l'idée de laisser ces provisions sur place risque de causer quelques mécontents, mais la plupart seront probablement convaincus. Du moins, je pense.

– Garder la foi, c'est le plus difficile. Le reste, je m'en charge, répliqua à nouveau maître Edward d'un ton complice.

– Mais je dois vous avouer que j'ai bien hâte de voir comment vous ferez pour réaliser ce tour de force, les grandes familles seront plus difficiles à convaincre... »

Pendant que le maître des expéditions prononçait ces paroles, le maître peinait à contenir son triomphe. Tout se déroulait encore plus facilement qu'il ne l'avait espéré. *« Ça y est! Enfin, une opportunité se présente! »*

Puis, Edward changea à nouveau son angle d'approche: « Puisque vous abordez le sujet des grandes familles, je me demandais justement... Comment se porte le patriarche? »

Il avait volontairement marqué une pause avant de lui poser la question concernant le patriarche, et frère Simon, visiblement pris au dépourvu, répondit en hésitant : « Vous savez, je n'ai que très peu de contacts avec mon ancienne famille...

– Allons, allons, frère Simon, ne me prenez pas pour plus bête que je ne le suis, ne me poussez pas à douter de votre honnêteté. Le Temple est un arbre dont les feuilles s'élèvent vers les cieux, mais tout arbre, aussi haut qu'il puisse être, aura toujours quelques racines » glissa le maître d'un ton doux.

– Richard Curwens a fêté le mois dernier son soixante-douzième anniversaire de naissance. » finit par exposer le plus jeune moine avec une hésitation où semblait se déclinier une pointe de méfiance.

« J'ai cru comprendre que la fille de Jonathan Sheels avait décliné votre offre d'alliance en faveur de celle de Charles Davis?

– Ce n'est plus vraiment un secret, le mariage a été célébré quelques jours à peine avant que nous ne rentrions en ville, mes hommes et moi...

– Et comment a-t-il pris la nouvelle? Ne dites pas de bêtises, frère Simon, je sais que vous vous êtes croisés... »

En vérité, c'était frère Paul, son jeune protégé, qui le lui avait appris. Le jeune rapace avait été plus qu'heureux de dénoncer ce qui s'apparentait à une faute d'une famille rivale, mais le maître choisit de taire cette information.

« Vous vous en doutez sans doute, mais il l'a mal pris. Personne n'apprécie l'échec, mais mon cousin semble le détester au plus haut point... »

« *Typique des hommes qui ont de l'ambition* », fut forcé de reconnaître le maître pour lui-même, avant d'ajouter : « C'est bien ce dont je me doutais, mais j'espère qu'il est au courant que je n'y suis pour rien. Le Temple a autorisé cette alliance comme il se devait de le faire. Vous savez très bien que je ne pouvais tout bonnement refuser d'offrir l'eau aux futurs mariés sans prétexte valable. Et malheureusement, les plans de Richard Curwens ne peuvent l'emporter sur la mission première du Temple, qui est, je vous le rappelle, de garantir l'harmonie en ville. Je ne suis pas dupe, j'imagine qu'il me reproche d'avoir voulu favoriser les Davis au détriment de ses intérêts?

– Jamais je ne me hasarderais à présumer des réflexions du patriarche Curwens, mais je vois mal comment il pourrait en être autrement, fut forcé de reconnaître frère Simon, à contrecœur.

– Et la subtilité ne semble pas être sa force, sans vouloir lui manquer de respect! continua le maître. Nous avons eu une conversation peu avant le mariage, et il a tout fait pour me faire sentir que d'autoriser cette union était une mauvaise idée, à l'instar des autres Curwens un peu partout au Temple. Il m'a demandé comment il serait possible pour sa famille de continuer à payer un impôt d'envergure raisonnable si ses plans étaient sans cesse compromis par mes actions... D'ailleurs, votre famille n'a pas daigné assister aux festivités, si je ne m'abuse. »

Le moine changea soudainement d'expression: « Je vous assure que je n'ai appris cette nouvelle qu'au moment de rentrer en ville, je n'avais aucune idée quant à la manière dont mon cousin comptait gérer la situation... Du moins, si l'on exclut les ragots qui circulaient en ville peu avant mon départ... »

« Évidemment! Ils ne lui en ont pas parlé, et ils ont bien fait, ils se sont méfiés du fait que leurs plans seraient éventés s'ils s'avisaient d'y inclure un moine trop près de moi. Ils doutent de sa loyauté, mais comment savoir si je peux moi-même me fier à lui? Il sait très bien qu'il ne m'apprend rien, c'est sans doute pourquoi il parle avec si peu de retenue... »

Ce fut frère Simon qui brisa le silence: « Il se pourrait cependant qu'une opportunité de calmer les ardeurs du patriarche se présente bientôt. Un autre mariage se présente à l'horizon.

– De quoi parlez-vous? demanda le maître en fronçant les sourcils.

– Je parle de Lornes Curwens, un jeune homme issu d'une branche secondaire. Sa mère était la sœur de Richard Curwens, mais lorsque la peste a emporté sa famille, il est devenu en quelque sorte le fils adoptif du patriarche. Et il est en âge de se marier. »

« *Tiens donc* », pensa le maître, avant de reprendre la parole pour encourager frère Simon à aller plus loin :

« Et qui sera la future épouse de ce jeune homme ? »

– Eh bien, c'est là que les choses se corsent, hésita frère Simon, visiblement mal à l'aise.

– Allons, je suis convaincu que votre famille connaît parfaitement les coutumes du Temple, mais si ce n'est pas le cas, je vous invite à leur rafraîchir la mémoire. S'ils veulent unir un de leurs fils, qu'ils le fassent, je ne vois pas pourquoi le Temple s'y opposerait. Ils n'ont qu'à en faire la demande et je les unirai, exactement de la même manière que j'ai uni Carla Sheels et Charles Davis. C'est mon devoir en tant que maître, ce n'est pas une faveur que je fais à ceux qui me plaisent.

– Je ne pense pas que cela soit aussi simple, sauf votre respect. »

De toute évidence, quelque chose se tramait, le non verbal de frère Simon témoignait d'un malaise grandissant, aussi le maître opta-t-il pour l'apaisement : « Parlez sans crainte, frère Simon, je vous assure que je n'ai aucune raison de vouloir nuire aux Curwens de quelque manière que ce soit. D'ailleurs, le fait que j'accepte une union ne les place pas en dette envers moi, pas plus qu'ils n'ont besoin de mon autorisation pour vivre leur vie comme ils l'entendent. De toute manière, je finirai tôt ou tard par apprendre ce qu'ils trament, quand bien même serait-ce la veille du jour où le mariage aura lieu. Pourquoi toutes ces cachettes, frère Simon ? »

Le moine déglutit discrètement :

– Ce mariage risque d'être un peu, comment dire... hors de l'ordinaire » se risqua à dire le moine, en déglutissant discrètement.

« Assurément, il hésite. À quoi toute cette histoire peut-elle bien rimer, à la fin? » se dit pensivement le maître pour lui-même.

« Vous n'êtes pas sans savoir que l'alliance d'une femme doit être au préalable approuvée par son père, du moins lorsque les partis en présence disposent d'une certaine richesse, glissa alors le moine.

– Oui, je suis au courant. Il y a eu des exceptions ces dernières années en raison de la quantité de familles brisées par la peste, mais généralement, il s'agit plus d'une formalité que d'une réelle obligation. Même si le père n'y voit pas d'objection, il est assez rare qu'une jeune femme de bonne famille veuille passer le reste de ses jours dans la misère en mariant le premier vanu-pieds venu. Mais en quoi cette histoire me concerne-t-elle?

– La femme en question est issue d'une famille relativement aisée, du moins assez pour que la question de l'approbation puisse s'appliquer ici. Or, la peste a emporté son père, et le patriarche estime que, dans ce cas bien précis, votre autorisation pourrait être requise.

– Qu'ils s'arrangent avec la femme, qu'est-ce que ma permission vient faire dans cette histoire?

– Vous pourriez en quelque sorte être en état de refuser cette alliance, si l'on choisit de se fier aux bruits qui courent auprès de ma famille, répondit frère Simon.

– Et pourquoi donc est-ce que ce serait le cas?

Le moine prit un instant pour déglutir avant de répondre d'une voix hésitante:

« Richard Curwens, pour une raison que j'ignore, s'est mis en tête d'unir son neveu Lornes Curwens, le prétendant, à une des héritières de la famille Bower...

Maitre Edward eut alors une moue de stupéfaction : « Les Bower? David Curwens a épousé Lauren, la fille de Michael Bower il y a moins de trois ans de cela, pourquoi auraient-ils besoin de ma permission?

– J’ai bien peur que la situation soit loin d’être si simple, répliqua frère Simon.

– Vous dites? À mes yeux, la situation est très simple, argua le maitre, qui commençait à y voir plus clair. Le patriarche s’est mis en tête d’allier sa famille à l’union. Les hommes qui en font partie travaillent de concert et chacun peut faire entendre sa voix, mais je sais mieux que quiconque qui sont les hommes réellement aux commandes... Richard a réussi à mettre un pied dans cette organisation grâce au mariage de son fils, accédant du même coup aux bonnes grâces de Michael Bower. Mais l’union ne se résume pas à Michael Bower... Laissez-moi deviner : j’imagine que c’est son frère, Amos, qui vous cause problème? On le dit assez difficile à gérer depuis que la peste a emporté sa famille...

– Vous n’avez pas tort sur bien des points. Si vous saviez le nombre de conflits engendrés par le caractère de cochon d’Amos Bower... admit frère Simon en prenant une profonde inspiration.

– Mais quand même! Loin de moi l’idée d’expliquer au patriarche comment gérer les intérêts de sa famille, mais ne pensez-vous pas que cela commence à faire beaucoup? Deux de leurs héritiers, simplement pour satisfaire un clan déjà ravagé par la peste? D’ailleurs, si c’est ce que vous avez en tête, je crains bien de devoir vous décevoir, frère Simon. Si Richard Curwens veut unir son neveu, il devra se débrouiller par lui-même pour convaincre l’autre parti d’accepter l’alliance. Je n’utiliserai pas ma fonction et ma charge pour forcer le choix d’Amos Bower, soyez bien certain de cela! »

Mais, au grand étonnement du maitre, rien de ce qu'il venait de dire n'avait modifié l'expression malaisée du moine sous ses yeux, au point où la situation devenait franchement intrigante, du moins jusqu'à ce que frère Simon ne desserre à nouveau les lèvres : « Non, ce n'est pas la permission d'Amos Bower qu'il recherche, mais bien la vôtre, j'en ai bien peur... »

Avant que le maitre ne puisse s'exclamer, le moine reprenait : « Les frères Bower n'ont pas toujours été deux, vous savez... »

– Mais alors, vous voulez dire que, s'étrangla le maitre.

– Exactement, maitre. Le patriarche souhaite unir son neveu à la fille du plus jeune des trois.

Vous savez de qui je parle...

« *Et comment!* » s'exclama intérieurement le maitre, l'esprit en ébullition, pendant que frère Simon continuait à lui expliquer ce qu'il savait mieux que quiconque: « Avant que la peste ne l'emporte, Logan Bower a eu une fille. Après la mort de son mari, la mère a plus ou moins coupé ses relations avec les deux frères, mais ils considèrent malgré tout cette enfant comme l'une des leurs. Inutile de préciser qu'ils ont vu les actions de sa mère comme une trahison en bonne et due forme... »

Pensif, le maitre bougea quelque peu sur sa chaise, avant de dire, sur un ton de confiance :

« J'en connais quelques-uns qui verraient d'un très mauvais œil une alliance du genre, surtout au vu de ce qu'elle implique... »

Le malaise de frère Simon semblait au paroxysme, et son supérieur comprit qu'il devait dès maintenant saisir l'opportunité. Gardant en main son verre encore plein, il se leva et se dirigea lentement vers la bibliothèque, tournant volontairement le dos à son interlocuteur.

Puis, feignant de poser son regard sur un des nombreux parchemins qui garnissaient les étagères, il prit à nouveau la parole sans se retourner : « Réalisez-vous seulement la nature de ce que vous me demandez?

– Oui, j’en ai bien peur, dit frère Simon en déglutissant à nouveau.

Toujours sans se retourner, maître Edward ajouta : « Cette décision ne fera pas que des heureux, mais je vous suis infiniment reconnaissant de m’en avoir fait part. Vous venez de nous éviter bien des tracas, à tous les deux. »

Devinant la stupeur de frère Simon, il continua : « Cette décision sera délicate, mais les Davis ont eu ce qu’ils voulaient, je me verrais donc très mal refuser à l’un ce que j’ai donné à l’autre. Mais il y aura une condition. »

– Oui, le patriarche se doutait qu’il y aurait un prix à cette exception.

– Tant mieux! coupa le maître. Écoutez-moi attentivement, frère Simon. Les moyens ne m’importent pas, mais les Curwens devront faire preuve de leur dévotion envers la ville et envers le Temple. Et il existe un moyen très simple » expliqua le maître. Il fit alors une pause puis, masquant à la perfection son allégresse, il ajouta : « Qu’ils fournissent de quoi assurer la réussite du projet que vous caressez!

– Maître?

– Vous m’avez bien entendu, frère Simon. Obtenir suffisamment de vivres pour lancer une expédition est toujours un processus ardu, et je ne vous parle même pas de ce dont nous venons de discuter. Après notre entretien, vous quitterez l’enceinte du Temple pour vous rendre à la demeure des Curwens, et vous leur transmettez le message suivant : vous et moi avons de grands projets, frère Simon, des projets exceptionnels. S’ils remplissent leur part

du marché et qu'ils fournissent de quoi rendre possible ce projet exceptionnel, je tiendrai ma promesse d'offrir ma bénédiction à une alliance tout aussi exceptionnelle. »

Frère Simon répondit par l'affirmative d'un hochement de tête, avant de demander : « Mais encore, quelles quantités ? »

Alors, le maître soupira et tourna légèrement la tête en direction de son interlocuteur : « Je devrai faire des pieds et des mains pour persuader la mère de ne pas immédiatement vous claquer la porte au nez, faites bien comprendre au patriarche que l'ampleur de mes efforts sera directement semblable aux leurs. »

Le moine hocha la tête, puis se dirigea vers la sortie. « Encore une chose, frère Simon. Inutile de spécifier que, si quoi que ce soit de cette conversation devait arriver dans les mauvaises oreilles, les Curwens seraient les seuls à en assumer les conséquences. Même chose si leur tentative devait échouer. Je convaincrai la mère de vous laisser le champ libre, mais rien de plus. S'ils échouent à convaincre la fille, qu'ils n'aillent pas s'imaginer une seule seconde que je volerai à leur secours. Et inutile qu'ils vous renvoient vers moi avec une contre-offre, ma proposition est à prendre ou à laisser. »

Sur ces paroles, maître Edward donna congé à frère Simon qui quitta les appartements de son maître. Dans sa précipitation à dévaler les escaliers menant au bas de la tour, il ne remarqua pas l'intrus. Tapis dans les ténèbres et la charpente d'une porte partiellement ouverte dans le couloir où se trouvaient les appartements du maître, le jeune moine que le maître avait chargé de ramener frère Simon n'avait pas manqué une miette de l'entretien.

Maintenant seul dans ses appartements, le maître jubilait : encore une fois, sa foi et sa patience avaient porté fruit. Aujourd'hui, le Créateur venait de lui offrir l'opportunité

inespérée de voir tous ses rêves se réaliser. Qui plus est, frère Simon n'y avait vu que du feu. « *Étonnant, à quel point, sans même le savoir, les hommes et leurs ambitions s'alignent à la perfection dans le grand dessein du Créateur!* » jubila-t-il, peinant à contenir son triomphe. Il ricana, vida d'un trait son verre de vin et se mit au lit.

Extrait #3

« Messieurs, vous avez devant vous la mythique route de pierre! » s'extasia frère Simon, désignant du doigt la ténébreuse surface figée au sol, qui s'élançait en avant vers le site de fouilles. Il était à l'avant, comme toujours, accompagné d'Edmund, de Barry et de Paul, et il avait parlé aussi fort qu'il en était capable, bien conscient que seuls les quelques volontaires directement à l'avant entendraient son appel. Qu'il s'en soit soucié ou non ne changeait pas grand-chose au final, car moins de cinq minutes plus tard, la cinquantaine de volontaires étaient attroupés autour de lui, fixant avec ébahissement l'étrange route lisse et noire qui semblait s'étirer à l'infini en direction des montagnes grisâtres devant eux.

« Nous approchons du but de notre périple. Permettez-moi de vous rappeler encore une fois la nature de votre engagement », annonça-t-il à la foule.

« Nous resterons sur place au moins trois semaines, peut-être plus longtemps, dépendamment de la vitesse à laquelle s'épuiseront nos provisions. Une fois arrivés sur place, nous irons récupérer les chariots qui ont été laissés pour nous et nous installerons nos tentes. Vous pourrez ensuite profiter du reste de la journée pour vous reposer. Demain, les travaux d'excavation commenceront, vous serez séparés en groupe de dix, chacun placé sous la

responsabilité d'un membre du culte, chacun d'eux placé sous mon commandement. » Il semblait sur le point de donner l'ordre de reprendre la marche, quand il se ravisa : « Rappelez-vous : quiconque tenterait de garder pour lui ce que nous réussirons à tirer de cet endroit sera soumis à l'annulation, même chose si vous tentez de voler de la nourriture. »

Puis, frère Simon dû se rendre à l'évidence : l'attention du groupe était captivée par la route de pierre et le nébuleux paysage qui suivait, et bien peu prêtaient attention à son discours, aussi, il décida d'y mettre un terme : « L'aube tire à sa fin, bientôt la chaleur sera insupportable ici. Allez, en route. »

Le trajet s'était fait très rapidement. Alors que plus d'une semaine avait été nécessaire pour se rendre jusqu'aux ruines la première fois que Paul avait participé à une expédition, il voyait à nouveau les immenses structures érigées par les anciens, seulement trois jours après avoir quitté la ville.

« Que pensez-vous que nous trouverons ici? Je veux dire, une fois que nous serons au camp ? » demanda-t-il à frère Simon.

Le Curwens prit une grande inspiration : « Je connais ce désert, un homme seul ne peut y survivre bien longtemps. Surtout pas avec une blessure...

- En supposant qu'il soit bel et bien seul, glissa Paul, un soupçon de crainte dans la voix.
- Vous disiez-vous même que ces nomades n'avaient pas été appelés... S'il est malin, il aura attendu notre départ pour rentrer au site et se servir dans nos provisions... Je pense que nous pouvons nous offrir l'espoir qu'il ait survécu...
- Et que ferons-nous si nous le trouvons sur place? » demanda Paul, inquiet.

– Je ne sais pas. Mais s’il y a une chose dont je suis sûr, c’est que s’il est là, il prétendra s’être perdu et blessé, avant de retrouver le site, déserté.

– Vous pensez qu’il ne dira rien ?

– Non. Il ne peut nous dénoncer sans risquer de se compromettre. D’ailleurs, j’ai bon espoir qu’il ait survécu, mais pas qu’il sera ici. Il savait que nous reviendrions sous peu, s’il a survécu en se servant dans nos réserves, il aura quitté l’endroit depuis un bon moment. Ça, c’est s’il s’est risqué à revenir sur place. À sa place, j’aurais craint que nous n’ayons laissé un homme sur place au cas où il reviendrait... Mais bon, ça nous place face à un autre problème. Si à notre retour, il manque des provisions, comment savoir ce qui s’est passé? Est-ce Jeremiah qui est passé se réapprovisionner avant de déguerpir, ou est-ce quelqu’un d’autre? continua frère Simon.

– Ou les deux, suggéra Paul. Mais bon, je suppose qu’il ne sert à rien de nous tracasser avec ça, attendons d’abord de voir ce qu’il en est. Ensuite, nous aviserons. »

Le groupe avançait sur la route de pierre à bonne vitesse, mais pas aussi vite que Paul l’avait espéré. Malgré tout, il voyait les imposantes structures se rapprocher à bonne vitesse et peinait à contenir son anxiété à l’idée de ce sur quoi ils tomberaient une fois au camp. Croiser Jeremiah serait sans aucun doute un moment délicat à gérer, surtout aux prises avec un groupe de volontaires fidèles aux Curwens et par extension, à Maïsha Machran. Mais d’un autre côté, tomber sur un site désert, avec ou non des provisions manquantes qui prouveraient que le brasseur avait survécu ne serait aucunement une situation plus enviable.

Repensant à la jeune Machran, il ne put réprimer une subtile vague de colère : elle avait passé l’essentiel du voyage en compagnie de Victor Crumsen, et dès qu’il se remémorait la dernière

expédition passée à ses côtés, il réalisait qu'il avait été aveugle. Il avait sous-estimé l'homme en raison de son tempérament discret, et il réalisait trop tard que sa familiarité avec la jeune femme n'était pas seulement attribuable à sa récente alliance avec les Curwens et à l'union. Non, de toute évidence, ce Victor avait été envoyé dans le désert dans le seul but de rapporter aux Curwens ce qui s'y déroulerait, et la présence de la jeune femme était la conséquence directe de sa négligence. « *Encore heureux qu'il ne nous ait pas surpris durant la dernière nuit* », pensa-t-il avec soulagement.

Enfin, ils arrivèrent au camp. Partiellement recouvert de sable se trouvaient des cendres et quelques morceaux de bois calcinés, seuls vestiges du brasier que lui et ses hommes avaient allumé à l'intention de Jeremiah au moment de quitter les lieux. Puis, les hommes installèrent leurs tentes et fouillèrent brièvement les environs. Sans grande surprise, ils ne tombèrent pas sur la moindre trace du brasseur.

Puis, frère Simon s'adressa à la troupe : « Demain, nous commencerons les fouilles. Vous vous lèverez pour votre premier repas, ensuite nous nous dirigerons vers un point précis des ruines. Suivez-moi, ce n'est pas très loin. »

À nouveau, frère Simon dirigea la marche, guidant les volontaires à travers les édifices de pierre. « Vous remarquerez que certains des colosses autour de nous sont légèrement taillés à leur base. Ces encoches sont destinées à vous permettre de vous orienter dans ce labyrinthe. Si vous les suivez, elles vous ramèneront au camp », expliqua-t-il, en pointant du doigt une flèche à peine visible, gravée sur la surface de pierre d'un pilier à sa droite.

Ils continuèrent ainsi pendant une dizaine de minutes, serpentant à travers les colossales structures, croisant de temps à autre des segments de la route de pierre. Puis, frère Simon se

retourna : « Nous y voici. Messieurs, voici où vous travaillerez durant les prochaines semaines! »

Le spectacle laissa le groupe sans voix : devant eux se trouvait une immense tour couchée au sol, à moitié ensevelie, et tout autour se trouvaient des monticules de déchets de tout genre, probablement tirés de la structure par les expéditions précédentes. En regardant en direction de ce qui devait être la cime, Paul ne vit qu'une immense dune. Posant les yeux là où aurait dû se trouver la base, il ne vit rien d'autre qu'une simple structure de briques et de métal, d'à peine deux mètres de haut, dont le sommet se terminait en dents de scie, comme si la tour s'était brisée à la base pour ensuite se faire ensevelir. Portant une attention particulière, il remarqua que la base n'était pas droite. La différence était subtile, mais on aurait dit que la base penchait d'un côté, comme si le sol s'était affaissé sous son poids de manière inégale. Il remarqua ensuite que le coin le plus bas de la base était orienté en direction du reste de l'édifice, comme si la tour avait lentement penché d'un côté avant de finalement se fracturer près du niveau du sol et se faire recouvrir de sable.

« Je ne vous mentirai pas en prétendant qu'il s'agit d'une tâche facile, mais vos efforts seront à la hauteur de l'ampleur de la corvée qui vous attend. Cette tour que vous voyez a déjà été fouillée, nous devons déblayer le sable plus haut pour la dégager, puis nous devons extraire le sable et tout ce qu'elle contient à l'intérieur. Je n'ai nul doute qu'avec assez d'efforts, nous trouverons de grandes quantités de matériaux en tout genre qui seront très utiles à la ville! Avez-vous des questions? »

Une voix retentit à travers la foule : « Pourquoi devons-nous fouiller celle-là? Il y a des centaines de tours du genre autour de nous, fouillons-en une encore debout, ça éviterait de devoir enlever tout ce sable! »

Des murmures enthousiastes accueillirent la proposition, jusqu'à ce que frère Simon prenne à nouveau la parole : « Pensez-vous que les expéditions avant nous n'ont pas déjà eu cette idée? Ces tours sont vieilles, mais surtout très fragiles, de nombreuses vies ont été gaspillées dans le passé à cause de cette fragilité. Une tour peut sembler solide et sûre, puis s'effondrer lorsque nous forçons une entrée. J'ai assisté de mes propres yeux à l'effondrement d'une d'entre elles il y a de nombreuses années. Nous avons trouvé une entrée praticable, qui s'est mise à cracher des torrents de sable lorsque nous l'avons ouverte. Le lendemain matin, il n'en restait qu'un tas de gravats. Et je ne vous parle pas de celles qui ont supporté l'ouverture plusieurs jours, pour s'effondrer sans crier gare pendant les fouilles. Croyez-moi sur parole, ce n'est pas un risque que vous tenez à prendre. D'autres questions? »

Autant le groupe s'était montré enthousiaste à l'idée proposée, autant il demeurait à présent calme et silencieux, comme rassuré que l'on ne lui demande pas de risquer sa vie.

« Très bien! Dans ce cas, retournons au camp. Suivez-moi, et essayez de remarquer le chemin que nous empruntons. Je ne serai pas toujours là pour vous guider », termina-t-il avant de ramener le groupe au camp.

Ensuite, frère Simon entreprit une distribution de nourriture. Les hommes étaient affamés et assoiffés, mais frère Simon prit son temps, inspectant les deux chariots de fond en comble avant de finalement répartir entre les volontaires ce qu'il en avait tiré.

« Je suis formel, il ne manque rien du tout. Jeremiah n'est jamais revenu au camp, et s'il l'a fait, il n'a touché à rien », chuchota-il à Paul, Barry et Edmund, une fois que les tentes furent installées et qu'il eut la certitude que personne ne pouvait épier ce qu'ils disaient. Comme il l'avait assuré, les tentes étaient réparties autour du camp et des chariots, mais les deux occupées par les quatre hommes étaient suffisamment à l'écart pour leur permettre de mettre leur projet à exécution sans risquer d'être surpris au beau milieu de la nuit.

« Cela nous évitera au moins de le voir raconter ce qui s'est passé à tout le monde », déclara Edmund.

– Mais cela ne nous apprend pas grand-chose, maugréa Paul.

– Et concernant la suite des choses? s'enquérit Barry.

Paul demanda alors : « Vous avez suffisamment d'alcool pour lancer le signal toutes les nuits?

– Oui, mais pas longtemps. Si j'ai bien calculé, nous en avons assez pour faire brûler une flamme pendant une quinzaine de minutes chaque nuit, répondit frère Simon.

– Seulement quinze minutes? s'indigna Paul.

– Oui, malheureusement. Nous en avons apporté juste assez pour que les volontaires ne le remarquent pas. Quinze minutes, c'est le maximum. Autrement, soit nous n'en aurons pas assez pour tenir la totalité du séjour, soit la flamme serait trop petite pour être visible de loin. C'est peu, mais nous devons nous en contenter...

– Mais nous n'avons pas besoin de l'allumer tous les soirs, s'interposa Edmund. Il suffit d'une seule fois, ensuite nous n'en aurons plus besoin, non? Paul, tu ne disais pas qu'ils ne se rencontraient que les soirs de pleine lune?

– Je ne sais plus. La première fois que je l’ai vu, c’était le cas, et j’en ai déduit que c’étaient leurs moments de rendez-vous, mais après ce qui s’est passé la dernière fois, je ne suis certain de rien... avoua-t-il, penaud.

– C’est pourquoi je propose d’essayer de lancer le signal chaque soir. C’est la meilleure stratégie, je pense, continua frère Simon.

Alors, Barry intervint : « Pas si vite. Si ma mémoire est bonne, Jeremiah disait que les nomades ne viendraient que si un rendez-vous avait été planifié à l’avance, non? Si le brasseur est le seul à les connaître, qu’il soit vivant ou mort ne change pas grand-chose, parce que dans tous les cas ils n’auront pas planifié de rendez-vous... Comment pouvons-nous savoir qu’ils verront le signal ?

– Nous n’en savons rien, trancha frère Simon. Mais nous devons au moins essayer. En fait, nous ne pouvons qu’espérer qu’ils aperçoivent le signal par hasard. Aucun rendez-vous n’aura été fixé, mais peut-être que ceux qui verront la flamme décideront, que ce soit par curiosité ou par précaution, d’aller vérifier ce qui se passe. Après tout, ils sont peut-être sans nouvelle de leur espion depuis quelque temps. Alors ce sera à nous de créer un contact avec quiconque répondra à l’appel, puis d’improviser en conséquence. »

Les quatre hommes restèrent un moment silencieux, chacun méditant avec craintes sur la manière dont se dérouleraient les choses.

Quand ils sortirent enfin au grand jour, le crépuscule approchait. Ils constatèrent sans grande surprise que les volontaires liés à l’union avaient passé le plus clair de leur temps à arpenter et à explorer le site et ses environs, probablement en quête du brasseur disparu ou d’un

quelconque indice quant à l'endroit où il se trouvait, même s'ils affirmaient que la curiosité les motivait.

« Allez-y, cherchez tant que vous voulez! Avec un peu de chance, vous en déduirez que ce n'est pas moi qui suis derrière cette disparition... » pensa Paul.

Au repas du soir, les volontaires durent se contenter de viande séchée et de pain, avec un peu d'eau. Des voix s'élevèrent pour dénoncer ce piètre régime, mais considérant leurs réserves d'eau limitées qui ne permettaient tout simplement pas de cuisiner, ils lâchèrent prise rapidement, surtout en voyant que les moines étaient également soumis à un pareil régime. Ils allèrent ensuite se coucher, inconscients du plan que Paul et les trois moines mijotaient dans leur coin.

Le lendemain, les travaux commencèrent. Après s'être levés à l'aube, les volontaires entreprirent, prudemment et méthodiquement, de déterrer l'imposante structure recouverte de sable. C'était un travail exténuant, surtout considérant que la nature de la tâche ne permettait pas aux hommes de travailler de nuit, les forçant à endurer les cuisants rayons du soleil. Les jours s'écoulèrent, chacun semblable au précédent. Les hommes charriaient le sable à la pelletée, avant de le charger au dos des ânes pour le transporter un peu plus loin, découvrant peu à peu la charpente de briques et de fer rouillé. Au bout du cinquième jour, la tour était exposée sur une dizaine de mètres, et l'œil expert de frère Simon décela une ouverture : « Messieurs, regardez! » dit-il en pointant du doigt un point précis de la charpente. Un grand carré trouait la structure de pierre, mais à l'intérieur, on ne voyait que du sable, au même niveau que le reste de la paroi.

« Nous n'aurons pas à déblayer davantage. Dorénavant, il nous faudra creuser! »

Les hommes continuèrent à creuser, au point que le carré était à présent profond de quelques dizaines de centimètres. « Attendez, on dirait qu'il y a un espace sous la pierre! s'exclama un homme descendu dans le carré.

– Voyez-vous quelque chose? hurla frère Simon.

– Non, seulement du sable, mais on dirait que la tour est creuse! »

Paul fixa l'endroit. Frère Simon avait de toute évidence vu juste, car la profondeur du trou était maintenant assez grande pour que l'on puisse clairement deviner l'épaisseur du mur, à peine une vingtaine de centimètres, tandis que les hommes continuaient à extirper du sable du trou qui descendait toujours plus profondément, au point où plusieurs hommes pouvaient à présent y entrer sans que l'on ne les voie de l'extérieur.

Pendant que les hommes creusaient et charriaient le contenu de la tour sous la supervision de quelques moines, frère Simon partit, accompagné de frère Malcom. Les deux revinrent quelques heures plus tard avec un âne sellé à une structure composée de bois et de cordages : « Messieurs, ceci se nomme une poulie. Elle a été construite il y a bien des années et laissée sur le site. Elle nous aidera à extirper le sable plus en profondeur! » expliqua frère Simon, en même temps qu'il commençait à préparer l'appareil.

Précautionneusement, il dessella l'échafaudage et l'installa directement sur la tour, à proximité du carré de sable. Installé sur une base rectangulaire se trouvait un imposant mât qui montait à plusieurs mètres de hauteur. Le poteau avait une roue au sommet, soutenant une corde qui descendait dans le trou. Frère Simon noua un grand sceau de bois à la corde, et tandis qu'un homme restait dans le trou, le moine aidé de plusieurs volontaires tirait sur la

corde pour descendre le seau et le remonter une fois rempli de sable. Des hommes charriaient son contenu dans une brouette et allaient le vider plus loin, et le cycle recommençait.

Plusieurs heures de ce manège furent nécessaires avant que des voix n'émanent du trou : « Ça y est, il s'agit bel et bien d'une pièce sous le mur! La tour est vide!

– Voyez-vous autre chose? cria le maître des expéditions.

– Non, la salle descend profondément, mais il n'y a que du sable, autour de nous et en dessous! On peut voir le mur au-dessus de nos têtes, tout autour du carré! Plus nous creusons sous nos pieds, plus le sable autour de nous s'effrite et vient prendre sa place! »

Alors, frère Simon surprit tout le monde : « Remontez immédiatement! »

Les hommes s'exécutèrent, effrayés par le ton du moine, et celui-ci s'expliqua : « Ces choses sont très fragiles, et je ne veux prendre aucun risque. Il nous faudra agrandir l'ouverture avant de creuser davantage. Si nous retirons trop de sable maintenant, le mur risque de s'effondrer sur vous. »

Puis, il se tourna vers frère Malcom et ses hommes : « Frère Edmund, frère Barry, vous savez où se trouvent les masses? »

Ces derniers hochèrent la tête sans répondre et partirent en direction du camp au pas de course malgré la chaleur, pendant que les hommes s'accordaient une pause bien méritée.

Paul profita de cette halte pour distribuer eau et viande séchée, et moins d'une demi-heure après qu'il eut commencé ce partage, les deux hommes revinrent, chacun portant une brouette remplie de grands marteaux avec de très longs manches de bois, mais aussi de petits outils plats et larges, faits de métal.

« Messieurs, nous ne pourrions simplement marteler la pierre pour la briser. Je ne pense pas avoir besoin de vous rappeler la fragilité de ces choses, aussi, il nous faudra y aller plus prudemment. »

Alors, il saisit un des petits outils de métal, qu'il appuya entre deux briques, et frère Malcom donna un grand coup de masse sur le manche. La pointe plate s'enfonça de quelques centimètres entre deux briques. Frère Malcom frappa à nouveau, et l'outil s'enfonça davantage. Au troisième coup, un craquement se fit entendre, une brique remua quelque peu, puis tomba au fond du trou avec un bruit mat.

« Messieurs, j'espère que vous avez bien vu ce que je viens de faire, parce que vous devrez faire pareil, jusqu'à ce que la pièce soit plus sûre. Aussi, ces briques sont lourdes, mais bien plus solides que ce que nous pouvons fabriquer nous-même, il faudra en ramener en ville autant que possible. Allez-y!»

Quelques heures plus tard, l'ouverture où un homme s'était faufilé plus tôt faisait plusieurs mètres supplémentaires de largeur comme de longueur, et Paul pouvait en voir le fond, presque deux mètres plus bas. Ils se mirent à utiliser la poulie pour sortir les briques, jusqu'à en obtenir un tas respectable un peu plus loin, mais au moment où les hommes s'apprêtaient à retourner dans le trou, frère Simon les arrêta :

« Allez, assez pour aujourd'hui, rentrons au camp. Vous avez merveilleusement bien travaillé, et le soleil va bientôt se coucher. »

Épuisés, les hommes accueillirent la nouvelle avec enthousiasme, et exceptionnellement, frère Simon leur autorisa le luxe d'utiliser un peu de l'eau de leurs réserves pour bouillir un peu de leurs provisions en potage.

Paul s'apprêtait à s'objecter contre ce gaspillage, mais Frère Simon l'en empêcha : « J'ai calculé nos réserves, nous pouvons nous permettre de leur offrir un peu de réconfort, et puis ils ont bien travaillé... » Mais devant l'air de Paul, il ajouta, sur un ton de confiance : « Il faut savoir remonter le moral des troupes de temps à autre. Prenez note de mon conseil, il pourrait vous être utile dans quelques années, peut-être... »

Paul n'argumenta pas davantage, et se surprit même à apprécier le moment passé au coin du feu, à regarder le potage bouillir. Ces hommes étaient pour la plupart des hommes de l'union, des amis des Curwens, mais malgré tout, il devait avouer que leur compagnie était agréable. Après le repas, l'un d'entre eux sortit d'on ne sait où un petit flacon qu'il fit circuler, exactement comme Jeremiah l'avait fait jadis. Cependant, contrairement à celle brasseur, la boisson de l'homme était beaucoup plus forte, au point où Paul se mit presque à soupçonner qu'il l'ait dérobée dans la réserve destinée à appeler les nomades, avant que l'odeur du breuvage ne le rassure sur son honnêteté. Les hommes se couchèrent après le repas, profitant des quelques heures de fraîcheur qui précédaient la nuit glaciale du désert.

Pour une sixième nuit consécutive, Paul, Barry, Edmund et Simon devaient quitter le confort de leurs tentes, braver les vents froids du désert en espérant qu'enfin la chance leur sourît et que quelqu'un réponde à l'appel.

Pour une sixième nuit consécutive, Paul se plaça en position du tailleur, au sommet d'une dune plus haute que les autres, assez loin du camp pour qu'aucun des volontaires ne voie la flamme bleue émise par une lanterne au bout d'un bâton planté dans le sable.

Pour une sixième nuit consécutive, il grelottait en fixant l'horizon, avec les étoiles pour seule compagnie, pendant que les trois moines attendaient derrière la butte, prêts à intervenir si jamais quelque chose répondait à l'appel.

Pour la sixième nuit consécutive, Paul perdait espoir en réalisant qu'une fois de plus, il perdait son temps et gaspillait de l'alcool pour appeler des hommes qui devaient avoir été prévenus par Jeremiah et éviteraient de répondre, même si par pur hasard ils voyaient le signal.

Pour la sixième nuit consécutive, il éteignit la lampe et s'apprêta à descendre de la dune rejoindre ses hommes.

Mais cette nuit-là fut différente des cinq premières.

Exactement au moment où il s'apprêtait, dépité, à rentrer dormir, une étoile se détacha de la voute céleste.

Une étoile petite et frémissante, qui luisait faiblement d'un éclat rougeoyant, et qui, comme par hasard, avait élu domicile sur une quelconque dune au loin. Paul plissa les yeux, mais il n'y avait aucun doute possible, la lumière s'approchait dans sa direction, grandissant peu à peu. Alors, pour la première fois depuis six jours, il retrouva son sourire triomphant.

Enfin, cette nuit serait la bonne!

Il siffla doucement ses hommes, leur intimant l'ordre de se tenir prêts, et brandit la lanterne en silence, question d'être absolument certain que ceux qu'ils cherchaient ne puissent pas la perdre de vue.

Son cœur battait la chamade et la tension montait à mesure que la lueur s'approchait. Elle devait bien se trouver à cinq cents mètres, et avançait doucement, avec des mouvements

irréguliers oscillant de haut en bas, signe caractéristique de la démarche des étranges créatures que montaient les nomades.

Son cœur était sur le point d'exploser, mais Paul semblait étonnamment calme malgré les circonstances. Une seule lumière était un soulagement, la situation risquait moins de dégénérer si le nomade était seul.

Lentement, la lumière s'approcha, au point où Paul pût clairement distinguer son porteur : une silhouette humaine montant une de ces étranges créatures à longues pattes qu'il avait vues autrefois.

Son heure de gloire approchait.

La créature ne se trouvait à présent plus qu'à une centaine de mètres, et Paul pouvait maintenant distinguer clairement la tête et le corps de l'animal. Quant à ce qu'elle portait sur son dos bossu, il n'en voyait qu'une image floue, une silhouette informe et sans visage, difficile à distinguer du monde autour d'elle, sertie de cette même peau flasque et desséchée, semblable à des guenilles enduites de sable.

La créature approchait lentement, et Paul dut faire de gros efforts pour demeurer immobile. Il vit alors qu'il ne s'agissait pas d'une mais bien de deux formes juchées sur l'animal. Il les distinguait difficilement dans les ténèbres et ne pouvait affirmer si elles portaient également les étranges tatouages faciaux en forme d'étoile qu'il avait vus sur l'un d'eux des semaines auparavant, mais, à présent, cette énigme n'était que le cadet de ses soucis.

Les deux formes s'approchaient au point où elles étaient à présent à une trentaine de mètres de la dune. Plus aucun doute n'était permis, elles avaient vu la lumière et avaient mordu à l'hameçon, et quelques secondes plus tard, Paul, encore incertain de la façon dont se

passeraient les choses, sut qu'il était maintenant temps d'agir. Lentement, il se leva, laissant la lanterne sur place, et descendit tranquillement de la dune en direction de ceux qu'il avait appelés.

La monture était presque au pied de la dune quand Paul arriva au niveau du sol, les paumes tournées vers l'avant pour montrer que ses intentions n'étaient pas hostiles. Il portait un capuchon pour se protéger du froid, empêchant également les nomades de voir à qui ils avaient affaire.

Les deux cavaliers ne dirent rien, se contentant de le fixer, du moins c'est ce que Paul pensa, bien qu'il soit incapable de voir leurs visages, s'ils en avaient un.

« Bonsoir. Il y a bien longtemps que je souhaite vous voir, je suis un ami de Jeremiah. Parlez-vous ma langue? » demanda-t-il d'un ton calme et aussi rassurant que possible, en dévoilant son visage et sans cesser de montrer ses paumes grand ouvertes, priant que les trois moines cachés derrière le monticule de sable ne viennent pas tout gâcher.

Alors, il lui sembla que les deux formes humaines sursautèrent, bien qu'il soit difficile d'en être certain dans les ténèbres.

L'une d'entre elles poussa un petit son de stupeur, et celle assise à l'avant tira d'un coup sec sur les deux sangles reliées à la tête de l'animal, qui tourna sur lui-même.

Ces choses devaient avoir compris qu'elles avaient été dupées, car l'instant suivant celui où la créature s'était retournée, celui qui devait être au contrôle des rênes poussa un grand cri en frappant les côtes de l'animal de ses talons. La créature détala à toute vitesse, s'éloignant de la dune vers dieu seul savait où.

« Non! Attendez! » hurla Paul, mais le cavalier l'ignora superbement, bien décidé à prendre la poudre d'escampette.

Mais cette fois, Paul s'était préparé : rapide comme l'éclair, il saisit les bolas qu'il avait pris soin d'attacher derrière ses hanches, et d'un geste expert, les lança en direction de l'animal, priant pour faire mouche malgré la noirceur.

Il ne vit pas s'il avait réussi son tir, mais quelques secondes plus tard, un bruit sourd lui confirma qu'il avait atteint sa cible.

La monture avait eu le temps de s'éloigner d'une vingtaine de mètres, et Paul courut dans sa direction, retenant un hurlement de triomphe : il avait réussi son tir, et la corde retenant les trois pierres de ses bolas était à présent enroulée autour des pattes arrière de l'animal. La monture, effondrée sur le ventre, se tortillait au sol en donnant de grands coups pour se défaire de ses entraves. Quant aux deux cavaliers, ils étaient parvenus tant bien que mal à rester en selle, et entre les longues plaintes aiguës et paniquées de l'animal, Paul vit celui à l'arrière brandir ce qui malgré la faible lumière semblait être une lame recourbée qui scintillait sous la lune.

C'est à ce moment que Simon, Barry et Edmund, qui n'avaient rien manqué de la scène, émergèrent des deux côtés de la butte et se ruèrent en direction de l'étrange créature. Cette dernière, paniquée, redoubla d'efforts et parvint finalement à se relever et s'enfuir à toutes jambes, dans une démarche gauche et désespérée, seulement pour s'effondrer à nouveau quelques mètres plus loin. La bête était de nouveau au sol, et bien que sa formidable vitesse lui ait permis de gagner de précieuses secondes sur ses poursuivants, les moines étaient loin d'avoir dit leur dernier mot. À mesure que Paul comblait la distance les séparant, une vision

d'horreur s'offrit à lui: le cavalier à l'arrière, remuant frénétiquement l'espèce de poignard que Paul avait aperçu, avait réussi à trancher la corde des bolas de sa créature, qui reprit la course de plus belle.

La bête était à nouveau libre de ses mouvements, et elle prenait la fuite à toute allure.

Sans crier gare, Edmund, qui était des quatre le plus rapide, arriva à la hauteur d'un des flancs de l'animal et tenta de bloquer sa fuite en poussant de grands cris, courant à en perdre haleine pour se placer devant elle. Jamais Edmund ne serait assez rapide pour l'arrêter, et si par miracle il y parvenait, il se ferait simplement piétiner.

Les nomades venaient de lui échapper, encore une fois.

Mais, au moment même où Paul sentait à nouveau la rancœur de l'échec lui crisper la gorge, un événement que lui-même n'avait pas vu venir se produisit.

La bête, effrayée par l'homme qui hurlait en tentant de lui barrer la route, bifurqua brusquement sans cesser d'accélérer. L'un des deux cavaliers, déstabilisé par les chutes successives, ne parvint pas à s'agripper à l'animal alors qu'il changeait de direction.

Comme si la scène se déroulait au ralenti, Paul vit la silhouette chanceler, perdre l'équilibre, puis tomber de sa monture avec un bruit étouffé. La silhouette roula quelques fois sur elle-même, projetée par la vitesse de l'animal, mais la monture ne sembla pas se soucier de cette perte et détala de plus belle, comme heureuse d'être débarrassée d'un fardeau inutile, le deuxième cavalier toujours bien en selle.

Paul n'aurait su dire si le cavalier restant avait délibérément choisi d'abandonner son compagnon ou s'il n'avait tout simplement pas réussi à reprendre le contrôle de sa monture paniquée, mais en quelques secondes, l'animal venait de se fondre dans les ténèbres et

quelques instants plus tard, elle était trop loin pour qu'aucun des hommes présents ne puisse déceler le son de ses pas dans la nuit.

Mais le temps n'était pas aux spéculations, le cavalier tombé, après s'être remis sur ses jambes, s'enfuit en titubant sur les traces de la monture de son camarade.

Que ce soit en raison de la chute, d'un coup à la tête ou de quelque chose d'autre, le nomade s'enfuyait à la manière d'un homme ivre, et quelques pas plus tard, il trébucha et s'étala de tout son long, au moment où les quatre hommes fondaient sur lui.

Que ses armes soient restées sur la monture ou qu'il n'en ait tout simplement pas ne l'empêchèrent pas de tenter la fuite, mais le cavalier était seul et assez petit, et il ne faisait clairement pas le poids contre les quatre gaillards qui l'abordaient. Qui plus est, Paul comprit que cette chose devait s'être frappé la tête lors de sa chute, car elle tomba à nouveau à genoux au moment où les moines arrivaient à son niveau.

Puis, que ce soit à cause de la peur, d'un coup reçu durant la chute, ou simplement en raison du désespoir, le nomade sembla perdre conscience, se débattant à peine au moment où les quatre hommes le plaquaient au sol.

Rapidement, ils lui lièrent pieds et poings. Le cavalier reposait à présent sur le dos, dans un drôle de carcan. Visiblement, la chute l'avait sonné.

Paul l'observa quelques instants, le temps de reprendre son souffle : les vêtements, amples et de la même couleur que le sable des environs, étaient les mêmes qu'il avait vus lors de sa filature de Jeremiah, il n'y avait aucun doute possible là-dessus. Puis, posant la main sur la tête de la créature, il retira le capuchon d'un trait, et frère Simon ne put retenir un glapissement de surprise.

La chose n'avait pas de visage. Exactement comme lorsqu'il avait vu ces créatures pour la première fois, il vit la forme parfaitement ronde de ce qui aurait dû être une tête, avec les mêmes taches noirâtres là où auraient dû se trouver la bouche et le nez. Mais cette fois, il ne vit pas l'inquiétante étoile rouge et difforme, mais plutôt une sorte de tache verte et bâclée, décorée de trois tiges de la même couleur, chacune de longueur différente, et qui semblaient avoir été déposées de manière aléatoire autour de la forme centrale, exactement au même emplacement que l'étoile rouge qu'il avait vue précédemment. La peau, d'un blanc tirant quelque peu sur le brun était rêche et semblait rugueuse, comme sur le point de craquer par endroits.

Contrairement à sa première rencontre, où il n'avait pu qu'entrevoir vaguement l'apparence de ces choses, il avait à présent l'occasion d'en examiner une de plus près.

« Mais qu'est-ce que c'est que cette chose, bon Dieu! Est-ce seulement humain? » s'écria frère Edmund, à la fois terrifié et curieux.

Mais Paul l'ignora, employant toute sa concentration à l'examen de sa prise. De part et d'autre de la tête se trouvaient des petites lignes, à peine visibles, qui s'étendaient sur le visage de gauche à droite, comme si la peau, au lieu d'être en un seul morceau, était constituée de plusieurs bandes de taille inégale, qui se chevauchaient à certains endroits. Pourtant, il n'arrivait pas à dire s'il voyait là un simple effet de relief causé par les imperfections de cette peau ravagée par le soleil et les vents du désert, ou si ces lignes faisaient partie de l'ignoble tatouage au centre du visage de la créature.

Un détail sur la tête attira soudain son attention : au-dessus de la tache qui remplaçait l'œil droit, un peu à droite de là où aurait dû se trouver le sourcil, un petit point rouge foncé

grossissait lentement, et un morceau de peau semblait fendu. Paul l'observa, et après y avoir posé un doigt, le retira immédiatement, horrifié. La créature saignait.

« *Bon, au moins nous avons ça en commun* », se dit-il, sans pour autant être rassuré.

Il fit remarquer sa découverte aux trois autres hommes, et frère Simon, le seul à disposer de quelques connaissances en la matière, s'approcha : « Poussez-vous! Laissez-moi voir! »

Alors, il s'accroupit à côté du nomade, immobile, et posa la main sur la blessure, tâtant délicatement la plaie et la peau tout autour.

« Attendez une seconde, qu'est-ce que... »

Il n'eut le temps d'en dire davantage : à son grand étonnement, le morceau de peau qu'il avait touché venait de céder et semblait sur le point de se détacher du crâne. Sans aucun effort, frère Simon souleva la peau, qui se sépara de la tête sans aucune résistance, mais en suivant à la perfection le contour des petites lignes que Paul avait remarquées plus tôt. Pire encore, la peau se détachait en continuant sa route de droite à gauche le long du visage, progressait vers la tempe, puis vers l'arrière de la tête ronde, pour ensuite revenir à nouveau par la droite mais un peu plus bas que l'œil, comme si le crâne était enveloppé d'un long serpent blanc et fin.

La peau se détachait toujours par bandes, emportant progressivement avec elle l'informe marque verte, qui semblait imprimée dessus, une bande à la fois.

Puis, à peine une minute plus tard, frère Simon se retrouva avec entre les mains plus d'un mètre de cette peau longue et pâle, légère et aussi fine que de la soie.

Le spectacle laissa alors tout le monde sans voix.

Alors que frère Simon, délicatement, retirait la peau, une deuxième peau était apparue en dessous. Ce qu'ils avaient pris pour de la peau n'était en fait que du tissu, enroulé autour de la vraie tête, qui se dévoilait à présent sous les regards médusés des quatre hommes : cette tête était celle d'une femme aux traits doux, mais entièrement chauve et sans sourcils, avec une ecchymose au-dessus de l'œil droit. Elle semblait dormir d'un air paisible, assommée par sa chute, et Paul constata avec soulagement qu'elle respirait doucement, et que son pouls ne laissait pas présager de problèmes graves pour sa survie.

« Bah! Alors, ça... » s'étonna frère Barry... « ça veut dire que Jeremiah avait raison? »

« Oui. Ces choses ne sont que des hommes comme nous, on dirait », lâcha frère Edmund, hébété.

Puis, prenant la place de l'étonnement, la réalité le frappa de plein fouet : cette femme était en vie, mais son camarade l'était également.

« Frère Simon, allez réveiller les hommes et dites-leur de ramasser leurs affaires et de se préparer au départ! Nous avons créé un contact, nous avons une preuve vivante que les nomades existent, mais nous devons partir d'ici. La mission est accomplie, mais le deuxième cavalier est en vie, et il ne tardera pas à revenir, sûrement avec des renforts. Il faut quitter cet endroit, immédiatement! »

La femme était déjà ligotée, et ce fut Paul et frère Barry qui durent la trimballer sur leurs épaules jusqu'au camp, sans oser passer trop de temps à marcher sans jeter un œil à l'arrière, la peur au ventre.

Paul avait réussi.

Bientôt, il n'y aurait pas un homme en ville qui ignorerait le nom de Paul Davis, celui qui avait prouvé l'existence d'un monde extérieur à la ville. Pourtant, il ne ressentait aucune joie, seulement le sentiment d'une terreur invisible, mais absolument oppressante, qui ne lui laissait rien présager de bon.

Il tentait de se rassurer en se disant qu'elle était en vie et ne tarderait pas à se réveiller, que tout finirait par s'arranger et qu'il avait gagné, qu'un contact aurait enfin lieu, mais à mesure qu'ils retournaient au camp, Paul sentait résonner dans son esprit les dernières paroles de Jeremiah : « *De graves conséquences risquent d'arriver si vous tentez d'entrer en contact avec eux, jamais ils ne s'en prendront à votre ville sans avoir été provoqués.* »

Analyse de La ville de sable

Maintenant que nous avons étudié les romans post-apocalyptique et post-exotique à l'aide de notre grille d'analyse, il est temps de soumettre *La ville de sable*, notre troisième et dernier ouvrage, à cette étude. Dans cette section, nous nous pencherons sur l'environnement où tentent de survivre mes protagonistes, ainsi que sur le lien entre l'état de cet univers et l'élément catastrophe.

Par la suite, nous verrons comment j'ai orchestré la narration de manière à ne pas laisser apparaître de temporalité qui soit explicite, un peu à la manière de *La Route*. Or, contrairement à l'ouvrage de Cormac McCarthy, ma temporalité est vite révélée comme étant beaucoup plus lointaine dans le futur tout en demeurant floue, ce qui entraîne une cécité quasi totale en ce qui a trait à la mémoire du monde d'avant que possèdent mes protagonistes. Nous pourrions certes voir dans cette absence de mémoire un parallèle avec *Terminus Radieux*,

mais le point où mon ouvrage se distingue des deux autres genres repose dans le fait que cette amnésie impacte également la perception de l'univers physique. Mes protagonistes, comme le fouillis de cartes incomplètes du deuxième extrait l'illustre bien, ignorent où leur ville est positionnée géographiquement.

Enfin nous verrons que ma narration, contrairement à ce que laissent sous-entendre les discours ignorants de certains personnages, est en réalité dépourvue d'éléments surnaturels qui ne soient pas explicables par la cohérence réaliste. Par la suite nous verrons de quelle manière mon récit, à l'instar de la plupart des œuvres post-apocalyptique, présente la question de la présence du divin en s'inspirant du christianisme. Un peu comme celle des deux héros de *La Route*, la foi de mes protagonistes, bien que d'origines chrétiennes, se transforme au contact de l'élément catastrophe au point de comporter des syncrétismes inédits. Ces syncrétismes religieux étant un mélange entre la foi et un autre élément qui permet la survie, nous dresserons un parallèle entre *La Route* et *La ville de sable*, avec d'un côté l'amalgame entre la foi et le feu, de l'autre la foi et l'eau.

3.1. Élément catastrophe et univers physique

Du côté de l'élément catastrophe, bien peu est précisé sur ce dernier. En réalité j'ai pris grand soin de ne divulguer à aucun moment du roman les causes derrière ce nouvel état du monde. Cependant, le lecteur avisé pourra, tant à l'aide des descriptions de l'univers physique que des réflexions de frère Simon, émettre des hypothèses sur la cause des bouleversements en œuvre dans cette fiction (changements climatiques, montée des eaux et désertification à grande échelle).

Du côté de l'univers physique, ce dernier est caractérisé par la sécheresse. On le constate facilement dans le troisième extrait, mais également en ville, où les habitants doivent rivaliser d'ingéniosité simplement pour survivre dans cet environnement désertique. Or, et bien que ce ne soit jamais précisé de manière ostentatoire, les immenses piliers du site de fouilles sont en réalité les anciennes infrastructures d'une métropole datant d'avant ce que frère Simon décrit comme étant la chute des anciens, ce qui laisse sous-entendre que parmi les conséquences de l'élément catastrophe figure la désertification puis l'abandon progressif de territoires autrefois occupés par l'homme. La route de fer, mentionnée au premier extrait, est tout simplement une ancienne voie ferrée à moitié ensevelie par le sable, tandis que la route de pierre du troisième extrait est en réalité faite de bitume, et s'avère être une ancienne autoroute.

3.2. Temporalité et mémoire

En ce qui a trait à la temporalité et à la mémoire, la plupart des informations à notre portée se trouvent dans le deuxième extrait, via la conversation entre maître Edward et frère Simon. J'ai organisé mon roman un peu à la manière de *La Route*, c'est à dire en omettant volontairement de donner d'indications précises sur la période où se déroule la narration. Pour cette raison, seuls quelques indices permettent de savoir approximativement la distance séparant l'élément catastrophe du début de l'histoire.

Parmi ces indices nous avons l'existence de Tobias le pieux, que les deux moines décrivent comme le premier maître, l'homme qui aurait fondé la théocratie aux commandes de la ville et le décès remonte à peu près à 150 ans avant le début du récit. Le moine

mentionne aussi la possibilité que l'endroit connu sous le nom de la ville ait été habité entre la chute de l'ancien monde et l'arrivée au pouvoir de frère Tobias, 150 ans plus tôt, ce qui suggère qu'une période indéterminée sépare la chute des anciens du moment où Tobias le pieux et son peuple seraient arrivés sur place à partir du désert. Cependant, d'autres indices informels viennent confirmer les théories du maître des expéditions. Par exemple, une fois accepté le fait que le site de fouilles soit en réalité une ancienne ville engloutie par les sables, la question de la fragilité des structures offre un parallèle intéressant. En effet, nous découvrons encore de nos jours des vestiges archéologiques, certes préservés pendant des millénaires, mais qui se désagrègent sitôt exhumés par les archéologues.

En ce qui a trait à la mémoire, nous constatons que comme dans le roman *Terminus Radieux*, la mémoire est disparue, marquée du sceau de l'oubli. Il est alors logique de supposer que la catastrophe, devenue entre-temps la nouvelle norme, aurait laissé les survivants dans une position extrême de survie, au point où ces derniers auraient négligé la transmission du savoir historique, d'où la zone d'ombre dans les connaissances des habitants. Puis, plus ou moins 150 ans avant le début du récit, frère Tobias aurait remis au goût du jour la coutume autrefois répandue de noter à l'écrit les événements du présent pour les générations futures. Comme de raison, outre les infrastructures en elles-mêmes et les légendes populaires liées au désert, ces quelques registres écrits contenus dans la bibliothèque du Temple mentionnée par maître Edward sont les seuls éléments de mémoire à peu près fiables. En résumé, les protagonistes de mon roman sont les descendants des hommes et des femmes ayant vu de leurs yeux l'élément catastrophe. Délaissant leurs villes

asséchées, ces survivants de l'apocalypse seraient les auteurs des documents qui mentionnent des emplacements géographiques où se trouvaient jadis des villes dont rien ne subsiste.

Quelques générations plus tard, après l'extinction d'une importante portion de l'humanité, un deuxième groupe, possiblement dirigées par un certain Tobias, aurait découverts l'oasis adossé aux montagnes et ses membres se seraient établis parmi les habitants de l'époque, nommant simplement l'endroit « La ville », incapables de savoir si d'autres humains avaient survécus au dehors. Par la suite se serait déroulée la période trouble à laquelle fait référence frère Simon, et ce serait à ce moment que l'histoire écrite serait réapparue, probablement sous l'impulsion d'un des successeurs de maître Tobias désireux de rehausser les exploits de son prédécesseur pour asseoir sa domination. Peu après, les documents plus anciens que l'arrivée de Tobias à la tête du Temple auraient été incorporés à ses propres écrits. Puis les maîtres se seraient succédé avant que, plus ou moins 150 ans après la mort de frère Tobias, un maître du nom d'Edward Machran et son second Paul Davis ne deviennent quelques-uns des narrateurs de mon roman.

Cette temporalité, à la fois floue et projetée vers l'avant est commune avec le post-exotisme, mais marque une rupture avec le courant post-apocalyptique. En effet, les romans comme *La Route* présentent généralement des protagonistes nés avant l'élément catastrophe (donc porteurs de mémoire) ou dans le cas du fils, peu après la catastrophe. Cela nous ramène bien évidemment à la notion de mémoire, ou dans le cas des écrits de Volodine, à la quasi-totale absence de mémoire. En ce sens, mes écrits concordent avec le genre post-exotique,

dans le sens où, pour reprendre une citation d'Engélibert, « Ce présent [...] est, pour le lecteur, un futur possible alors que le passé ressemble à son présent¹⁴¹ ».

3.3. Surnaturel et présence du divin

Pour ce qui est des éléments surnaturels et divins, mon roman se veut plus près du post-apocalyptique que du post-exotisme. Si on le compare à *Terminus Radieux*, on découvre que mon récit est entièrement dépourvu d'éléments surnaturels. Certes, la vision ignorante de Paul Davis le pousse à associer les créatures racornies vues durant sa filature à des êtres surnaturels, d'autant plus que pour les habitants de la ville, il n'y a rien en dehors de leur oasis qui ne soit plus qu'une légende. Le lecteur par contre, que j'espère plus connaissant que mon protagoniste, pourra reconnaître un chameau dans la description faite de la monture des êtres que rencontre Paul Davis. Qui plus est, la toute fin du troisième extrait narre la rencontre puis la capture d'une de ces choses, et on découvre alors que la vision d'horreur de ces créatures sans visage n'était finalement rien de plus que les tissus qu'ils portent pour se protéger du soleil et des aléas météorologiques de cet environnement. Quant au tatouage en forme d'étoile déformée, il s'agit tout simplement de l'empreinte d'une main en teinture sur le tissu. Ces hommes qui habitent le désert doivent se protéger des éléments et de la poussière, et ces empreintes leur permettent de se reconnaître entre eux sans directement se voir. En effet, le nombre de doigts présents dans le dessin, leur position sur le visage ainsi que la couleur de teinture utilisée permettent de reconnaître un individu plus facilement qu'en se

¹⁴¹ JEAN PAUL ENGÉLIBERT, *Apocalypses sans royaume: politique des fictions de la fin du monde, XX^e-XXI^e siècles*, Classiques Garnier, 2013, p. 141.

fiant uniquement à la silhouette ou à la voix. La couleur de teinture utilisée permet même de connaître l'origine familiale et clanique de son porteur, et recevoir ces masques constitue en quelque sorte un rite de passage à l'âge adulte.

Ainsi, bien que la narration laisse planer la possibilité d'éléments surnaturels, le roman en est en réalité entièrement dépourvu. Bien que la vision de nos villes actuelles recouvertes par le désert puisse sembler fantaisiste, il ne faut y voir rien de plus qu'un phénomène causé par l'élément catastrophe, donc en accord avec le principe de la cohérence réaliste. Même le torrent d'eau, source du pouvoir de la théocratie qui gère la ville, respecte cette règle. Malheureusement, l'explication derrière ce miracle n'est présentée qu'à la toute fin du livre et ne sera pas donnée dans la portion création, question d'espace oblige, mais également parce que dans cette explication se trouve un indice majeur quant à la localisation géographique de la ville.

Bref, il n'y a rien dans mon ouvrage qui soit difficilement explicable sans être justifié par la cohérence réaliste.

En ce qui a trait aux représentations du divin, force est d'admettre que je me positionne là aussi plus près de *La Route* que de *Terminus Radieux*. En effet, mon ouvrage représente la foi d'un point de vue chrétien, et sans grande surprise, les références au Bardo Thödol y sont totalement absentes. D'un point de vue politique, la théocratie aux rênes de la ville peut être comparée à une entité chrétienne sur plusieurs points. Par exemple, nous y retrouvons le célibat obligatoire des membres cléricaux, l'élection d'un nouveau dirigeant de style papal aux commandes de l'organe religieux à la mort de son prédécesseur, ainsi qu'une

terminologie commune (ses membres sont des moines). Le personnage de Paul Davis, cadet d'une famille influente relégué au Temple pour y faire valoir les intérêts des siens sans diviser les possessions terriennes familiales est également un parallèle historique avec les sociétés chrétiennes. Le principe d'un « oblat », soit un enfant offert à l'Église par ses parents, fut effectivement en vogue parmi la noblesse européenne.

Qui plus est, il est facile de faire un parallèle entre Tobias le pieux et la figure de Moïse. Dans les deux cas, nous retrouvons la figure d'un dirigeant masculin accompagné de son peuple qui, après avoir entendu l'appel du créateur, aurait entrepris la traversée du désert en quête d'une terre promise. Comme mentionné précédemment, l'histoire écrite a ses limites, et il est fortement sous-entendu que ce récit ait possiblement été enjolivé après la mort du premier maître pour des raisons politiques. Je considère également la possibilité qu'après la catastrophe, les rares survivants aient pu conserver, à l'écrit ou oralement, des fragments de la Bible, et plus particulièrement des passages reliés au mythe de l'exode des Juifs hors d'Égypte. Ayant pour la plupart perdu leur histoire écrite, rien n'aurait empêché leurs descendants d'interpréter ces références bibliques comme étant relié à Tobias le pieu, leur permettant au passage d'expliquer leur présence dans cet oasis.

Cependant, la principale différence entre la foi présente dans mon roman et le christianisme tel que nous le connaissons demeure le rapport à l'eau, et à la source plus précisément. Les rescapés de l'élément catastrophe auraient, comme le personnage du père dans *La route*, préservé des éléments de foi chrétienne, mais au cours des générations après leur arrivée en ville, un syncrétisme se serait effectué entre cette foi chrétienne et le torrent

qui abreuve ce havre de paix. En conséquence de quoi, ce torrent en serait venu à être considéré comme une manifestation visible de la bonté du créateur.

Dans les extraits en question, ce syncrétisme se manifeste à trois reprises. Tout d'abord, lorsque le maître laisse planer la menace d'envoyer frère Simon prier. Plusieurs des moines du Temple, surtout les plus âgés, occupent en effet leurs journées agenouillés à prier, le bas du corps directement dans l'eau, là où commence le torrent, dans l'espoir que leurs prières persuaderont le créateur de leur donner plus d'eau, ou du moins de ne pas les laisser mourir de soif.

Deuxièmement, lorsque le maître réitère sa confiance en frère Simon, il affirme qu'il n'est pas « un rebelle toujours prêt à contredire la parole du culte pour sauver quelques gouttes ». Cette utilisation du mot goutte fait référence à la monnaie métallique avec laquelle les habitants commercent et échangent, la goutte étant la valeur unitaire tandis qu'une pièce plus grosse, une « larme » en vaut dix. Ce torrent étant la source de la foi, sa place se retrouve métaphoriquement dans la notion même de richesse, d'autant plus que le Temple est la seule autorité autorisée à battre monnaie.

Troisièmement, alors que le maître fait référence au mariage de Carla Sheels avec Charles Davis (le frère aîné du moine Paul Davis), il ajoute qu'il « ne pouvait pas tout bonnement refuser d'offrir l'eau aux futurs mariés sans prétexte valable ». Cette tournure fait référence à une coutume où, lors de fiançailles, le maître ou tout autre moine chargé de cette responsabilité offre symboliquement aux tourtereaux un peu d'eau tirée directement de là où prient les moines. Cette offrande, partagée entre les époux, est un rite visant à attirer sur eux les faveurs du créateur et leur garantir un mariage heureux.

Conclusion

En bref, *La ville de sable* est une œuvre littéraire qui partage des points communs avec chacun des deux genres examinés dans ce mémoire. Comme dans les deux œuvres mentionnées, nous y retrouvons un élément catastrophe impliquant des conséquences sur l'univers physique où évoluent nos protagonistes. Bien que la nature de cette catastrophe ne soit pas spécifiée clairement, ce détail n'est pas à considérer comme un fossé entre les genres, l'élément catastrophe pouvant parfaitement rester inexpliqué, comme dans *La Route*, n'avoir que de minimes impacts sur l'univers physique comme dans le cas de *Ravage*, voire les deux, comme dans le cas de *The Walking Dead*.

Du côté de la section temporalité et mémoire, *La ville de sable* se rapproche davantage du post-exotisme. Nous retrouvons en effet dans ce roman un univers où l'élément catastrophe est projeté dans un futur éloigné de notre ère, et où la narration démarre bien des générations après cette catastrophe. Comme dans le cas de *Terminus Radieux*, cette projection dans le temps de la narration implique une perte de mémoire des protagonistes quant à ce qui a précédé l'apocalypse, la seule différence notable étant que les personnages de *La ville de sable* ont également perdu la notion de la position géographique de leur ville.

En ce qui concerne la portion du surnaturel et de la présence du divin, cet ouvrage partage certaines des caractéristiques observées dans l'exemple post-apocalyptique. Nous y retrouvons en effet une absence marquée d'éléments surnaturels, les seules exceptions étant le torrent et l'absence de pluies, lesquelles s'appuient sur le principe de la cohérence réaliste. De plus, nous pouvons reconnaître dans ce torrent qui abreuve la ville un élément de syncrétisme entre une foi à la base chrétienne et un élément indispensable à la survie, à savoir

l'eau. La narration de *La ville de sable* présente cependant une absence de référence au bouddhisme en général.

En d'autres mots, ce roman présente des similitudes avec le courant post-apocalyptique au niveau de la représentation du divin et de l'absence d'éléments surnaturels, mais se rapproche des écrits de Volodine en ce qui concerne la temporalité et la mémoire. Naturellement, il contient un élément catastrophe doté de répercussions sur l'univers physique, bien que ce trait soit commun aux deux genres.

Conclusion

Dans ce mémoire, nous avons voulu comparer deux styles littéraires, à savoir le post-apocalyptique et le post-exotique. Le post-exotisme étant souvent décrit dans la littérature scientifique comme une catégorie d'écrits subordonnée au courant post-apocalyptique, nous avons tenté de déterminer si telle subordination était appropriée, ou si au contraire, les ouvrages d'Antoine Volodine méritaient d'être considérés comme appartenant à un style distinct.

Pour ce faire, nous avons choisi d'orienter notre investigation sur deux ouvrages. D'un côté, *La Route* de Cormac McCarthy offrait une perspective récente et assez représentative du genre post-apocalyptique. De l'autre, *Terminus Radieux* figurait parmi les ouvrages les plus récents d'Antoine Volodine, en plus d'être, pour reprendre ses mots, le sommet de la pyramide romanesque post-exotique.

Par la suite, nous avons établi une grille d'analyse basée sur trois aspects centraux communs aux deux œuvres, à savoir la nature de l'élément catastrophe et son impact sur

l'univers physique, la temporalité de la narration et la mémoire du monde d'avant, et pour finir, sur la présence éventuelle d'éléments surnaturels ainsi que les représentations du divin dans chacune des œuvres.

Ultimement, il fallait soumettre l'œuvre présentée dans la portion création de ce Mémoire à la même analyse, de manière à prouver que mes écrits comportaient certains éléments communs à chacun des deux styles, rehaussant par le fait même le fossé existant entre le post-apocalyptique et les écrits voloïdiens.

Du côté de l'élément catastrophe, nous avons là un point central présent dans les trois exemples de ce mémoire. Cet élément catastrophe, élément déclencheur de toute fiction post-apocalyptique, ne voit sa nature expliquée que dans *Terminus Radieux*, à savoir les défaillances simultanées de réacteurs nucléaires. Quant à ses conséquences sur l'univers physique, nous avons la Radioactivité généralisée pour *Terminus Radieux*, la désertification pour *La ville de sable*, ainsi que la noirceur, les pluies de cendre et le froid pour *La Route*. Dans les grandes lignes, nous ne pouvons pas établir de scission entre les genres à ce stade. En effet, la grande quantité de fictions post-apocalyptiques mises en scène au fil des années implique une abondance d'éléments catastrophes, définis ou pas, et le fait que seul *Terminus Radieux* explique clairement les causes ayant mené à l'apocalypse ne constitue pas une exception notable en soi.

C'est cependant en ce qui a trait à la portion de notre grille d'analyse vouée à la temporalité et à la mémoire que les premiers écarts apparaissent. En effet, mes écrits et *Terminus Radieux* présentent une temporalité où plusieurs générations séparent l'élément catastrophe de notre ère. Qui plus est, la distance séparant cet élément catastrophe du début

de la narration est volontairement occultée, les deux narrations démarrant une période indéfinie après cet élément catastrophe. *Terminus Radieux*, tout comme *La ville de sable* présentent quelques indices sur ce point, mais dans les deux cas, lesdits indices demeurent trop vagues pour permettre au lecteur de se faire une idée claire sur la question. Pour sa part, le représentant du post-apocalyptique présente une temporalité beaucoup plus claire. *La Route* comporte en effet des protagonistes ayant vu de leurs yeux le monde s'effondrer, ce qui, combiné aux vestiges qu'ils croisent en cours de route, permet de situer avec une certaine exactitude l'élément catastrophe comme s'étant produit entre 2001 et 2015. Également, les analepses présentées par le père informent le lecteur que le fils n'était pas né au moment où le monde s'effondrait. Nous pouvons donc, en considérant que le fils est à peu près âgé d'une dizaine d'années au moment où débute la narration, évaluer cet écart entre cet élément catastrophe inconnu et le départ de la narration comme étant aux alentours de dix ans.

Du côté de la mémoire, nous pouvons effectuer un constat à peu près semblable. La temporalité étant occultée dans les œuvres *Terminus Radieux* et *La ville de sable*, la mémoire du monde d'avant la catastrophe se révèle dans les deux cas fragmentaire et lacunaire, pour ne pas dire absente. Au contraire, *La Route* présente une mémoire du monde disparu connotée très positivement. Cependant, cette mémoire est vue de manière paradoxale, liée d'une part à l'abondance disparue, d'autre part à la mort et aux souffrances entraînées par la perte de ce qui était un véritable paradis comparé au monde où évoluent nos héros. Qui plus est, le roman présente plusieurs passages exprimant les difficultés du père à conserver en mémoire ce monde disparu, de même que son incapacité à faire vivre chez son fils les souvenirs d'un monde que ce dernier n'a jamais connu. Bref, la mémoire du monde d'avant

s'effrite, et il est envisageable que cette disparition progressive ne soit en fin de compte qu'un processus normal d'oubli faute de transmission. Il serait alors logique de penser que *La ville de sable* illustrerait la phase terminale de ce processus. En effet, si cet oubli faute de transmission se perpétuait plusieurs générations après la catastrophe, comme c'est le cas dans mon ouvrage, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'en plus d'avoir perdu leur histoire, mes personnages aient également perdu toute notion quant à leur position géographique dans le monde. En effet, comment savoir où nous sommes, si nous oublions d'où nous venons?

Nous remarquons également qu'au niveau du surnaturel et de la présence du divin, mes écrits se séparent du post-exotisme pour pencher du côté du courant post-apocalyptique. L'absence d'éléments surnaturels qui ne soient pas explicables par la cohérence réaliste, en plus de donner du même souffle aux œuvres *La Route* et *La ville de sable* des traits réalistes, représente la première fracture. *Terminus Radieux* présente pour sa part un grand nombre de passages où le sorcier Solovieï fait usage de pouvoirs qui n'ont pas d'explication reposant sur l'élément catastrophe, tandis que les exemples contraires sont au nombre de deux, à savoir l'immortalité de la mémé Ougdoul et les nombreuses résurrections de l'ingénieur Bargouzine.

Une seconde fracture apparaît également lorsque nous posons notre regard sur la manière dont les protagonistes voient le divin. En effet, dans mes écrits comme dans *La Route*, nous avons une vision du divin et de la spiritualité imprégnée de christianisme. Bien que cette vision chrétienne semble être la norme en ce qui concerne le courant post-apocalyptique, c'est dans la présence de syncrétismes que *La Route* et *La Ville de sable* se démarquent. Dans les deux cas, ces syncrétismes sont obtenus en combinant une foi à la base chrétienne avec un élément indispensable à la survie dans un monde post-apocalyptique, à savoir le feu dans

le cas de *La Route*, et l'eau dans le cas de *La ville de sable*. Sans grandes surprises, la parfaite absence de références au Bardo Thödol, à la réincarnation ou au Bouddhisme en général contribue à renforcer la fracture isolant le style post-exotique.

Sur un autre point, les dires de l'auteur voulant que les protagonistes de *Terminus Radieux* soient en réalité décédés et en train de progresser à l'intérieur du Bardo pourraient théoriquement, en plus d'illustrer la scission des genres, rendre caduque notre analyse impliquant la cohérence réaliste. En effet, bien que la présence de ce Bardo peuplé d'hallucinations soit à elle seule un fossé majeur entre les deux styles, ne vient-elle pas également jouer un certain rôle de *Deus Ex Machina* dans la narration, chaque élément surnaturel pouvant en théorie être attribuable aux délires hallucinatoires de personnages décédés en route vers la réincarnation?

Toutefois, nous ne pouvons conclure ce mémoire sans mentionner les contraintes d'organisation avec lesquelles Antoine Volodine échafaude ses œuvres, lesquelles sont absente dans mes écrits et dont il n'existe guère d'équivalent à l'intérieur du courant post-apocalyptique. Outre le fait qu'il prétende écrire des *Românces*, eux-mêmes constitués de *narrats*, l'unité de sang qu'il décrit comme reliant ses œuvres entre elles se rapproche de l'expression anglaise « *lore* », soit un univers commun à plusieurs œuvres. Sans oublier les contraintes d'ordre métriques qu'il décrit dans *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*, et dont *Terminus Radieux* offre un exemple de par ses 49 chapitres représentant les 49 jours du Bardo, ce qui vient encore une fois agrandir le fossé entre les genres. Pour finir, les écrits post-exotiques présentent une esthétique des contraintes où l'auteur et le lecteur apparaissent dans la narration à titre de personnages. Ce détail, en plus d'inclure une forme de méta

textualité dans l'œuvre, rajoute une barrière supplémentaire, aucun roman post-apocalyptique à ma connaissance n'incluant pareille pratique.

En d'autres mots, mes écrits partagent des similitudes entre le post-apocalyptique et le post-exotique. Situés en quelque sorte à mi-chemin des deux genres, ils contribuent à rehausser le fossé qui les sépare et à affirmer que le post-exotique mérite bel et bien le titre de courant littéraire à part entière.

Bibliographie

ATWOOD, MARGARET. *Oryx and Crake*, Virago, 2013, <https://books.google.ca/books?id=D8z0nAEACAAJ>.

ATWOOD, MARGARET. *The Year of the Flood*, Knopf Doubleday Publishing Group, 2010, <https://books.google.ca/books?id=pHMp5FKqCncC>.

BARJAVEL, RENÉ. *Ravage*, 2005, Paris, Folio, 1943, 288.

DI FILIPPO, LAURENT, et PATRICK SCHMOLL. « La ville après l'apocalypse Entre formalisation projective et réalisation locale », *Revue des sciences sociales*, (12/01 2016), <https://doi.org/10.4000/revss.424>

DONAHUE, MICHELLE Z. « L'astéroïde ayant causé l'extinction des dinosaures s'est écrasé au "pire endroit possible" », 2021, dans <https://www.nationalgeographic.fr/espace/2021/07/lasteroide-ayant-cause-lextinction-des-dinosaures-sest-ecrase-au-pire-endroit-possible> (Page consultée le 15 novembre 2022).

DUBOST, JEAN-PIERRE. « Les outils théoriques de la SATOR », dans <https://sator.hypotheses.org/983>. (Page consultée le 7 mars 2023).

ENGÉLIBERT, JEAN PAUL. *Apocalypses sans royaume: politique des fictions de la fin du monde, XXe-XXIe siècles*, Classiques Garnier, 2013.

GERVAIS, BERTRAND. « L'imaginaire de la fin », *Protée*, vol. 27, n° 3 (2000), p. 128

HARTENBERGER, JEAN-LOUIS. « « MAMMIFÈRES PLACENTAIRES (ORIGINE DES) » », *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, (consulté le 29 décembre 2022), <https://www.universalis.fr/encyclopedie/mammiferes-placentaires-origine-des/>

KALINOWSKI, ISABELLE. « Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception. De «L'histoire de la littérature comme provocation pour la science de la littérature»(1967) à «Expérience esthétique et herméneutique littéraire (1982)» », *Revue germanique internationale*, n° 8 (1997), p. 151-172

KIRKMAN, ROBERT. *The Walking Dead v1: Days Gone Bye*, Tome 1, 1071 N. Batavia St., Suite A, Orange, CA 92867, Image Comics, 2003 (Coll. « The Walking dead »).

LAURIA, JOE. « When time stopped in Hiroshima— and when it was stolen », December 6, 2017 2015, dans *Huffington Post*, https://www.huffpost.com/entry/hiroshima_b_7950636 (Page consultée le 13 janvier 2023).

LAZLO, P. BENSAUDE-VINCENT, B. . *Éloge du mixte : matériaux nouveaux et philosophie ancienne*, 1998, 223.

LINTERNAUTE. « Dictionnaire Définition Postapocalyptique », 2021, dans <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/postapocalyptique/>.

MCCARTHY, CORMAC. *La Route*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006, 245.

MIRELLA VADEAN, SYLVAIN DAVID. *La pensée écologique et l'espace littéraire*, Montréal, Québec, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2014 (Coll. « Collection Figura ; numéro 36 »).

MOLLAT, LIBRAIRIE. « Antoine Volodine - Terminus Radieux », 2014, dans https://www.youtube.com/watch?v=wystdZmsFac&ab_channel=librairiemollat.

MONTRÉAL, ESPACE POUR LA VIE. « Hortensias (*Hydrangea macrophylla*) », 2022a, dans *carnet horticole et botanique*, <https://espacepourelavie.ca/hortensia-hydrangea-macrophylla> (Page consultée le 29 décembre 2022).

MONTRÉAL, ESPACE POUR LA VIE. « pollinisation des orchidées », 2022b, dans *carnet horticole et botanique*, <https://espacepourelavie.ca/pollinisation-des-orchidees> (Page consultée le 29 décembre 2022).

PARIS, CENTRE DE PRÉVENTION DU SUICIDE. « Dépasser les idées reçues Mythe ou réalité ?! », 2022, dans <https://www.infosuicide.org/guide/depasser-les-idees-recues/mythes/> (Page consultée le 20 décembre 2022).

POMPIDOU, BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE D'INFORMATION CENTRE. *Rencontre avec Antoinette Rychner et Jean-Paul engélibert*, Cinéma 2, Centre Pompidou, Espace Presse, Bibliothèque publique d'information, Forum, Centre Pompidou, Festival de littérature contemporaine 2020, <https://balises.bpi.fr/lecriture-apocalyptique-aujourd'hui/> (Page consultée le 9 janvier 2023).

PRINCIPE, LAWRENCE M., et ANDREW WEEKS. « Jacob Boehme's Divine Substance Salitter: Its Nature, Origin, and Relationship to Seventeenth Century Scientific Theories », *The British*

Journal for the History of Science, vol. 22, n° 1 (1989), p. 53-61, <http://www.jstor.org/stable/4026678> (Page consultée le 2022/07/29/).

RUFFEL, LIONEL. *Volodine post-exotique*, Nantes, Ed. C. Defaut, 2007, <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb410975685>.

SAMDUP, LAMA DAWA. *Bardo Thödol Le livre des morts tibétain*, Oxford, Oxford University Press, 2021, 348 (Coll. « Aventure secrète »).

SURVIVAL, SIGNAL. « Survivalism Trends », 2018, dans, <https://www.signalsurvival.com/blog/survivalism-trends/> (Page consultée le 12 décembre 2022).

VOLODINE, ANTOINE. *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*, Mayenne, Éditions Gallimard, 1998, 108.

VOLODINE, ANTOINE. *Nuit blanche en Balkhyrie*, Paris, Éditions Gallimard, 1997, 184.

VOLODINE, ANTOINE. *Terminus Radieux*, Paris, Fiction & cie, 2014, 616.

WADBLED, NATHANAËL. « L'imaginaire écologique du tourisme de ruine : faire l'expérience d'une présence de la nature plutôt que de l'histoire », *Téoros*, vol. 39, n° 2 (2020), <https://doi.org/https://doi.org/10.7202/1074281ar> (Page consultée le 28 nov. 2022 22:26).